

Vie de *Sainte Claire d'Assise*



PRÉFACE

Ce livre, écrit avec un soin pieux, n'est pourtant pas, dans l'acception spéciale de ces termes, un " livre de piété ".

Il n'est pas non plus dû à la seule fantaisie d'un artiste tenté par le plaisir d'évoquer une belle figure dans un beau paysage.

Des âmes comme celle de Claire ne doivent pas servir de prétextes aux subtiles casuistiques des amateurs de psychothérapie, bien qu'elles offrent la plus généreuse nourriture intellectuelle et morale. Elles doivent moins encore être choisies simplement comme les thèmes d'ingénieuses variations littéraires. Elles nous ouvrent la vie intérieure où elles se sont épanouies : celui qui les enseigne aux autres doit, avant tout, y chercher son propre enseignement.

L'existence de Claire a été commentée par divers auteurs religieux. Je les ai consultés. Si j'ai osé ajouter mon travail aux leurs, c'est avec le modeste dessein d'aviver quelques parties de leur coloris. C'est surtout pour contenter un grand désir qui m'était venu, le désir qu'on éprouve ingénument et fortement, lorsqu'on découvre une chose très belle, de confier son émotion, de la parler, de la faire partager.

Je crois avoir mesuré combien il faut de prudence et de douceur pour ne pas blesser, lorsqu'on effleure de tels sujets, les consciences auxquelles la foi a été donnée, et qui en conservent la grâce intégrale : et j'espère que pas un mot en ce livre ne pourra les inquiéter. Mais elles m'accorderont peut-être qu'il n'est pas indispensable de se placer et de se tenir au point de vue strictement catholique pour rendre hommage à une noblesse comme celle de Claire. Il suffit d'avoir l'amour de tout ce qui est élevé et pur pour comprendre et vénérer le bienfaisant rayonnement issu d'une telle créature de Dieu.

L'histoire de Claire est unie à celle d'Assise et à celle de saint François avec la tendre ténacité du lierre. Des protestants ont pu élever des monuments littéraires à la gloire du Poverello. Des artistes irréligieux ont pu être touchés par l'émotion autant que par l'admiration devant la cité ombrienne où vivent à jamais les deux Présences. Le scrupule de l'entière adhésion au dogme arrête, dans l'atmosphère franciscaine moins que dans toute autre, l'homme sincère qui en subit et en aime l'influence immatérielle. Une même lumière émane pour lui du site et des deux tombeaux.

C'est à cette lumière égale et sereine que j'ai demandé d'éclairer ce petit livre. S'il m'est permis de préciser mes intentions, je dirai qu'ayant consacré une série de volumes, en manière d'ex-voto, à des héros de la pensée et du sentiment dont l'exemple soutint ma vie, je m'étais promis de placer parmi eux une figure de sainte féminité sur le chemin où j'avançais. Pourquoi ai-je choisi celle-là ? Il en est de plus agissantes dans l'enthousiasme mystique, une Thérèse d'Avila, une Catherine de Sienne, une Angèle de Foligno, d'autres encore. Mais je n'en sais pas d'aussi touchante, tout au moins d'aussi proche de mon cœur, que la fille spirituelle, l'amie

d'élection de François, la vierge d'Assise, dont l'âme, claire et pure à l'image de son nom, monte droite comme la flamme d'un luminaire dans un adorable coin du monde médiéval.

On ne s'étonnera pas s'il m'a été impossible de séparer à aucun moment les membres de cette trinité : le Saint, la Sainte, la Ville. On ne saurait les concevoir isolément, dénouer leurs liens doux et forts. La Sainte est issue de l'esprit du Saint, et la Ville a été l'objet de leur constant amour. Ils y sont nés, ils y ont vécu, elle a été le lieu terrestre d'où ils ont contemplé le ciel, elle garde leurs sépulcres, elle est à jamais embaumée par leur souvenir et fameuse pour les avoir engendrés.

On ne s'étonnera pas davantage si, désirant peindre dans son décor natal la femme admirable qui fut la collaboratrice du plus étonnant mouvement religieux de l'Italie et du moyen âge, renonçant à toute prétention d'érudition, je n'ai tenu qu'aux droits du sentiment et de la poésie. Je me suis fait l'élève des savants ou des religieux qui ont reconstitué cette existence de Claire où les événements comptent assez peu, où l'élévation morale est tout. Je ne crois même pas nécessaire de tenter ici une bibliographie complète. Je ne citerai que quelques sources auxquelles le lecteur pourra puiser aussi aisément que je l'ai fait moi-même, - la source essentielle étant l'âme elle-même de la Sainte. Dans ces sources, la vérité historique est constamment mêlée à la légende. J'accepte l'une comme l'autre. Ce n'est pas le lieu de disputer sur la valeur spécifique de la " vérité historique ", forcément lacunaire, et de la " légende ", qui est l'effet d'une projection magique de l'émotion et du désir d'embellir, sans la trahir, cette vérité. Si, sur la trame primitive, des fleurs délicieuses ont été brodées, le temps les y a trop mêlées et fondues pour qu'aucune semble parasite, et elles n'ont été posées que sur le dessin secrètement persistant. La figure d'une sainte, d'ailleurs, comme le chef-d'œuvre d'un maître, s'augmente légitimement, de siècle en siècle, de tous les apports des âmes qui l'ont admirée : elle les a rendus possibles et elle s'en enrichit indéfiniment. Ils deviennent sa substance elle-même. Claire n'est point seulement ce qu'elle fut, mais aussi ce qu'elle a fait imaginer, ce qu'on en imaginera encore : ainsi se continue sa vie légendaire, aussi réelle que son existence en Assise. Tout ce qu'on a pu lui prêter était déjà en elle, et ce qu'on pourra s'en représenter dans l'avenir lui appartient déjà.

Des sources, la plus importante est la Vie écrite par Thomas de Celano. Ce franciscain, auquel on attribue les paroles du Dies irae, avait rédigé en latin la Vita prima de saint François, puis, s'aidant de la Légende des Trois Compagnons (Léon, Ange, Rufin), la Vita secunda, d'après laquelle travaillèrent ensuite les divers biographes du Poverello. Ce travail ayant été fait à la requête de Grégoire IX en 1229, vingt-sept ans plus tard Alexandre IV demanda à Thomas de relater la vie de Claire. On a attribué d'abord au franciscain qui devint plus tard saint Bonaventure ce récit, que Thomas composa d'après l'enquête faite par Barthélémy, évêque de Spolète, auprès des compagnes de Claire à Saint-Damien. Bonaventure fut chargé d'une biographie officielle de saint François. C'est une mission analogue que remplit Thomas au sujet de la vierge d'Assise. Sa relation un peu brève fut traduite du latin

en italien par un religieux qui l'augmenta de récits tirés des chroniques de l'ordre des Mineurs et du procès de canonisation de Claire. La traduction française de ce texte italien, longtemps recelé à Florence, est due à Mme Havard de la Montagne.

A ce document capital il convient de joindre le Testament de Claire, reproduit par les Bollandistes dans leurs *Acta Sanctorum* ainsi que la bulle *Clara claris* par laquelle le pape Alexandre IV, en 1255, décréta la canonisation: la Règle des Clarisses, formulée par leur fondatrice ; la lettre adressée par Claire à sainte Ermentrude ; les quatre lettres de Claire à Agnès de Bohême, et les lettres que lui adressèrent la sœur Agnès et le cardinal Hugolin, protecteur de François et, plus tard, pape sous le nom de Grégoire IX.

Mais il faut encore compter parmi les éléments utiles à mieux connaître Claire les ouvrages relatifs à François, dont ses actes et sa pensée sont indissolubles. Il n'est pas de biographe du Poverello qui n'ait parlé de sa fille spirituelle. Je rappellerai avec un intérêt spécial la charmante et érudite Légende de saint François, écrite pour la présente collection par le regretté Georges Lafenestre, qui lui aussi fut un fervent de la sainte. Qu'elle soit évoquée nommément, ou qu'on la sente seulement passer dans l'atmosphère franciscaine, il sera toujours utile de consulter en songeant à elle les deux Vies de saint François du disert, naïf et sincère Thomas, la Légende des Trois Compagnons, dont on a tant contesté l'origine mais jamais le charme et l'émotion, le *Spéculum perfectionis* ou Miroir de la perfection du Frère mineur, les *Actus* du bienheureux et de ses compagnons, d'où ont été extraits les *Fioretti*, sans parler de la quantité considérable de rééditions commentées, de chroniques fragmentaires, de compilations dont la bibliographie franciscaine n'a cessé de s'augmenter. Les travaux modernes du franciscain Wadding : *Histoire de François et de l'ordre des Mineurs*, 1625; des Bollandistes : *Acta Sanctorum* ; du franciscain Papini, reprenant en 1825 les travaux de Thomas de Celano (dont la *Vita secunda* ne fut connue qu'en 1806), conduisent aux recherches de nos contemporains procédant selon les méthodes historiques et critiques constituées depuis un siècle. Les ouvrages les plus intéressants sont ceux d'Ozanam : *Poètes franciscains d'Italie*, 1852 ; de Chavin de Malan : *Vie de saint François*, 1841 ; de Léon Lemonnier : *Histoire de saint François*, 1889 ; des Allemands Karl Millier : *Les origines de l'ordre des Mineurs et des confréries de Pénitents*, 1885, et Henry Thode : *Saint François d'Assise et les origines de l'art de la Renaissance en Italie*, 1885, - ouvrage d'un intérêt supérieur ; de Paul Sabatier : *Vie de saint François d'Assise*, 1894, travail qui a fait autorité et prétexté de nombreuses confirmations ou réfutations des érudits européens; du poète et essayiste danois Johannes Jørgensen : *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre*, trad. par T. de Wyzewa, 1918. Ce dernier ouvrage, que M. Jørgensen a fait suivre de plusieurs autres, relatifs à Assise et aux diverses retraites du saint dans la vallée et la montagne ombrienne, allie comme eux à l'érudition scrupuleuse les charmes d'une langue et d'une émotion dont la qualité est exquise. Un chapitre parfait est consacré à la vie et à l'œuvre de Claire. Je signalerai enfin la *Sainte Claire d'Assise* publiée en cette ville par Locatelli en 1882, la

brochure éditée par la Revue franciscaine en 1912 à l'occasion du septième centenaire de la consécration de Claire à Dieu, et, quant à la cité elle-même, la vieille mais durable Histoire d'Assise d'Antonio Cristofani. Telles ont été les leçons dont je me suis fait ici l'écolier pour composer un travail où j'ai voulu demander à un respect fervent les secrets de persuasion et d'amour que le seul talent ne donne pas. Au delà de toute confession religieuse, uniquement parce qu'un groupe d'hommes et de femmes volontairement pauvres ont souhaité, en cet endroit du monde, d'élever la conscience à une cime jamais atteinte, quiconque mesure l'apport de l'esprit évangélique dans l'univers moral éprouvera cet amour et espérera, pour l'exprimer et le répandre, disposer de cette persuasion.

C. M.

CHAPITRE I

LA NAISSANCE DE CLAIRE

On s'accorde à dater la naissance de Claire du 11 juillet 1194.

Son père, Favorino de Scifi, chevalier, avait épousé Ortolana (ou Hortulana) de la famille des Fiumi, nobles Assisiens dont la rivalité avec la gent des Nepis fera souvent retrouver le nom dans l'histoire des querelles civiques ultérieures. Les Fiumi habitaient un castel à Sterpeto, aux flancs du mont Subasio. Non loin s'élevait celui des Scifi, d'où ils prenaient le titre de comtes de Sasso Rosso; en ville, ils avaient un palais fortifié qu'on montre encore, à quelques pas de la Porta Vecchia et de l'emplacement futur de l'église Sainte-Claire. Les Scifi et les Fiumi possédaient de grands biens dans la campagne d'Assise. Leurs fortunes et leurs naissances étaient égales. Le mariage de Favorino et d'Ortolana fut heureux. Favorino était un vaillant homme de guerre, et un bon chrétien. Ortolana montrait dès l'enfance une ardente piété, que l'amour conjugal n'attédisait pas. On ne sait à quelles époques elle donna le jour à son fils Boson, puis à sa fille Penenda. On ne sait pas davantage à quel moment elle réalisa le projet de partir en pèlerinage en Terre Sainte avec quelques compagnes. De tels voyages étaient alors très pénibles et très dangereux. Si Favorino y consentit, il faut penser que sa fiancée, avant de lui accorder sa main, en avait exigé de lui la promesse. Nous ignorons tous les détails de cette longue absence durant laquelle l'énergie et la foi d'Ortolana réussirent à triompher des obstacles et des périls sur la voie ouverte par les croisades ; elle eut la joie de prier à Bethléem et au Calvaire, et elle en revint avec les sentiments d'une bonne et fidèle épouse, d'une femme aimante. Ortolana semble bien avoir été une belle figure de féminité harmonieuse, sachant concilier avec une raison élevée ses devoirs de mariage, de maternité, de rang aristocratique et les inclinations d'une âme fervente, une mysticité sans dérèglement, une parfaite santé morale.



J. Chimenti detto l'Empoli, S. Chiara con la piaside, San Miniato

Elle visita encore le pèlerinage de Bari, l'oratoire de Saint-Michel, l'église des saints Pierre et Paul et les sanctuaires de Rome. Puis elle se réinstalla dans sa demeure d'Assise. Lorsque peu après son retour elle connut qu'elle allait être mère pour la troisième fois, elle se prépara à cette mission avec encore plus de gravité et de sagesse. Elle ressentit cependant un trouble singulier, une sorte d'anxiété découragée, et s'absorba dans la méditation. Elle pria devant son crucifix, recommandant à Dieu son sort et celui de l'enfant à naître, lorsqu'elle entendit une voix lui disant : " Ne crains rien, Ortolana. Tu vas donner avec bonheur à la terre une lumière brillante, qui en dissipera les ténèbres. "

La légende, amie des symboles, n'a pas manqué de montrer que si la noble fille des Fiumi avait reçu le prénom d'Ortolana, qui signifie " jardinière " en latin comme en italien, c'était par prédestination, puisqu'elle devait engendrer une plante très belle et très fertile. Après l'allégorie florale, l'allégorie de la lumière. Lorsque Ortolana mit au monde une fille, elle lui donna, en souvenir de la voix mystérieuse et sainte, le nom de Chiara, ou Claire, qui signifie à la fois " lumineuse " et " fameuse ". Ortolana devait avoir plus tard encore deux autres filles, Agnès et Béatrice.

Claire fut baptisée avec le cérémonial convenant à une fille de haut rang, dans la vieille basilique de Saint-Rufin. C'était alors le cœur religieux d'Assise. Au III^e siècle, Rufin, venu pour prêcher l'Évangile, traduit par les Gentils devant un tribunal, avait été jeté par eux dans le Chiaggio. On avait retiré nuitamment et caché son corps dans la campagne. Sous Dioclétien, les ossements avaient été transférés en secret dans la partie la plus haute de la cité. Là s'était élevée plus tard une petite église romane, plusieurs fois refaite. Jean de Gubbio l'avait rebâtie et ornée en 1134, et on la termina cent ans plus tard dans la forme où nous la voyons. Les restes du saint, qui dorment maintenant sous le maître-autel, reposaient alors dans un sarcophage romain où étaient figurés Diane et Endymion, et que conserve la crypte carolingienne de l'église primitive. Assise était la ville de Rufin martyr, et il reste toujours son patron.

Douze années auparavant, dame Pica, épouse du riche drapier Pierre de Bernardone, avait traversé l'antique place avec le cortège de ses parents et amis. Elle était venue, dans cette nef vénérable, porter sur les mêmes fonts baptismaux que nous y trouvons encore son premier-né, appelé Jean. Pierre de Bernardone était alors en voyage en Provence. A son retour, il changea le prénom de son fils en celui de Francesco, car sa femme était Provençale, et il aimait la France. Le " petit Français " fut François d'Assise, maître spirituel de Claire Scifi, qui fut sainte Claire d'Assise.

LE PASSE D'ASSISE

Assise était une des plus anciennes cités de la terre italienne.

Nous pouvons, par l'examen de fragments de murailles et d'épigraphes, entrevoir sa naissance. Le peuple primitif des Sicules avait été chassé par les hordes des Ombriens, venus s'établir entre le Tibre et l'Arno peut-être un siècle avant la date présumable de la guerre de Troie. Puis les Étrusques s'étaient avancés, et les Ombriens s'étaient peu à peu réfugiés sur les pentes de l'Apennin. Ils y trouvaient à la fois une position inexpugnable, parmi les rochers et les forêts, et une terre fertile. L'avancée naturelle du promontoire qui se détache du mont Subasio et domine la plaine suggérait l'établissement d'une petite ville facile à fortifier et pouvant surveiller les cultures avoisinantes. Les Ombriens posèrent là les fondements d'Assise, au-dessus du double cours du Tescio, torrent descendu de la montagne, et du Chiaggio qui serpente plus paisiblement dans la vallée.

Vers 309 avant Jésus-Christ, ils virent surgir de nouveaux occupants. Les durs soldats du Latium, les fondateurs de Rome, les fils de la Louve, avaient vaincu et assimilé après de longs combats la grande race étrusque, et ils se présentèrent dans la région. Les Ombriens ne purent résister, ils se soumirent, et Assise devint l'Assisium romain, l'Assission dont parle déjà Ptolémée : un municipe calme, obscurément soumis à la règle latine, heureux sans histoire. Caton l'Ancien, Pline le jeune, Sylvius Italicus le mentionnent. En 46 y naquit l'élégant Aurelius Propertius, poète élégiaque et idyllique. Là comme partout, le génie vigilant des grands bâtisseurs romains s'attesta par des monuments dont le plus beau fut ce temple de Minerve aux six colonnes de travertin, au fronton de proportions si pures qu'il arracha un cri d'enthousiasme au jeune Goethe lors de son premier voyage en Italie. Le long sommeil de la bourgade endormie dans la " pax romana " dura ainsi jusqu'au IIIe siècle.

Le premier qui vint parler du miracle de l'Évangile dans la vallée ombrienne fut Crispolitus, ou Crispoldo, disciple immédiat de saint Pierre. Sur l'ordre de celui-ci, un autre disciple, Britius, évêque de Spolète, avait consacré Crispolitus évêque de Vettona, en lui confiant l'évangélisation du district compris entre Foligno et Nocera. Crispolitus fut martyrisé. Ensuite se produisirent la prédication et la mort de Rufin. Plus tard, en 309, le troisième évêque d'Assise, Savin, fut, ainsi que ses deux diacres, supplicié à Spolète, et ce sang sacré, versé pour la foi chrétienne, semble avoir imprégné pour jamais le sol assisien.

Les temps venaient où allait cesser la somnolence pacifique du municipe, associant sa petite vie à la lente agonie du grand Empire. "Les Barbares descendaient du Nord pluvieux, attirés par le soleil et la fécondité de l'Italie. Ce furent d'abord les soldats de Théodoric qui prirent la ville en 492. Les Grecs de Bélisaire la reprirent

en 536. Cinq ans plus tard, les Goths de Totila mettaient le siège sous ses murs, s'en emparaient, et la démantelaient. Les troupes grecques de l'eunuque Narsès la ressaisirent à nouveau; puis survinrent les féroces Longobards du roi Agilulf. Ceux-là mêmes furent chassés par les Franks de Charlemagne, auxquels succédèrent de faibles comtes italiens. Les vagues d'assaut se ruaient contre la cité. La dernière, celle que le reflux ne remporta point, fut celle des " Tedeschi ", des soudards allemands, préludant à l'interminable et sanglant conflit des Gibelins impériaux et des Guelfes papalins.

Les Allemands s'installèrent. Assise les subit, tout en s'organisant peu à peu, en ne cessant de fonder églises et monastères avec cette vaillance obstinée, cette espérance de durée au milieu des pires bouleversements, qui est un des traits de l'âme médiévale. Et ce trait est resté bien italien. Les plus merveilleux chefs-d'œuvre florentins ont été créés au milieu des plus violents tumultes civiques, des invasions et des pestes, dans des conditions d'insécurité matérielle et morale qui nous stupéfient, par cette même force vitale, cette confiance et cet optimisme qui ont toujours engagé les êtres de cette terre à rebâtir leurs maisons à la place même où l'effroyable secousse sismique ou l'éruption dévoratrice du volcan venait de les anéantir. Et même la léthargie de trois siècles de domination étrangère a laissé intacte l'âme de celle qu'un mot célèbre du méprisant Metternich réduisait à n'être plus qu'une " expression géographique", alors que s'affirmaient déjà les prodromes du Risorgimento.

Tout en construisant des églises, en bâtissant des monastères, Assise ne confondait pas la piété avec l'obéissance aveugle à la papauté, dont le prestige était d'ailleurs alors très contesté, et elle songeait avant tout à conquérir son autonomie laïque, ses libertés communales. Ces raisons la firent gibeline; malgré l'aversion que les lourds et insolents Tedeschi pouvaient inspirer aux Italiens si fins et si épris d'indépendance, dans la lutte aussi confuse qu'acharnée qui mettait aux prises les papes et les empereurs, les nobles et les plébéiens, les paysans et les cités, en un enchevêtrement d'intrigues, d'intérêts et de rancunes qui font de cette période historique une des plus rebelles à l'analyse raisonnée, il se trouvait fort souvent que les groupements, observant les événements, prenaient parti au mieux de leurs bénéfices momentanés, prêts à se déjuger le lendemain. Les antagonismes se créaient au cœur de chaque ville. La chronique florentine en donne des exemples célèbres. Assise ne fut pas moins divisée. Quand le duel gibelin et guelfe se fut achevé, en plein XVI^e siècle, sous la douce domination du pape Paul III, il fallut que son gouverneur Cruciani modifiât toutes les sections de la cité, créât de nouveaux quartiers, et invitât solennellement les habitants à une réconciliation dans le fraternel oubli des vendettas de leurs aînés et de leurs aïeux et bisaïeux. Une des raisons qui devaient pousser Assise à se déclarer gibeline, pour un temps du moins, était sa haine contre Pérouse, qui se dressait en voisine orgueilleuse à l'autre bout de la plaine du Chiaggio : haine qui engendrait, elle aussi, une vendetta, haine qui n'est pas tellement éteinte encore aujourd'hui qu'elle ne s'exprime par des nuances d'ironie

réci-proque. Un premier choc eut lieu en 1054. Il devait y en avoir un autre en 1202, présageant le triomphe final, deux siècles et demi plus tard, de Pérouse autrement peuplée et riche que sa rivale. Jamais détestation romaine et punique ne fut plus forte que celle de Pérouse et d'Assise.

Celle-ci avait répondu avec ferveur à l'appel de la première croisade, donnant de l'argent et des hommes. Elle n'était pas moins en défiance devant la papauté. Certes, le pape avait soutenu la révolte de la ligue lombarde levée pour les libertés civiles de l'Italie, lorsque cette ligue avait vaincu le dur empereur Barberousse à Legnano en 1176 et forcé celui-ci à accepter, sept ans plus tard, la paix de Constance. Mais Barberousse était mort, et son successeur Henri VI était déterminé à renforcer le pouvoir impérial, la tyrannie tudesque en Italie. En 1174, l'archevêque de Mayence, Chrétien, chancelier de l'Empire, avait pris possession d'Assise. En 1177, au lendemain de Legnano, les franchises communales avaient été restituées, et la ville laissée libre d'élire ses consuls. Mais les prétentions d'Henri VI remettaient tout en question. Les droits municipaux, objets d'une si jalouse sollicitude des Assisiens, furent de nouveau supprimés : il fallut se soumettre à Conrad d'Irslingen, duc impérial de Spolète et nommé comte d'Assise par l'empereur.

Ce fut alors que se produisit un événement des plus importants dans l'histoire de la petite ville. Conrad était un homme modéré et habile, qui n'ignorait pas combien la mainmise impériale étrangère était odieuse à tous les Italiens, et il usait de ménagement pour la prolonger sans difficultés. En 1197, il fit même baptiser en grande pompe à Saint-Rufin, au milieu d'une affluence de seigneurs et de cardinaux, l'orphelin Frédéric II de Suède, dont son maître lui avait confié la garde et l'éducation.

Mais Henri VI venait de mourir, et Innocent III d'être élevé au trône de saint Pierre. Innocent montra tout de suite la volonté et l'autorité du grand pape qu'il allait devenir. Il réclama son droit de protection sur les cités italiennes, et le duc Conrad fut obligé de venir à Narni lui rendre hommage et lui remettre l'investiture. Assise était dominée par la vieille forteresse bâtie par les Lombards sur la Rocca surplombant leur ville. C'était là que se tenaient les garnisaires tudesques, et vers ces murailles, symboles de l'oppression, se tournaient depuis bien des années les regards haineux des patriotes plébéiens. L'absence de Conrad décida de leur résolution. Ils s'armèrent en foule, gravirent les pentes du Sasso Rosso, emportèrent de vive force la Rocca, et la détruisirent sur-le-champ de fond en comble. Aussitôt ils décidèrent de se préparer à toute résistance et d'enceindre de murs et de tours leur cité jusqu'alors ouverte. Ce travail fut accompli avec un enthousiasme et une célérité extrêmes. Et lorsque les envoyés du pape vinrent en son nom prendre possession de la Rocca, ils trouvèrent la bastille ruinée et, dans une Assise fortifiée, une foule faisant fière contenance et décidée à s'affranchir à la fois du pape et de l'empereur. Comme ce succès avait exalté les plébéiens, qui avaient fait tout le travail, ils jugèrent bon de se dresser aussi contre leurs nobles, papalins ou impériaux, et en assiégèrent les demeures. Les nobles, effrayés, n'hésitèrent pas à demander l'aide de

la république de Pérouse, lui offrant la souveraineté sur Assise en échange de son aide contre le peuple. Cette trahison amena une petite guerre, où le parti populaire fut vaincu par les Pérousins, et qu'un accord termina en 1203. Mais, dès lors, la cité fut républicaine, et la détestation de Pérouse devint inexpiable.

Telle fut l'histoire d'Assise jusqu'au moment où Claire y apparut. A l'heure où la Rocca tudesque s'effondrait sous la ruée des " popolari ", des hommes des arts mineurs, elle avait trois ans.

CHAPITRE III

LE PAYSAGE D'ASSISE

Elle grandit dans le plus pur paysage qu'on puisse rêver : et nous le voyons encore aujourd'hui tel qu'elle le vit. Seule la silhouette de la cité a changé. Elle apparaissait déjà dans sa forme de navire aux flancs clairs, arrêté sur un calme lac de verdure, mais sur la proue ne s'élevait pas la basilique et sur la carène ne se dressaient point les trois mâts des campaniles de San Francesco et de Santa Chiara et de la Tour communale. Au-dessus de la petite ville médiévale doucement posée au flanc de la colline, une vague verdoyante portait les ruines de la Rocca, et plus haut encore s'étagaient les molles ondulations du Subasio jusqu'à la limite d'un ciel tour à tour vaporeux et translucide. Claire respira le parfum de cette terre antique, et ses yeux apprirent la beauté des choses dans ces forêts de chênes, ces vallons, ces bois d'oliviers dont les troncs crispés soutiennent un feuillage léger comme la fumée, ces cyprès pareils à des hallebardiers de velours sombre, ces pentes escarpées surplombant les rocs et l'eau écumeuse du Tescio.

Elle connut de bonne heure la joyeuse animation de la foire au bétail qui, depuis les temps romains, se tenait sur le vaste terrain qui descend doucement au-dessous de la Porta Nuova. Là elle s'amusa des porcs noirs et rosés, elle admira les grands bœufs blancs aux cornes immenses dont un ruban écarlate ornait les frontaux; elle observa la foule des ruraux qui allaient et venaient sur cette terre brûlée et mordorée, au pied des remparts, sous le ciel de turquoise. Elle entendit le chant mélancolique, guttural, des petits pâtres, dans le silence délicieux du crépuscule et la solitude sidérale, et ce chant étreignit son jeune cœur comme il étreint encore le nôtre.

Elle erra en promenade dans les oliveraies, à travers lesquelles elle entrevoyait la ville haute, écoutant le tintement frais des cloches; et des fillettes lui offrirent timidement le raisin avec sa fleur, et elle croisa les femmes, tantôt brunes, tantôt blondes avec des yeux bleus, qui montaient vers le marché, ne craignant ni les cailloux pour leurs pieds nus, ni pour leurs visages le fort soleil du chemin, avançant d'un pas lent et assuré, le buste droit, les bras pendants ou les mains aux hanches, la charge posée sur la tête selon la multiséculaire tradition méridionale.

Des fenêtres du palais paternel, sa rêverie émerveillée suivit les jeux capricieux de la féerie des heures, depuis l'aurore jusqu'aux fastes du couchant, avant l'enchantement de la nuit étoilée. Elle vit la plaine, tapis à damier d'une coloration riche et assourdie, avec les sillons et les tracés réguliers des champs et des prairies s'encadrant de mûriers aux sombres feuillages, les métairies safranées flanquées de cyprès, les meules coniques, faites d'une paille serrée autour d'un mât et tranchée au couteau par les hommes de la glèbe. Et vers l'horizon bleuissant, vers la colline qui portait Pérouse, le Chiaggio et le Tescio serpentaient en étincelant avant de se joindre, et aux arômes de la terre païenne se mêlait le parfum de la nouvelle âme de la chrétienté.

Atteignant dans quelque promenade à l'extrémité de cette plaine, à une lieue de la ville, Claire s'arrêtait devant une humble petite chapelle. On disait qu'elle avait été bâtie au IV^e siècle, sous le pape Tibère, par des ermites ramenant de Terre Sainte une relique du tombeau de la Vierge dont saint Cyrille leur avait fait présent. Les bénédictins du mont Subasio avaient entretenu tant bien que mal cet édifice. Une voûte gothique, une abside semi-circulaire, une porte cintrée, une autre porte latérale, voilà tout ce qu'on appelait, à cause de la relique ou d'une vague peinture d'autel, Nôtre-Dame-des-Anges, bâtie sur un lopin, une parcelle de terre, une "portioncule". Un maçon improvisé allait bientôt passer par là, et, investi d'une confiance divine, relever ces pierres disjointes que les moines finissaient par abandonner à la vétusté. Claire priait là, peut-être avec un pressentiment. Elle en éprouvait un aussi, lorsque, parmi les velours gris des oliviers et le velours vert des ifs, au flanc de la colline d'Assise, elle voyait un petit oratoire rustique, non moins délaissé. Là aussi le maçon improvisé devait passer un jour, ayant entendu une voix lui dire : " Va et répare ma maison ". Cet oratoire était dédié à saint Damien. Et plus loin, hors les murs encore, Claire rencontrait le sanctuaire de San Pietro, écroulé à demi comme les autres, et voué au futur travail de l'artisan mystique dont ainsi, par avance, inconsciemment elle suivait la trace.

La Portioncule, Saint-Damien... elle apprenait ces noms destinés à limiter toute sa vie, - à ouvrir toute son immortalité.

L'ENFANCE DE CLAIRE

Claire était une jolie fillette élégamment élevée dans le castel du Sasso Rosso ou dans le palais que les Scifi possédaient à Assise. Son existence et son éducation d'héritière riche et noble différaient de celle des autres enfants de la vieille ville aux rues étroites et tristes, dont la disposition était celle convenant à une époque de guerre, de surprises, de coups de main. Dans les épaisses murailles aux baies rares s'ouvraient des huis exigus dont les seuils étaient souvent surélevés d'un mètre au-dessus du sol de la voie publique. Ceci a fait penser à certains que ces ouvertures étaient les " portes des morts ", destinées uniquement à laisser partir les cercueils autrement que par les accès réservés aux vivants. Il s'agissait simplement d'une précaution. Dans le jour, un marchepied permettait d'entrer; à jour fermant, il était retiré de l'intérieur, pour parer à toute brusque irruption des larrons ou des ennemis. Assise s'enclosait dans ses remparts et ses portes crénelées, avec de fortes tours d'où les guetteurs surveillaient la campagne et surtout la route de Pérouse, la tenace adversaire; et elle était fière de cette défense si rapidement élevée au grand jour de l'assaut de la Rocca. Le rang des Fiumi et des Scifi permettait peu à Claire de se mêler à la vie des " popolari ", des tâcherons des arts mineurs, peu nombreux d'ailleurs à Assise où remontaient le soir les vilains avec leurs bestiaux. Fille d'un comte et chevalier dont l'épée était crainte, elle percevait peu la rumeur des ruelles de la cité basse. Là étaient, après l'antique piazza où la tour communale ne s'élevait point encore à l'angle du temple de Minerve transformé en église, les pauvres demeures des plébéiens, et en allant jusqu'à l'extrémité du promontoire, qui se relève en éperon de galère semblant fendre les flots de la verdoyante vallée, on n'aboutissait qu'à un lieu décrié, terrain vague où se faisaient les exécutions, où l'on enfouissait les criminels. En ce coin maudit, François devait un jour, par grande humilité, souhaiter qu'on inhumât son corps, et il fut obéi; mais le coin, d'" inferno " se nomma désormais " paradiso ", et sur la dépouille s'éleva la basilique, noble comme une acropole.

Claire grandissait dans l'insouci des querelles haineuses qui dressaient les uns contre les autres Guelfes et Gibelins, partisans du pape ou de l'empereur, Italiens fraticides hantés par de vagues conceptions politiques, n'attendant au fond du César germanique ou du pontife de Rome auxquels ils se fiaient tour à tour qu'une chose que ni l'un ni l'autre ne voulaient leur donner, et la seule à laquelle tînt cette foule : la liberté civique, l'indépendance dont le fier souvenir la hantait depuis les temps où le moindre Assisien était investi de la dignité du " civis romanus ". L'empereur et le pape se disputaient la suzeraineté, et les citoyens espéraient de l'un et l'autre tour à tour la libération. Avec l'un et l'autre, malgré le départage entre papalins et impériaux, étaient au fond les nobles, et à la guerre guelfe et gibeline s'ajoutait la guerre de la plèbe contre les aristocrates. Cette multitude enfiévrée se passionnait pour un parti et s'en dégoûtait aussitôt, vivace mais inconstante, dupée par des

mirages, hantée par les superstitions et les prophéties, éprise d'un idéal fantastique dont sa totale ignorance exaltait les attraits. La foi adoucissait mal les fureurs et la rudesse des mœurs. Elle était unanime et profonde, mais n'empêchait pas de détester en l'évêque un seigneur temporel, et elle était encore bien mêlée des souvenirs et des usages païens en cette terre antique où la croyance nouvelle s'était bâtie sur les débris de l'ancienne, si familièrement adaptée à la vie des champs et des forêts, du ravin et du mont. Pour ce peuple, après tout, la foi était une forme d'obéissance à l'élite sévère des nobles religieux, instruits seuls des lois promulguées par le Dieu qu'ils dépeignaient si redoutable au pécheur. Et il y avait à peine deux siècles - la terreur en persistait encore - que l'humanité s'était attendue à voir ce Dieu irrité, pour le millième anniversaire de la mort de son Fils, décréter la catastrophe inouïe de la fin du monde. L'autorité sans douceur de l'ordre venu d'en haut renforçait la dure autorité terrestre en joignant à la menace du châtiment séculier celle de la géhenne éternelle; et il ne fallait rien moins que la suavité du ciel ombrien, la mansuétude de cette terre féconde, pour permettre aux simples d'Assise une forme de bonheur.

Le privilège de sa naissance et les conseils d'une mère parfaite préservèrent Claire Scifi de considérer Dieu avec cette frayeur qu'en avait le peuple. Ortolana était pieuse sans austérité excessive, et, intelligente et sensible, elle avait rapporté de son voyage aux Lieux Saints la connaissance d'un Dieu de pitié, d'indulgence et de pardon. Elle appartenait à la caste capable de comprendre mieux que le vulgaire le sens intime de la révélation chrétienne, tout en l'utilisant comme un frein d'autorité aux passions brutales de la plèbe et à son prurit d'une autonomie dont elle n'eût su faire que le pire usage. Si le comte Favorino s'en tenait, pour le bien de sa famille et de l'ordre civique, à cette dernière conception, Ortolana pouvait enseigner à sa fille des mystères plus doux. Il était alors d'usage courant qu'une enfant n'apprît rien, et, à moins de vouloir en faire une religieuse, on jugeait utile qu'elle sût non lire, mais coudre. Ortolana voulut que sa fille, tout en apprenant la broderie, fût au moins capable de lire le psautier, c'est-à-dire à peu près le seul livre que les privilégiés connussent alors.

Claire devint une adolescente très belle, grande et souple, dont la grâce et l'éclatante blondeur ravissaient ses commensaux. Il faut en voir le souvenir dans le portrait que Simone Martini en a fait dans une fresque de l'église inférieure, à Assise. L'artiste n'a pas connu la sainte, mais il a dû recueillir auprès des habitants âgés les impressions qu'après un demi-siècle ou plus (l'œuvre du grand Siennois est de 1320 environ) la figure de la fille illustre des Scifi avait pu laisser. En tout cas, l'image tracée par Martini a un caractère bien spécial; ce visage tout ensemble allongé et plein, avec son nez très pur, sa petite bouche charnue, ses longs yeux aux prunelles claires, aux paupières un peu lourdes donnant aux regards une étrange morbidesse, ce port de tête fier et noble sur un cou bien détaché des épaules rondes et tombantes, l'attitude sereine, tout s'isole du type conventionnel de beauté siennoise pour revêtir réellement le caractère individuel d'un portrait de patricienne. Et s'il a été

absolument imaginé, du moins le fut-il avec une profonde intuition de l'âme de la sainte et un grand sens psychologique de la caste et de la race d'où elle était issue.

CHAPITRE V

LA VOCATION S'ÉVEILLE

Claire fut une jeune fille heureuse et gaie. Elle s'occupait avec sa mère et ses jeunes amies de tous les soins de la demeure familiale, selon les mœurs très simples d'alors, et plus encore à la campagne. Elle apprenait tout ce que devait savoir une châtelaine destinée à diriger des serviteurs et des métayers. Elle devint une très habile brodeuse, et n'oublia jamais ce talent; vers la fin de sa vie, malade et alitée, elle brodera encore des nappes d'autel.

Mais déjà était née en elle la vocation religieuse. Les récits que lui faisait sa mère du voyage en Palestine avaient frappé son imagination enfantine comme un conte merveilleux. Les prières qu'elle apprenait à lire la ravissaient d'extase devant une Vérité qui éclipsait toute réalité humaine. Elle trouvait sa joie dans la charité, et les " popolari " lui apparaissaient moins comme des êtres grossiers et menaçants, que comme des pauvres, chers à Jésus. Elle eût voulu pouvoir les approcher davantage. Si son rang l'en empêchait, elle accueillait du moins ceux qui osaient se présenter au logis, et souvent, lorsqu'on lui avait préparé des mets délicats, elle les faisait porter en cachette par une servante ou une confidente aux orphelins, et cette privation lui était une joie. Dès l'abord, Claire considérait profondément cette notion de la pauvreté qui allait devenir la pierre angulaire de son existence. Elle en mesurait l'horreur avec pitié, mais elle mesurait aussi les devoirs qu'elle impose et la sorte de bonheur singulier qu'une âme élevée peut y puiser. C'est par l'enseignement réfléchi de cette idée que cette enfant fut conduite à ses grandes résolutions.

Elle les mûrissait en silence : non qu'elle fût dissimulée, mais les puissances du secret de la vie intérieure se condensaient en elle. Si intime qu'Ortolana fût avec son enfant, il est probable qu'elle ne discerna pas le degré exact, subtil entre tous, où les aspirations de Claire se mirent à outrepasser les siennes propres, et où celle qu'elle avait élevée pour devenir une parfaite épouse et mère chrétienne fit un pas de plus vers un idéal supérieur. Peut-être alors eut-elle souffert d'avoir trop bien réussi. Claire ne montrait ni fanatisme, ni humeur insolite. Elle vaquait à ses devoirs, elle était active, rieuse, affable et intelligente. Mais elle se détachait peu à peu de tous les attraits que le monde voulait lui offrir. Elle était belle, mais n'éprouvait qu'indifférence pour cette beauté que tous saluaient. Elle portait les atours de son rang pour ne contrister personne, mais elle n'y tenait nullement, et on sut plus tard que dès longtemps, sous ses parures, la fille du comte Favorino Scifi portait un cilice qu'elle s'était procuré secrètement. Sa conversation était enjouée et prouvait des connaissances étendues et solides, mais elle évitait d'en faire parade et gardait une

constante modestie. Thomas de Celano dit : " Instruite par l'esprit, les choses mondaines lui semblaient pourriture et mensonge, elle les méprisait, et tout ce qui était terrestre lui causait peine et ennui. " Sans doute, le naïf Thomas exagère-t-il, du moins se trompe-t-il sur les nuances des mots. Sa phrase indiquerait une mysticité amère, désabusée et farouche. Claire n'avait ni peine, ni mépris, ni même ennui, et ne voyait pas de " pourriture " autour d'elle. Il suffisait qu'elle fût non pas désabusée, mais incapable de s'abuser. Elle voyait vrai, et le résultat de cette vision lucide était un désaccord grandissant entre l'intérêt de ce qu'elle voyait et l'attrait de ses aspirations; alors que les siens, et Ortolana elle-même, se réjouissaient d'avoir préparé une femme si digne de l'amour humain, un autre amour possédait son cœur.

Thomas de Celano raconte que, lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, ses parents voulurent la marier, lui ayant trouvé un époux de haut lignage, qu'elle ne consentit point, et répondit qu'elle préférerait attendre. Il est probable que Thomas, ou le traducteur italien de son texte, se sont trompés quant à la date, et d'autres auteurs proposent celle plus rationnelle de la quinzième année. L'important est la réponse de Claire. Il est peu vraisemblable qu'à douze ans on l'eût ainsi pressée; à quinze ans, une saine jeune fille d'Ombrie est une femme. Claire éluda les raisons de sa résolution; mais à la fin, sommée de les fournir, elle déclara qu'elle ne donnerait sa virginité à aucun homme, parce qu'elle s'était formellement promis de la consacrer à Jésus.

L'innocence de Claire n'excluait pas la connaissance de la portée exacte des termes d'une réponse si nette et si ferme. C'était l'aboutissement d'une enfance méditante. Toute petite, Claire priait avec une telle assiduité que, n'ayant point encore de chapelet pour compter ses Pater et ses Ave, elle y suppléait par de petits cailloux. Sa mère approuvait ce zèle : ce qu'elle ne pouvait deviner, c'est que ces prières, d'abord récitées comme des formules, devenaient de plus en plus la substance même de l'âme de son enfant. Les démonstrations extérieures n'étaient rien auprès des élans de la contemplation; et à mesure que les pressentiments de la puberté transformaient l'organisme de Claire et que sa virginité d'âme n'empêchait pas certains avertissements, les expressions d'" Epoux céleste " prenaient pour elle une profonde signification. Elle était servie par sa précoce faculté de voir vrai, de comprendre le spectacle de la vie, dans sa forte intuition de ce que devrait être pour elle comme pour toutes les autres l'existence conjugale et maternelle, et elle comparaît cette existence à celle que désirait sa conscience. Les mots sont impuissants à décrire sans lourdeur ni offense ces conflits de l'ignorance et de la divination, de la réalité et de l'imagination, qui sont le drame mental de toute vierge sincère en proie à la lutte du physique et du moral. Les idées de Jésus et d'Epoux s'étaient soudées en elle lentement, par cette transposition, cette interpénétration du charnel et du spirituel qui est aussi aisée aux mystiques nés qu'elle semble mystérieuse aux autres créatures. Le cilice, le mépris des parures et de la beauté physique étaient pour Claire les premiers moyens de retirer au monde ce que son amour ne réservait résolument qu'à l'Etre invisible et omniprésent qu'elle avait

choisi, à qui elle parlait, et qui était pour elle plus réel que tous les autres. Elle lui offrait ces gages de sa fidélité féminine; la femme qui aime vraiment se sent blessée si elle paraît attrayante à d'autres qu'à celui qu'elle aime, elle se reproche cet attrait comme une trahison involontaire, elle voudrait sembler laide à tous sauf à un seul.

Ces états d'âme aboutissaient à une déclaration qui était une explosion de la vie intérieure, et un acte décisif. Claire devait en commettre plus tard un autre encore plus capital : mais déjà celui-là affirmait l'énergie réfléchie de sa nature. Sans doute se fut-elle tue quelques années encore; mais ses parents, par leur proposition, ne lui permettaient pas d'hésiter. Ils lui offrirent, avec la vie réelle, un contact dont elle ne voulait pas. En leur répondant qu'elle ne serait jamais à aucun homme, qu'elle garderait sa virginité, Claire savait nettement et loyalement ce qu'elle disait. L'enfant n'était plus : une femme consciente se dressait devant Favorino et Ortolana. Elle ne leur répondait pas ainsi sans avoir longuement examiné la stupeur, la déception, la peine et peut-être la révolte qu'elle leur inspirerait; et dès ces paroles ils sentirent en effet qu'ayant encore une fille ils ne l'avaient déjà plus, qu'une présence la leur avait prise à leur insu, et l'emmènerait infiniment plus loin d'eux que n'importe quel époux.

Ils furent stupéfaits, déçus, peines et même révoltés comme Claire s'y attendait, tandis qu'ayant exprimé sa résolution elle faisait taire en elle toutes les voix de la tendresse filiale et voilait de respect cette dureté nécessaire qui était le premier gage de l'arrachement d'âme; dureté qu'on blâme souvent selon la sensibilité humaine, chez les êtres que la vocation religieuse isole de leurs familles, sans réfléchir qu'elle leur est terriblement douloureuse, mais se compense par une infinie douceur lorsqu'ils se tournent d'autre part vers le Dieu qui les appelle. Mais Favorino et sa femme étaient de bons chrétiens. Si Favorino n'était qu'un chrétien formel, Ortolana était autrement accessible au sens profond de cette foi. A une pareille minute, elle put mesurer sa responsabilité dans la formation de la conscience de son enfant, se rappeler la prophétie de sa naissance, deviner avec une crainte mêlée d'un orgueil épuré que celle nommée " lumineuse " et " fameuse " n'eût pu l'être en effet dans une simple vie d'épouse de gentilhomme, et qu'un tout autre destin l'attendait. Elle se reconnut dans le plus secret et le meilleur d'elle-même pour se sentir dépassée. Trois autres enfants continueraient la race... Puis Favorino et Ortolana s'apaisèrent. La décision de Claire changerait peut-être, un patricien digne d'amour se présenterait plus tard et attirerait à lui ce rêve ardent d'une jeune fille, certes sincère mais égarée par son imagination. Elle était sans reproche. Ils l'aimaient et elle les aimait. Rien n'était définitif. Dans cette société où l'autorité familiale était absolue, on gardait pourtant des égards à l'indépendance des enfants lorsqu'elle se manifestait pour le service de Dieu, bien qu'on eût l'aversion des zèles excessifs, et les égards ne cessaient que si l'indépendance prétendait aux actes. Ortolana se souvenait d'avoir été assez aimée pour que son jeune mari consentît à sa croisade en Palestine...

Claire resta dans la maison, et tout parut oublié. Mais elle avait parlé; sa vie intérieure se fortifia en silence. Thomas de Celano mentionne que son père mourut et

qu'elle fut de nouveau, après cette mort, sommée par ses parents de consentir au mariage, avec prières, railleries et menaces. Il semble qu'il y ait là une interpolation erronée, une anticipation, ou une redite de la scène de l'aveu de vocation. Favorino ne décéda que plus tard, et la date vraisemblable de la discussion est 1211, époque des quinze ans de Claire. Elle continua de mener une existence laïque conforme à son rang, mais si charitable et si pleine de grâces, que dans Assise certains la déclaraient plus angélique qu'humaine. Elle s'apprêtait avec une douce fermeté, à l'heure où l'Époux mystique la voudrait toute à lui.

Un an encore, et cette heure allait sonner. Au nom de cet Epoux, quelqu'un l'attendait, qu'elle allait connaître.

CHAPITRE VI

LA JEUNESSE DU MAITRE

Un jour, Claire et Ortolana entendirent prêcher, à la cathédrale Saint-Rufin, un jeune homme qui revenait de Rome avec l'autorisation pontificale de parler en chaire, et dont la prédication attirait une foule de fidèles. Elles l'entendirent aussi dans l'église Saint-Georges. Aussitôt que Claire eut connu cette parole qui ne ressemblait à aucune autre, et vu le visage de l'être qui la prononçait, elle sentit qu'elle venait de rencontrer l'intercesseur entre elle-même et l'Epoux divin. Elle n'eut point un instant de doute. Cet inconnu était désigné pour la conduire au terme de la route idéale où, depuis son enfance, elle s'était engagée. Jamais communion d'affinités ne fut plus soudaine, plus ardente et plus absolue qu'entre ce prédicateur vêtu comme un pauvre et cette belle jeune fille aux cheveux d'or, richement parée, qui l'écoutait au milieu d'une assistance stupéfaite, à sa place de patricienne, avec une joie extatique.



Jusqu'alors, Claire avait peut-être ouï le nom et les actes singuliers de ce jeune Assisien, sans y arrêter son attention; elle voulut tout savoir de lui.

Il s'appelait Francesco, "le petit Français". Il était né environ treize ans avant elle, du riche drapier Pierre de Bernardone et de dame Pica son épouse, originaire de la Provence française ; et assurément son enfance et son adolescence n'avaient pas fait prévoir ce qu'il devait devenir. Associé de bonne heure au commerce de son père et s'y entendant fort bien déjà, il ne laissait pas d'être prodigue et enclin aux plaisirs, et il avait recruté à Assise et dans les environs une bande de camarades avec lesquels il menait joyeuse vie; leurs festins se terminaient par des promenades nocturnes. qui troublaient le sommeil des bons bourgeois par le tapage et les chansons reprises en chœur avec l'accompagnement du luth ou de la viole. Les parents de François étaient un peu inquiets de son humeur et de ses dépenses, mais ils le laissaient libre,

observant d'ailleurs que ses mœurs étaient décentes et qu'il était pieux, et généreux avec les pauvres, aimant la nature et la poésie et s'abstenant du précoce libertinage de ses compagnons avec un natif respect de la femme et de l'amour.

François atteignait sa dix-septième année lorsque s'accomplit le grand fait de la prise de la Rocca, et on peut penser qu'il y prit une part joyeuse et active, ainsi qu'à l'élan d'enthousiasme qui poussa le peuple assisien à s'enclorre de murs et de tours après avoir détruit la citadelle qui dominait la ville. Sans doute mania-t-il allègrement moellons, truelle et mortier, comme les autres. L'événement détermina de violents troubles civiques, qui se terminèrent par l'appel des nobles au secours intéressé des Pérousins. L'armée de Pérouse s'avança en 1202 vers Assise sous prétexte de délivrer les nobles assiégés dans leurs demeures par les " popolari ", en réalité avec l'espoir de se saisir de toute la ville; les bourgeois assisiens allèrent au-devant, et une bataille eut lieu sur les bords du Tibre, près du pont Saint-Jean. Les Pérousins eurent le dessus et capturèrent nombre de prisonniers, dont François. Sa fortune et ses façons de gentilhomme firent qu'on lui montra des égards, et qu'on l'enferma avec les quelques prisonniers nobles qui avaient refusé de s'associer à la trahison osée par leur caste. Durant cette année de captivité (car la paix ne fut signée qu'en 1203), François reconforta ses compagnons par sa gaieté, et lorsqu'ils s'en étonnaient, il leur parlait du " grand avenir qui l'attendait et le ferait adorer du monde entier ". Ce n'était point vanité, mais prescience confuse, sans qu'il sût encore ce qu'il adviendrait de lui.

Libéré, il reprit son existence de plaisirs. A vingt-trois ans il fit une maladie grave, et, lors de sa première sortie de convalescent, promenant ses regards sur le paysage qu'il aimait tant, il éprouva brusquement l'oppressante sensation de la vanité de toutes choses passagères, et son cœur lui parut vide. L'inquiétude informulée mais puissante ne le quitta plus. Il retrouva ses compagnons, mais sans agrément; à ce fils du sang provençal, l'idéal facile de la " gaie science de vie " ne suffisait plus. Il rêva de faire de grandes choses et de ne quitter Assise que pour y revenir glorieux, et il songea à la carrière militaire. A ce moment, le comte Gauthier de Brienne guerroyait pour la cause d'Innocent III dans le sud de l'Italie contre les Allemands de Markwald, et nombre d'Italiens s'armaient pour le rejoindre. François s'équipa luxueusement, avec une joie fébrile, puis, selon son habituelle générosité, voyant un de ses futurs frères d'armes empêché par la pauvreté de s'équiper honorablement, échangea son propre bagage contre le sien. Il se vit en songe chevalier illustre, et grand prince. Parti, il n'alla pas plus loin que Spolète, où une fièvre le saisit. Et là, couché dans un lit de hasard, il entendit une voix lui demandant où il allait : " En Pouille, pour y devenir chevalier ". Alors la voix continua : " Dis-moi, lequel est le mieux capable de te servir ? Le maître, ou le serviteur ? - Le maître, certes, répondit le jeune homme surpris. - Et pourquoi donc, poursuivit la voix, délaisses-tu le maître pour le serviteur, le prince pour son vassal ? " Alors François se souvint du " Quo vadis ? " entendu par saint Pierre, et de saint Paul sur le chemin de Damas, et il s'écria comme eux : " Seigneur, que veux-tu donc que je fasse ? - Retourne à Assise,

prononça la voix mystérieuse. Là il te sera dit ce que tu dois faire, car tu as mal compris tes songes. "

Le lendemain, François reprit le chemin de sa ville natale, et en passant à Foligno il se défit de son cheval et de son armure. On l'accueillit avec surprise et même raillerie, mais il se borna à déclarer que s'il avait abandonné son projet, c'était pour accomplir de grandes choses dans sa patrie même. On le jugeait fort capricieux, et l'incident fut vite oublié. Nul ne sut le secret de cette conduite bizarre, ni le trouble profond de cette conscience en laquelle grandissait l'intolérable sentiment de la vanité de la vie. Au sortir d'un banquet offert à ses amis, les laissant chanter dans la nuit et s'isolant, François fut pour la troisième fois saisi par un avertissement inattendu, mais sans autre intervention que celle d'une douceur infinie envahissant tout son être. A ceux qui, le cherchant, lui demandèrent en riant s'il songeait à un mariage, il répondit qu'en effet il y songeait, et que la fiancée qu'il voulait conquérir était plus noble, plus riche, plus belle que nulle autre. Ils ne comprirent pas le sens caché de ces mots. Dans cette nuit-là, François aperçut définitivement que le vide dont il souffrait était celui de son existence et non de son cœur, et que ce cœur pouvait être rempli et magnifiquement heureux s'il se méprisait lui-même et se tournait vers l'idéal suprême de chevalerie, - vers la vie selon le Christ.

CHAPITRE VII

L'ILLUMINATION

Il cessa désormais de se mêler à ses camarades, et se retira fréquemment dans une grotte aux environs d'Assise. Là il priait, et demandait à Dieu, avec la ferveur passionnée de sa nature, de lui indiquer la vraie voie. Il emmenait avec lui un compagnon, en lui disant qu'un trésor était dans cette grotte, mais que lui seul devait l'extraire et le soulever. Le compagnon, dont on ignore le nom, se lassa vite de cette parabole, et François n'eut bientôt plus dans la cité qu'un confident, son confesseur, l'évêque Guido. Il faisait de grandes aumônes et méditait de vivre lui-même la vie des pauvres, de savoir par lui-même leur détresse. N'osant le tenter à Assise, où l'on parlait du tour imprévu qu'avait pris son excentricité, il fit le pèlerinage de Rome et se couvrit des haillons d'un mendiant pour demander la charité devant le portail de Saint-Pierre. Cet effort sur lui-même ne lui suffit plus, et il chercha quelle était la chose capable de l'obliger le plus violemment à surmonter ses sens. C'était le spectacle des lépreux : si charitable eut-il été, jamais François n'avait pu en supporter l'odeur et leur donner lui-même son aumône. Dans une promenade il en rencontra un, et se força à baiser ses mains putréfiées. Le lendemain il revint, pénétra dans la léproserie de Saint-Sauveur-des-Murs entre la ville et la Portioncule, donna des aumônes à tous les malheureux répugnants qui l'emplissaient, et baisa toutes leurs mains. Ce fut sa première grande victoire sur sa chair et son esprit.

Peu après, se trouvant arrêté pour prier dans la petite chapelle de Saint-Damien dont un grand crucifix byzantin était tout l'ornement, comme il tendait toute sa volonté d'imploration au seul but de savoir ce qu'il devait accomplir pour plaire à Dieu, il entendit sortir du crucifix une voix disant : " Va, et répare ma maison ". Aussitôt, plein de joie d'avoir enfin une indication divine, il alla prendre chez lui des rouleaux de drap fin, en chargea un cheval, se dirigea vers Foligno, vendit drap et monture, revint et posa une grosse somme d'argent sur les genoux du vieux prêtre de Saint-Damien assis à la porte de la chapelle, en le priant d'affecter cette somme à la reconstruction. Le prêtre connaissait François, et vit là une de ses fantaisies habituelles; il craignit de disposer de cet argent, le cacha, et le rendit à Pierre de Bernardone qui, ne trouvant pas son fils au logis, finit par aller chercher sa trace jusqu'en ce lieu et, satisfait de ce remboursement, ne s'inquiéta pas davantage de l'équipée de son premier-né.

François demeura un mois en jeûnes et en prières dans une grotte voisine de Saint-Damien, méditant ses résolutions de revivre, en esprit et charnellement, la vie de Jésus. Et alors commença une nouvelle phase de son existence.

Un matin, au printemps de 1207, Pierre de Bernardone vit arriver devant sa porte une foule qui, avec des lazzis et des huées, escortait son fils méconnaissable, hâve, misérablement accoutré, pareil à un mendiant ou à un fou. Pierre était un brave homme qui aimait son aîné, mais il demeura épouvanté. C'était donc cela que d'absurdes idées avaient fait de son beau, élégant et fier garçon ! La honte et le chagrin se changèrent en une fureur extrême; il chassa les badauds insolents qui clabaudaient à son huis, saisit François à bras-le-corps, le verrouilla dans une cave où il le mit au pain et à l'eau. Quelques jours après, il fut contraint de partir pour un des voyages que ses affaires nécessitaient fréquemment. La pauvre dame Pica, tremblante, délivra le captif et le supplia de renoncer à ses résolutions. Mais François demeura inébranlable, et retourna dans la grotte de Saint-Damien.

Lorsque Pierre de Bernardone reparut, il comprit que c'en était fait des espérances placées en un enfant devenu fou et, à son jugement, objet de scandale public pour tous les siens. Il était un des notables citoyens d'Assise, bienfaisant et respecté. Sa conscience de père outragé se refusa à aller chercher de nouveau à Saint-Damien un insensé et un ingrat. Il demanda aux consuls de la ville que François fût déshérité et chassé de la région. Les consuls accueillirent sa requête : tout le monde plaignait et comprenait le vieux drapier, et le héraut communal s'en fut sommer François de comparaître devant le tribunal civique. Il déclara être devenu un homme libre, récuser l'autorité consulaire, et n'avoir d'autre maître que Dieu. C'était annoncer implicitement qu'il avait dû recevoir les ordres mineurs durant sa retraite. Les consuls n'avaient plus rien à dire, l'autorité ecclésiastique seule devenait valable.

Pierre de Bernardone porta donc ses griefs devant l'évêque Guido. Celui-ci avait confessé le jeune homme, et le voyait avec une secrète sympathie se consacrer au service de Dieu. Mais il y avait à régler la question de l'argent que François avait pu

emporter de la maison paternelle. Guido convoqua le rebelle, qui vint aussitôt, et le père et le fils se trouvèrent confrontés à l'évêché. " Quelles que soient tes intentions, dit l'évêque à François, tu dois d'abord restituer cet argent." Et il ajouta que cet argent ne saurait être affecté au Dieu de l'Église, ayant peut-être été acquis par des moyens injustes. Cette réflexion acheva de mortifier Pierre de Bernardone. Un silence pénible régna. Soudainement, François, qui pour la circonstance solennelle avait repris dans sa garde-robe de bourgeois riche un beau costume d'écarlate, répondit avec une calme fierté et une expression étrange : " Seigneur évêque, je vais bien volontiers rendre à mon père cet argent, et même mon vêtement qui me vient de lui. " Il passa dans une pièce voisine, et, l'instant d'après, l'assistance stupéfaite le vit rentrer nu, avec une ceinture de poils autour des reins, traînant ses habits. Il les posa à terre, et y ajouta un petit tas d'or. Puis, à haute voix, promenant son regard résolu sur les témoins de cette scène pathétique, il s'écria : " Ecoutez-moi tous ! Jusqu'ici j'ai appelé Pierre de Bernardone mon père. Maintenant, je lui rends l'or et les vêtements que je tenais de lui. Et désormais je ne dirai plus : Mon père Pierre de Bernardone, mais bien : Notre Père qui êtes au ciel ! "

Devant ce reniement solennel, Pierre resta silencieux et impénétrable. Il prit les vêtements et l'or, et gagna le seuil, dissimulant sa colère et la plaie de son cœur. Son enfant était mort pour lui. On ne sait, mais on devine ce que put être, à son retour au logis, son entretien désespéré avec dame Pica.

Beaucoup d'assistants pleuraient, en proie à mille sentiments, les uns s'attendrissant sur la douleur imméritée du marchand, les autres comprenant que le prétendu fou était un homme de haute résolution, saisi par l'esprit divin. Guido savait tout ce qui pouvait se passer dans l'âme brûlante du jeune homme. Aucun orgueil, aucune rancœur, aucun défi n'avaient déterminé François à rejeter aussi cruellement l'autorité paternelle, - mais il avait agi selon la mystérieuse autorité divine. Son reniement familial n'était que la condition nécessaire d'un acte de foi absolue; il s'était repris pour se donner. Guido enveloppa François de son manteau épiscopal et l'étreignit longuement. Lorsque la foule bouleversée se fut retirée, il fallut songer à vêtir le néophyte. François fut heureux d'accepter un vieux manteau de jardinier : il y dessina, dans le dos, une grande croix à la craie. Puis il s'en alla, selon l'Évangile, quittant tout, se chargeant de la croix et suivant Jésus.

Telle fut la scène qui se passa lorsque Claire Scifi avait treize ans, scène qui produisit une immense émotion dans Assise, et dont les moindres détails, longuement commentés, étaient restés dans toutes les mémoires. Elle se la fit raconter dès qu'elle eut entendu prêcher François à Saint-Rufin, et elle l'écouta et la médita avec une ferveur silencieuse, la voyant se refléter dans le miroir de sa propre conscience, par une douloureuse et merveilleuse analogie, avec des presciences troublantes.

FRANÇOIS DEVIENT APOTRE

Elle sut encore ceci.

François, pour mieux marquer sa volonté d'abandonner tout le passé, s'enfonça dans la montagne sans se retourner vers Assise. Il allait, léger, chantant la gloire de Dieu en cette langue française qu'il parlait avec amour depuis l'enfance et qu'il employa toujours depuis dans les moments d'heureuse exaltation. Des brigands l'accostèrent et, l'entendant déclarer " qu'il était le héraut du grand Roi ", jetèrent dans un fossé plein de neige, par dérision, cet aliéné miséreux. Il resta quelques jours dans un couvent de Bénédictins, où il aida le frère cuisinier, et partit pour Gubbio où un ami lui donna un grossier vêtement d'ermite, des sandales et un bâton. Il lava et pansa les lépreux d'un hôpital. Puis il se souvint de sa mission, interrompue par sa querelle avec son père; il avait reçu l'ordre de reconstruire Saint-Damien, et Saint-Damien serait reconstruit par lui. Il se dirigea résolument vers Assise.

On l'y vit avec stupeur, un jour de marché, monter sur une pierre en son habit d'ermite et se mettre à chanter, comme un troubadour ou un jongleur, quelques-unes des chansons qu'il avait apprises dans sa jeunesse amie de la poésie. Puis il se mit à mendier des pierres et de la chaux, promettant pour tout don une récompense du ciel. Beaucoup se moquèrent, mais l'hostilité avait déjà désarmé, on voyait bien que le fils de Pierre de Bernardone, après avoir été si dissipé et si avide de luxe et de plaisirs, était plein de l'amour de Dieu et bravait pour lui toute fausse honte. Il bénéficiait un peu déjà du respect et de la douceur que les gens de son temps accordaient aux délirants et aux mystiques. On lui donna un bon nombre de pierres et il les porta sur son dos jusqu'à Saint-Damien, et se mit aussitôt à maçonner. Le vieux prêtre, d'abord inquiet et mécontent de le voir revenir, finit par l'admirer et lui fit partager ses humbles repas. Mais l'artisan, qui travaillait en chantant, jugea que ce n'était point là une véritable vie de pauvreté chrétienne. Le pauvre doit mendier. A midi, une écuelle à la main, François alla de porte en porte, et bien des gens qu'il avait connus lui donnèrent pêle-mêle; cela fit une sorte de pâtée, qu'il se contraignit à avaler, lui jadis si gourmand. Et une fois de plus, s'étant surmonté, il connut une sensation de douceur surnaturelle. Dès lors, il ne voulut plus se nourrir que par la mendicité. Il quêtait ensuite pour laisser à Saint-Damien une provision d'huile pour les lampes sacrées.

Ayant terminé la restauration de Saint-Damien, il entreprit celle de San Pietro, puis celle de Sainte-Marie-des-Anges, en attendant de réparer Sainte-Marie-de-l'Evêché. Il était assuré que sa vocation était de reconstruire matériellement les sanctuaires détruits, et il obéissait à l'ordre reçu. Jamais il n'avait été maçon ni architecte; cependant il travaillait, et, ce qui était encore plus inexplicable, il ordonnait toutes ses constructions selon un style non roman, mais ogival, conforme à celui de la Provence où il n'était jamais allé. Sans doute, la race de sa mère le

conseillait-elle mystérieusement. Il bâtissait à la française, et cela augmentait l'étonnement des gens d'Assise, qui s'intéressaient à son labeur et avaient pris leur parti de sa singulière histoire. Il n'y avait plus guère que dame Pica pour pleurer secrètement : encore se souvenait-elle, étant très pieuse, d'avoir souhaité enfanter dans une étable et d'avoir vu, après sa délivrance, un pèlerin se pencher sur son enfant et lui prédire un glorieux avenir après de durs combats contre le démon. Mais il y avait aussi Pierre de Bernardone, qui ne désarmait point, et grommelait des malédictions chaque fois qu'il rencontrait dans les rues ce fils ingrat et mendiant qui déshonorait son nom après l'avoir renié. François errait avec un vieux pauvre nommé Alberto, et dans ces rencontres il se mettait à genoux devant Alberto en disant : " Bénis-moi, mon père ". Puis il disait au drapier exaspéré : " Dieu, tu le vois, m'a donné un père qui bénit, au lieu de toi qui maudis ".

La fin de l'hiver de 1209 arriva ainsi. François assistait assidûment aux messes. Le vieux prêtre de Saint-Damien, devenu son ami, allait les célébrer pour lui à la Portioncule. Il lut un jour un passage de l'Evangile qui bouleversa François. Ce passage était celui qui engage les croyants à aller, à prêcher, sans rien posséder, en méritant nourriture et logis de la bonté d'autrui en échange de leur travail quotidien. François fut illuminé : son rôle n'était pas simplement de réparer ou de bâtir des sanctuaires, mais d'être un apôtre, de devenir par lui-même, à force de perfectionnement de son âme, un sanctuaire vivant et agissant. Dieu lui faisait franchir un degré de plus vers le but suprême : l'imitation littérale de la vie de son Fils.

Dès lors, pieds nus, vêtu d'une cagoule à capuchon, ceinturé d'une corde, François se mit à prêcher aussitôt qu'il rencontrait des gens rassemblés. Ils ne riaient plus de lui, lorsqu'il leur parlait, avec une éloquence venue du cœur et exempte du dogmatisme habituel aux prêtres, de la paix, essentiel bien de la vie, de la manière de l'obtenir du Seigneur par l'observation de ses commandements, des hommes par la droiture simple, et de soi-même par le sentiment d'une conscience pure. Il se trouva qu'un jeune négociant d'Assise, Bernardo, dit " de Quintavalle ", du même âge que François, éprouvait de son côté des troubles d'âme analogues aux siens, le désir confus de réduire son existence à l'essentiel, à la chose vraiment et uniquement nécessaire, c'est-à-dire, au delà des vains soucis du monde, aux rapports directs de la conscience avec Dieu. Bernard n'avait jamais pris part aux ébats de la joyeuse jeunesse de François, et peut-être avait-il, en bourgeois raisonnable, regardé avec scepticisme la volte-face religieuse du jeune homme comme une excentricité d'un genre nouveau. Mais, le voyant persister avec tant de courage devant l'opinion, il se mit à y penser avec déférence, puis avec admiration, et à rêver de partager un genre de vie qui, décidément, lui apparaissait le meilleur. Il confiait ces désirs à son ami Pierre de Cattani, chanoine de Saint-Rufin et conseiller laïc du chapitre d'Assise. Il fit la connaissance de François : mais un doute demeurait en lui. Il l'invita à loger chez lui - l'apôtre n'avait pas de domicile fixe - et lui dressa un lit dans sa propre chambre, feignit de dormir et surveilla les actions de François. Il vit alors celui-ci se

lever, et prier en pleurant et répéter toute la nuit, avec une ardeur inexprimable : " Mon Dieu et mon tout ! " Au matin, Bernard de Quintavalle déclara à François qu'il voulait partager sa vie, être son frère, et lui demanda comment il pourrait s'y prendre pour restituer à Dieu les biens temporels qu'il en avait reçus en dépôt. François emmena Bernard, et Pierre de Cattani survenu, à l'église Saint-Nicolas : il ouvrit l'Évangile placé sur l'autel, et l'ouvrit à trois endroits pour chercher la divine réponse. " Si tu veux devenir parfait, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres afin de t'acquérir un trésor dans le ciel..." " Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même, prenne sa croix, et me suive, "... " Et il leur défendit de rien emporter avec soi sur la route. "... François regarda ses amis : " Toute la règle de votre vie est là, et la règle de ceux qui voudront la partager. "

Aussitôt Bernard de Quintavalle et Pierre de Cattani se rendirent sur la place de l'église Saint-Georges et distribuèrent tous leurs biens aux pauvres; puis les trois compagnons s'en furent passer la nuit à la Portioncule.

CHAPITRE IX

FRANÇOIS CRÉE SON ORDRE

Voilà comment on raconta à Claire les débuts de l'apostolat de François. Avec Pierre et Bernard il construisit auprès de l'humble Sainte-Marie-des-Anges une hutte de branchages afin d'y loger, et, quelques jours après, un autre Assisien, nommé Gilles ou Egide, vint se joindre à eux. La résolution du riche bourgeois et du chanoine et conseiller légal, s'unissant au destin du fils du drapier et renonçant publiquement à leur fortune, avait créé dans la ville une recrudescence d'émotion et d'intérêt : Egide fut le premier qui décida leur exemple; d'autres suivirent, Sabbatino, Morico et Jean, qu'on surnommait "de Capella" parce qu'il portait un chapeau au lieu du capuchon adopté par ses frères. Deux par deux, ils s'en allaient en tournée de-ci de-là, prêchant avec une douce fermeté la pensée évangélique, chantant un hymne composé par François lui-même, effrayant les uns, séduisant les autres, supportant les injures de ceux qui les prenaient pour des fous ou des malfaiteurs, insensibles au froid et à la faim, toujours vaillants et heureux de leur dénuement volontaire. François travaillait, voyageait, prêchait, mais réservait une grande part de sa vie à la méditation de l'immense responsabilité morale qu'il avait prise pour lui et pour d'autres. Dans une grotte de la montagne, au-dessus de Poggio Bustone, il s'interrogeait avec une profonde humilité, comparant les fautes de sa vie antérieure et les instincts peccables de sa nature à l'audace qu'il avait eue de réunir des disciples, tremblant que ne lui fût retirée la grâce qui seule l'avait fait meilleur. Il descendait avec une joie douloureuse au tréfonds de ce renoncement à soi-même qui pouvait seul lui donner la maîtrise et la liberté de l'âme; toute force et toute vertu venant de Dieu et non de la créature à laquelle il lui plaît de les prêter, il comprenait que cette vertu et cette force ne lui seraient pleinement accordées que si jamais il ne

se considérait que comme un intermédiaire dont toutes les paroles et tous les actes seraient, à travers lui, des émanations de l'Esprit.

Cinq autres frères s'étaient ralliés : Philippe de Long, Jean de San Constance, Barbaro, Bernard de Vigilanzio, et le jeune chevalier Ange Tancredi, auquel l'apôtre avait conseillé de se faire plutôt " chevalier de l'armée du Christ ". Les Assisiens se fatiguaient de donner chaque jour des aumônes et de la nourriture à ces étranges mendiants, et leurs familles en étaient humiliées. Que voulaient donc ces fameux faux pauvres qui, ayant abandonné tous leurs biens, revenaient prendre la part des vrais indigents ? Les frères, trop nombreux pour loger dans la cabane de la Portioncule, se transportèrent à Rivo-Torto, c'est-à-dire auprès d'un brusque coude de la rivière, dans une sorte deasure appartenant aux Crucigères de Saint-Sauveur. Selon la règle établie par François, ils devaient travailler du métier qu'ils savaient, ou en apprendre un, pour ne pas rester oisifs en dehors des heures de prière et pour gagner leur nourriture, mise en commun, l'aumône n'étant permise que dans les cas où le travail ne pourrait être rémunéré, l'argent ne devant jamais être accepté, tout au moins pour eux-mêmes, mais seulement les aliments, les outils et les objets indispensables. Les frères aidaient à la moisson, aux travaux des champs et de l'industrie; ils soignaient les malades dans les hospices, avec un dévouement qui leur attirait l'admiration. L'évêque Guido, leur protecteur, était d'avis qu'ils pouvaient accepter de posséder en propre quelque chose, afin d'assurer leurs besoins et d'éviter la mendicité. Mais François s'y refusait obstinément. C'était là un de ses principes fondamentaux : la possession de tout bien, si petit soit-il, entraîne la nécessité de le protéger, les discordes avec les voisins, et nuit ainsi à une existence absolument chrétienne. La possession est une porte qui se ferme vers l'idéal et se rouvre vers la vie séculière. Cette pensée dont l'ascétique élévation étonnait Guido, qui s'inclina pourtant, devait être plus tard l'objet de longs et violents débats. Tous les frères la tenaient pour essentielle. Ils vivaient doux et libres. Lorsque, à l'automne de 1209, Othon de Brunswick passa par Spolète pour aller se faire sacrer empereur par Innocent III, tout le monde accourut voir le cortège. François envoya un de ses frères pour rappeler à Othon que les honneurs de ce monde n'étant que provisoires, on ne devait point compter sur eux.

Il osa cette démarche, et elle préludait à un autre projet. Ayant rédigé la règle de la vie évangélique, telle qu'il l'avait conçue et appliquée, il voulait la faire confirmer par le pape et obtenir officiellement ce droit de prêcher qui était réservé aux évêques et aux prêtres, mais qu'on accordait aussi à des laïcs pourvu qu'ils se soumissent toujours au clergé local. Durant l'été de 1210, François et ses compagnons s'acheminèrent vers Rome.

L'évêque Guido s'y trouvait, et les présenta au cardinal Jean de Saint-Paul, qui les logea et s'informa de leurs idées, cordialement mais avec une prudence qu'expliquaient les vicissitudes endurées alors par le Saint-Siège. Il parla d'eux favorablement à Innocent III, qui les reçut et leur demanda, à son tour, d'exposer leur plan d'existence. Lorsqu'il eut entendu François, il demeura hésitant. Non seulement

la papauté était sans cesse en conflit avec les cités italiennes impatientes du pouvoir temporel, - et Assise elle-même l'avait bien prouvé en détruisant la Rocca à l'heure où le légat du pape allait en recevoir la possession des mains du gouverneur allemand Conrad, - mais encore les sectes hérétiques pullulaient à Rome même et dans toute l'Europe, la plupart dérivant de la doctrine de Mânes, c'est-à-dire de la croyance en un dualisme divin, un Dieu bon créateur des âmes et un Dieu mauvais créateur des corps. Cathares, Albigeois, patarins lombards, publicains du Danube, pauliciens, donatistes, disciples du Lyonnais Pierre Vaud, lucifériens allemands, les uns ascétiques, les autres trouvant dans le mépris même de la chair l'absoute des pires débauches, - tous, mêlant l'illuminisme à la passion politique, étaient les ennemis de la doctrine chrétienne pure, du monisme enseigné par la théologie romaine; et à Assise, quelques années auparavant, un cathare, imbu des théories albigeoises, était devenu podestat. L'élan qui soulevait toute l'époque vers le divin et la recherche de sa nature essentielle aboutissait à un état de fanatisme et de révolte qui pouvait ruiner l'Eglise aussi violemment que le paganisme ou la barbarie. Ce danger s'ajoutait aux périls que courait le pouvoir temporel pris entre l'invasion germanique, les luttes de l'empereur et du pape, et l'irrésistible désir d'autonomie des nombreuses petites républiques d'Italie. Il était donc du devoir strict d'Innocent III de se défier de l'apôtre assisien, qui peut-être se présenterait comme un déformateur plus que comme un réformateur, après tant d'autres.

Les explications de François lui montrèrent qu'il avait devant lui un esprit fidèle au principe de l'unité divine, plein d'humilité et d'amour, voyant dans la vie un bienfait de Dieu, ne songeant ni à attaquer les torts du clergé, ni à apporter une conception nouvelle, mais seulement à améliorer les individus par le rappel du pur enseignement évangélique. Cependant il se contenta de dire avec indulgence à François que l'existence qu'il avait organisée lui semblait trop dure, tout au moins pour ceux qui lui succéderaient sans être soutenus par son exaltation, et il l'engagea à tenter de savoir de Dieu, dans la prière, dans quelle mesure ce qu'il désirait s'accordait avec sa volonté. Puis Innocent soumit l'affaire aux Cardinaux.

La plupart furent d'avis qu'une telle tentative était insoutenable. Diverses communautés contemplatives pouvaient vivre dans la pauvreté, mais encore possédaient-elles de quoi se suffire : cette possession était globale et non individuelle, mais elle existait. Comment des mendiants errants pouvaient-ils non seulement subsister, mais encore entreprendre la prédication, sans études préparatoires, sans domiciles stables où les faire ? La question de la non-possession posait là un redoutable dilemme. Cependant il fallut bien que Jean de Saint-Paul prononçât les arguments décisifs. Que voulait donc, après tout, François ? Vivre exactement comme saint Pierre et saint Paul qui, sans cloîtres ni études, subsistant de leur travail ou de la charité d'autrui, avaient annoncé l'Évangile à l'univers. François estimait que ceci était toujours possible douze cents ans après eux, et souhaitait la permission de le prouver. Déclarer que c'était impossible, c'était déclarer que l'Évangile ne peut être suivi en tous ses points par l'humanité, c'était

isoler et démentir Jésus-Christ. Le consistoire, très ému, décida de rappeler l'Assisien au palais de Latran.

Dans la nuit qui précéda cette nouvelle séance, Innocent III fut agité par un rêve étrange et terrible. Il voyait l'église du Latran, tête et mère de toutes les églises, consacrée par Constantin à Jean le Précurseur et à Jean l'Evangéliste, sur le point de s'écrouler. Paralysé, incapable d'agir, d'appeler, de prier même, le pape s'attendait à voir l'édifice tomber en ruine, lorsqu'un petit homme nu-pieds, vêtu d'un froc et ceint d'une corde, surgissait sur la place, s'arc-boutait contre les murs et le campanile, et les redressait d'un seul effort. Et cet inconnu miraculeux avait la figure de l'Assisien.

Lorsque celui-ci, le lendemain, se présenta, Innocent III n'hésita plus. Il dit à ses cardinaux que " ce saint et pieux homme, en vérité, rétablirait l'Église sur ses fondements ". Il accepta en François le secours envoyé par Dieu, l'embrassa, le bénit avec tous ses frères, l'autorisa à prêcher et à conférer ce droit à tel ou tel d'entre eux. Cette prédication n'était point celle qui concerne les dogmes, les sacrements, les rites, et qui nécessite l'éducation théologique et la prêtrise : ce n'était que la prédication morale ; mais François et ses onze compagnons ne souhaitaient qu'elle. Le cardinal Jean de Saint-Paul leur donna même la tonsure, signe de leur nouveau pouvoir. Puis ils revinrent joyeusement à Assise, s'étant arrêtés quelque temps auprès d'Orte, dans les monts Sabins, où ils furent tentés de mener la vie ascétique en oubliant le reste du monde, face à face avec le Seigneur" Mais c'était là encore vraiment une tentation qu'il fallait vaincre ; ils s'étaient juré d'être non des solitaires érémitiques, mais des apôtres se mêlant à la vie du siècle pour y arracher des âmes au Malin, et ils repoussèrent comme un péché d'égoïsme l'idée que la nature suggérait à leurs imaginations.

Le premier qui vint se joindre à eux dès le retour fut le prêtre assisien Sylvestre, et cela causa à François une double joie. Sylvestre, en effet, avait montré de la sécheresse et de l'avarice à son égard, jadis. Ayant fourni à François, pour un prix modique, des pierres pour Saint-Damien, et l'ayant vu assister Bernard de Quintavalle dans la distribution de tout son bien aux pauvres sur la place publique, il lui avait reproché d'avoir si mal payé ses pierres; et François, avec sa vivacité habituelle, lui avait jeté de l'or sans compter, en lui disant, avec un dédain visible pour sa cupidité : " Sire prêtre, avez-vous maintenant votre compte ? " Sylvestre avait médité l'aventure, et rougi de lui-même au point de demander maintenant l'admission parmi les frères. A cette joie s'ajoutait pour François celle de compter dans ses fidèles un prêtre consacré : il avait toujours témoigné du plus grand respect pour les prêtres, admis à l'honneur infini de servir la messe, et c'était encore en quoi il différait de bien des réformateurs, qui vitupéraient contre les péchés trop fréquents du clergé. Peccable ou impeccable, pour François, un prêtre était un objet de vénération, et il était fort important pour le prestige de son œuvre qu'un prêtre y fût venu adhérer. Le sacrement de prêtrise était pour François une récompense dont il n'eût pas même osé rêver dans son immense humilité.

François, à ce moment-là, trouva le nom définitif de sa confrérie. Jusqu'alors tous se nommaient simplement " les hommes pénitents d'Assise ". Il fut frappé par le mot "minores". Les moindres, les plus petits, voilà ce qu'ils voulaient être. Et désormais ils s'appelèrent " l'ordre des Frères mineurs ".

Les prédications de François commencèrent. Elles causèrent une profonde sensation. Elles déterminèrent un état d'âme qui s'étendit à la foule et facilita certainement un premier et grand bienfait social : l'élaboration en 1210 de la Grande Charte d'Assise, promulguée au palais communal, réconciliant nobles et "popolari", amnistiant les traîtres de 1202, supprimant le servage moyennant un léger droit de franchise, unissant tous les citoyens dans la liberté et hâtant l'achèvement de la cathédrale. L'esprit de François agissait partout : on disait qu'il avait apprivoisé un loup furieux à Gubbio, expulsé d'Arezzo une horde de démons. Qu'il s'agît vraiment d'une bête féroce et de diables, ou seulement de quelque baron impitoyable ou des passions de haine qui bouleversaient la vie des petites cités, dans toute l'Ombrie germait la semence de paix apportée par le fils de Pierre de Bernardone, et sans cesse de nouveaux frères le rejoignaient.

L'évêque Guido lui avait donné avec admiration le droit de prêcher dans la cathédrale d'Assise, en cette basilique de Saint-Rufin où il avait été porté sur les fonts baptismaux par dame Pica. Et c'était là que Claire Scifi l'écoutait, et maintenant elle savait ce qu'était cet être pâle, ardent, inspiré, dont les yeux et les accents émouvaient si profondément son jeune cœur.

CHAPITRE X

LA DÉCISION DE CLAIRE

Voilà ce que François avait fait. Et dans tout ce qu'il avait fait, Claire trouvait les réponses lumineuses et décisives à toutes les questions que sa conscience s'était posées.

La vie de François lui apparaissait à la fois comme un conte héroïque et merveilleux et comme la réalisation rationnelle de ce qu'elle avait rêvé confusément : la vérité et la légende devenues une seule et même chose.

Plus elle l'entendait, plus elle méditait son existence, et plus la pénétrait une certitude. François vivait de la vie qu'elle-même avait toujours voulue; ce qu'il avait accompli pour y parvenir, il fallait qu'elle l'accomplît. Là étaient tout ensemble le devoir et le bonheur, - et tout le reste était mensonge.

La puissance de l'âme de François sur l'âme de Claire avait été établie instantanément. Il ne s'était point imposé à elle peu à peu, par la persuasion. Dès qu'elle l'avait vu, " elle l'avait reconnu ", comme les pèlerins d'Emmaüs reconnurent

le Ressuscité. Et à mesure que s'écoulaient les jours, chaque circonstance de la vie de l'apôtre résolvait un des dilemmes que Claire, dans la silencieuse formation de sa volonté mystique, avait examinés avec anxiété. De là une confiance spontanée et extraordinaire. Il semblait que la vie de François eût été décrétée tout exprès pour offrir à Claire le modèle exact et complet de son attitude imminente. Elle avait toujours admiré les récits des actions des saints, elle y avait cherché des exemples ; mais ces saints avaient vécu bien des siècles avant elle, dans des conditions différentes, et leurs souvenirs ne pouvaient lui donner que des indications ; tandis que François était vivant, né dans sa ville, réalisant son idéal dans l'atmosphère qu'elle respirait comme lui. Il était miraculeux et réel. Il était l'évidence même, la preuve parlante et agissante que l'Évangile pouvait être appliqué dans l'esprit et la lettre. Ni légende, ni magie dans le cas de François : le développement méthodique, impavide, d'une volonté allant à l'absolue conformité avec une révélation intérieure. Cette volonté en faisait un héros. Cette volonté enthousiasmait Claire. Elle était femme, et femme de bonne et vaillante race où le courage comptait pour vertu de premier rang. Elle obéissait à l'instinct qui conduit la femme à l'amour, par l'estime admirative, pour les forts et les courageux. Elle ne doutait pas qu'elle ne fût devant un saint : ce nom que tous prononceraient plus tard, elle en honorait tout de suite François avec la grande intuition de son mysticisme natif. Et elle était saisie d'amour pour ce saint. Cet amour, elle le reconnaissait en elle avec un délice exempt de trouble. Cet amour ne diminuait ni n'offensait celui qui la vouait toute à l'Époux céleste ; il l'intensifiait au contraire. Il semblait qu'en François le Christ s'incarnât pour se rapprocher d'elle. A travers l'aspect visible de cet inspiré, c'était Lui qu'elle voyait mieux.

Les pensées de cette créature pure et brûlante étaient certes infiniment plus nettes dans l'expression qu'elle s'en formulait à elle-même que l'explication pauvre, spacieuse et confuse que nous pouvons en proposer en usant de ce langage d'analyse psychologique dont notre temps se montre si fier. Ce langage retors échoue, cette psychologie ne pèse, ne démontre, ne dissocie, n'éclaircit rien, si elle ose s'attaquer à de telles âmes si bien coordonnées. Elle reste inopérante, elle ne peut qu'être superficielle et brutale en essayant, comme elle l'a fait souvent, de faire intervenir l'amour sensuel, ne fût-ce que comme une base passagère, une phase de début, dans l'attraction qui a entraîné certaines femmes vers des prophètes et des saints, et en concluant à une spiritualisation progressive de cet amour. La limitation de ses moyens de deviner, la force à une telle hypothèse pour expliquer la nuance de tendresse qui colore le don pourtant chaste de ces femmes à ces prophètes et à ces saints, et qui diffère d'une tendresse masculine comme celle qui unissait les Frères mineurs à François. Cette psychologie, qui a le talent court et ne sait pas jeter sa sonde jusqu'au tréfonds, au-dessous des intérêts, des sentiments et des passions, cette psychologie croit que des hommes peuvent se consacrer à un homme par l'enthousiasme, la conviction et l'intelligence, mais qu'il faut à la femme, dut-elle le bannir plus tard ou ne l'éprouver qu'inconsciemment, un autre mobile initial. Lorsque Claire rencontra François, ce mobile initial n'existait déjà plus : elle s'était

déjà renoncée, et il lui représentait un renoncement plus grand encore. Elle n'était pas une vivante destinée à atteindre à la foi par l'amour féminin pour un être. Elle était morte volontairement à l'existence féminine pour s'épanouir librement dans une vie supérieure. Elle avait conquis dès longtemps, par sa seule méditation, et sans aucun conseil ni aucun doute, - là était son mérite et sa grandeur, - cette science de se mépriser elle-même qui n'était venue à François qu'après bien des désordres et des fautes de la vanité.

Elle était née mystique : il l'était devenu. Il lui apportait la révélation de son génie et le prestige de sa volonté, mais elle l'avait devancé par la qualité d'une âme toute disposée à l'attendre, et toute disposée à recevoir les germes de cette volonté et de ce génie. Là était leur mariage mystique, écrit dans le ciel antérieur. La possession d'âme était si foudroyante et si totale, qu'elle abolissait tout ce qui, dans l'amour humain, est utile à la préparer. Claire n'était pas même capable de se demander si son amour pour François était chaste : cette idée ne lui eût point semblé blessante, mais inintelligible. Leurs deux consciences se percevaient à travers deux corps. Ces corps ne les gênaient pas pour se voir, mais ils n'en avaient pas besoin. Et cependant, il n'y avait point entre ces deux créatures que l'attraction de l'intelligence et de l'enthousiasme pour une foi partagée; il y avait bien l'entente de ce que la psychologie, dont la carence s'atteste aussi sur ce point-là, se résigne à appeler obscurément le cœur. La tendresse fraternelle était le plus fort lien des Mineurs et de François, et leur meilleure aide dans leur dure vie acceptée. L'inclination de Claire apportait l'élément nouveau d'une tendresse différente, mais cette tendresse n'avait pas à devenir, de féminine, sororale. Elle était possible, dès la première rencontre, sous cette seule forme seconde. Ce que le cœur de Claire et de François pouvait contribuer à l'œuvre commune, - car tout de suite ils avaient pressenti qu'elle serait commune, - c'était cette coloration unique qui devait imprégner plus tard l'esprit franciscain, cette infinie douceur humaine qui, au sortir d'un temps où la religion apparaissait si sévère, en fit un consolant sourire émané de toute la nature créée par Dieu.

Si Claire, qui était comme François une volontaire capable d'un sens autocritique exercé lucidement, avait discerné en elle-même la plus petite trace d'attraction spécifiquement féminine, elle se fût détournée avec horreur comme d'un sacrilège envers l'apôtre et d'une trahison envers l'Époux auquel elle s'était vouée. Elle n'eut pas à craindre ce péril. Elle eut au contraire la joie de sentir s'exaucer en elle un amour tel qu'elle l'avait rêvé, amour qui la conduirait à cet Époux par le secours d'un être en qui elle avait toute confiance, dont elle pourrait devenir tout ensemble l'amie, la sœur et la fille, amour auquel l'apôtre unissait parallèlement mais indissolublement le sien pour l'offrir au Divin, Et c'est cette certitude qui lui donna la force d'agir avec la décision et la ferme loyauté d'une femme qui surmonte tout pour se rapprocher avec joie et fierté de l'homme qu'elle aime. Ce qu'une telle femme fait sur le plan humain, Claire l'allait faire sur le plan divin. Ce que François avait fait

pour se rapprocher de Jésus, elle allait le décider pour se rapprocher de François qui la mènerait à Jésus.

CHAPITRE XI

CLAIRE CONNAÎT FRANÇOIS



Elle l'avait entendu et compris, elle voulut lui parler. Elle commença par se lier avec certains de ses intimes. Il se trouvait que deux des compagnons de François, Rufin et Sylvestre, étant de sa parenté, elle pouvait tout naturellement les joindre, sans éveiller de soupçons. Il fallait en effet qu'elle ne les éveillât pas. Bien qu'il répugnât doublement à la nature de la fière jeune fille de se cacher, et de se cacher d'une inclination sans reproche, elle se sentait pourtant contrainte à le faire. Depuis le jour où elle avait déclaré à sa famille sa résolution de refuser tout mariage terrestre, elle vivait dans une tranquillité apparente; mais elle savait bien qu'il n'y avait là qu'une accalmie, destinée à faire place à un orage plus violent, lorsque à une nouvelle proposition elle opposerait un nouveau refus. Et elle sentait bien mieux encore qu'elle ne sortirait de cette situation que par une rupture ouverte, comme François l'avait dû faire, et plus encore, puisqu'elle était une femme autrement assujettie que lui à l'autorité familiale. Mais précisément parce qu'elle était une femme, elle éprouvait les troubles de la pitié et la crainte des querelles déchirantes avec plus de force, tout en se les reprochant, en comparant sa faiblesse à l'énergie de François, et en méditant la leçon de courage qu'il avait donnée. Tout lui montrait que, sa détermination étant formelle, son devoir était de tout ménager pour que cette détermination ne fût pas devinée ni empêchée d'être réalisée avant terme. Là encore, et pour un tel dessein, l'éternelle loi sociale condamnait la femme qu'était Claire à la dissimulation de son libre amour, à la ruse pour la franchise. Elle dut s'ouvrir de ses aspirations à une parente qui vivait auprès d'elle dans le castel de Sasso-Rosso, Buona Guelfucci, veuve de condition noble, amie d'Ortolana et ayant jadis fait avec elle le voyage de Terre Sainte. Ce fut Buona qui, acceptant le rôle de fidèle confidente, sut ménager la première rencontre de Claire et de François. Il fallut bien que cette étrange entreprise d'amour débutât comme les intrigues d'amour ordinaires, avec le même appareil d'échappées à l'insu des parents, de rendez-vous en des lieux désignés avec le souci de la malignité publique, par l'entremise d'un chaperon. Claire oublia sa répugnance à ces cautèles dans l'émotion de confier humblement et fervemment l'état de son âme à l'être qu'elle vénérât.

Elle n'avait pas douté un seul instant qu'il la comprendrait et la croirait, bien qu'elle fût une femme. Thomas de Celano relate qu'il la crut en effet, mais dissimula sa joie afin de l'éprouver et lui répondit brièvement : " Je ne te crois pas. Néanmoins,

si tu veux que j'aie foi en tes paroles, tu te revêtiras d'un sac et iras par toute la ville en mendiant ton pain. "

C'était exactement la réponse que, bien des siècles auparavant, Diogène avait faite, mais plus laconiquement encore, à un homme venu lui exprimer le désir d'être son disciple. Diogène, qui avec un idéal bien différent avait atteint au total mépris du monde et de lui-même, Diogène, objet de raillerie et de scandale comme l'Assisien venait de l'être, avait mis un jambon dans les bras de l'homme en lui disant : " Suis-moi ". L'homme, déconcerté, avait suivi le cynique; mais bientôt las d'être la risée des passants, il avait jeté le jambon avec humeur et s'en était allé. Le lendemain, Diogène le rencontrant lui avait dit en ricanant : " Eh quoi ! un jambon a rompu cette grande amitié ? "

Claire Scifi, elle, s'inclina, rentra chez elle, se vêtit d'un sac, et alla par la cité mendiant son pain. Mais le bon Thomas observe qu'elle se cacha le visage sous un voile blanc, sortit du palais paternel à la dérobee, et Dieu permit, dit-il, que nul ne la reconnût sauf François. Il comprit ces précautions, il crut en la jeune fille et ils se revirent assez souvent par les soins de Buona. Pour la première fois se posait à François la redoutable question d'envisager l'admission de la féminité à la vie qu'il avait organisée. Là non plus, Claire n'avait pas même été troublée par le doute. Comme le dit Thomas en son langage de pieux rhéteur, " elle l'avait choisi pour son très fidèle paranymphe, c'est-à-dire comme celui qui devait préparer ses noces mystiques et l'introduire brillante et parée au lit nuptial du roi céleste, Jésus, son époux bien-aimé ". Et elle n'avait point envisagé l'hypothèse que celui auquel elle s'offrait et sur lequel elle comptait pût l'accueillir par le doute et le refus. Même le " Je ne te crois pas " initial de l'apôtre n'avait pu la troubler.

Les entretiens des singuliers amants établirent la parfaite coïncidence de leurs désirs. François n'était pas sans avoir entendu parler de cette jeune fille, et son adhésion lui semblait aussi précieuse que celle du prêtre Sylvestre, et plus encore. C'était dans une âme toute préparée à la recevoir que descendait sa parole imagée, douce et ardente tout ensemble, montrant la vanité du monde, la puissance que seules pouvaient conférer à la vie intérieure la chasteté et la pauvreté acceptées non comme des pénitences, mais comme des conditions de joie et de liberté, comme les préparations nécessaires à se rendre digne de l'amour mystique. Nul autant que François n'était capable de trouver les mots et les arguments capables non de faire mépriser l'amour, mais de le magnifier en le plaçant en plein ciel, au-dessus de tout péché et de toute déception, en en faisant la fleur suprême du sacrifice. On peut imaginer comment un être d'une telle élévation pouvait parler à cette patricienne loyalement venue à sa rencontre spirituelle, lui qui, dans les plus vifs excès de sa jeunesse fantasque, avait toujours témoigné le plus délicat respect devant le mystère physique de l'amour générateur de la vie, et songé à la femme avec une telle déférence qu'il devenait triste ou irrité si quelque joyeux camarade risquait devant lui quelque saillie irrévérencieuse à ce sujet.

L'apostolat exercé par François sur Claire ne fut pas celui d'un dogmatique, d'un confesseur, d'un homme rude invitant à l'ascétisme, mais vraiment celui d'un intercesseur de l'amour sachant répondre aux plus fières nuances d'une conscience de vierge. Et, dès ces causeries, certainement se précisa ce caractère de tendresse à la fois supra-humaine et très humaine que ce jeune couple allait donner à son œuvre future, et dont l'esprit franciscain est resté tout embaumé. Sans Claire, le parfum n'eût pas été si pénétrant ni si doux. La volonté divine permettait par elle à François d'adjoindre à son grand effort la grâce que la présence des Saintes Femmes avait, douze siècles auparavant, donnée à la vie de Jésus.

Cependant cette idylle mystique ne pouvait se prolonger. Claire n'ignorait pas que, d'un jour à l'autre, sa famille, en la pressant de se marier, ferait éclater la crise latente; elle était irrévocablement décidée à l'affronter et à la conclure par la victoire de ses résolutions intérieures. Le beau rêve allait se heurter aux réalités familiales et sociales. François savait trop par lui-même combien coûtait la dureté nécessaire, et il savait aussi qu'il valait mieux pour tous la traduire par des actes rapides et irrémédiables que la prolonger en de cruels et languissants débats. Jusqu'au bout, la décision de Claire devait être tenue secrète, et il importait que sa révélation prématurée ne la fît point avorter. François dut se résoudre à donner à Claire le conseil de dissimuler plus que jamais, et des instructions pour son évasion.

CHAPITRE XII

CLAIRE REJOINT L'APÔTRE

Un dernier entretien où la jeune fille exprima à la fois sa crainte d'être sommée de se donner à un homme et sa soif impérieuse d'une vie toute nouvelle détermina François à fixer pour cette évasion la nuit du dimanche des Rameaux, c'est-à-dire du 18 au 19 mars 1212. Ce fut avec ce grand secret dans son cœur que Claire Scifi, parée de sa plus riche toilette de fête, se rendit à la cathédrale de Saint-Rufin avec sa mère et ses sœurs, au chant joyeux des cloches et dans la rumeur d'admiration d'une foule qui saluait sa blonde beauté entre toutes les femmes et damoiselles nobles d'Assise. Personne ne soupçonna qu'elle faisait ainsi solennellement ses adieux au monde. Le traducteur et interpolateur de Thomas de Celano dit que le pape Innocent III célébrait lui-même la messe à Saint-Rufin ce jour-là. Il semble établi qu'Innocent était alors à Sienne, et que la messe fut dite par l'évêque Guido. La nef était toute fleurie, et lorsque les palmes eurent été bénites, ou à leur défaut des branches d'olivier et de buis, les fidèles, selon l'usage, s'avancèrent en procession pour les recevoir des mains du pontife. A cette minute émouvante, Claire seule demeura immobile à sa place, au fond de l'église. Ceux qui s'en aperçurent croyaient à une extrême modestie de la belle adolescente qui venait de prier avec tant de ferveur. Ils ne pouvaient se douter du douloureux combat qui se livrait dans son âme. Elle allait faire éprouver aux autres, pour leur stupeur et leur colère, la force de sa volonté ;

mais qu'elle se sentait faible elle-même, et pleine d'angoisse ! Pour la dernière fois elle se trouvait dans cette église auprès des siens ; elle allait les quitter pour toujours, après dix-huit années d'intimité familiale où elle avait connu le calme bonheur humain. Tous ses souvenirs d'enfance étaient voués à l'anéantissement par le geste qu'elle allait faire. Elle savait que ceux qu'elle avait aimés, qui l'avaient chérie, ne pourraient l'accepter ni même le comprendre, et les larmes coulaient lentement sur ses joues dans cette pénombre où elle restait tandis que les fidèles s'empressaient pour recueillir leurs rameaux. Elle mesurait avec une douloureuse lucidité, en cet instant qui décidait tout, l'écart immense entre la réalité temporelle et l'attrait de l'Idée qui l'avait subjuguée. Elle errait mentalement dans l'intérieur de la mort, dans la désespérance du départ; mais cette mort était une renaissance, ce départ était une arrivée. Elle pensait à l'ami qui l'attendait encore sur la terre, à l'Epoux qui l'attendait au ciel. Et elle ne faiblit pas.

Ce fut là la minute de l'arrachement véritable, non violent comme celui qu'avait vécu François, mais peut-être plus pénible encore d'être solitaire et silencieux. Quelqu'un pourtant savait, dans cette église, quel secret étouffait la jeune patricienne, ou tout au moins s'en doutait, si François ne le lui avait entièrement confié : c'était l'évêque. Avec bonté, il traversa la nef, s'approcha de Claire, prosternée et secouée de sanglots, et lui remit lui-même la palme qu'elle ne venait point chercher.

On prit ce geste pour une marque d'honneur particulière, et Claire sortit de l'église avec sa famille" Elle eut la force, après cette victoire sur elle-même, de retrouver la sérénité extérieure. Sans doute dut-elle, en cette journée de réjouissances, assister en souriant aux festins et répondre avec enjouement aux hommages des hôtes de Favorino, parmi lesquels se trouvait quelque prétendant, et aux caresses de sa mère et de ses frères et sœurs. Tous pensaient qu'elle serait là le lendemain, et pourtant... Mais elle ne souffrait plus. Elle avait laissé dans l'église ses doutes, ses chagrins, sa vie antérieure; une certitude, invisible sur son beau visage, lui inspirait une lucidité extraordinaire. Ce fut sans impatience qu'elle dissimula jusqu'à la nuit close, à l'heure où les rires s'éteignirent avec les flambeaux, où elle reçut le baiser d'Ortolana avant de se retirer dans sa chambre de vierge.

Claire Scifi avait cessé d'exister.

Ce fut une autre créature qui, furtive, ayant feint de se coucher, mais veillant et gardant sa belle robe et ses parures, descendit sans bruit et rejoignit sa complice, la fidèle Buona Guelfucci, qui l'attendait au dehors. De peur d'une surprise, Claire ne songeait pas à toucher à la porte par où l'on sortait habituellement. Elle avait pensé à une issue qui se trouvait derrière le palais. Elle se glissa jusque-là, mais trouva l'huis obstrué par un amoncellement de poutres et de fagots. Elle travailla longtemps dans l'obscurité à déplacer ces obstacles sans faire de bruit, et faillit perdre courage. Mais elle pria, et se remit à l'œuvre avec une froide énergie. La vieille porte apparut enfin

; Claire sut en tirer les verrous, éviter qu'elle ne grinçât. Elle se glissa dans la rue pleine de ténèbres, et retrouva Buona.

Toutes deux, sous leurs mantes sombres, se hâtèrent de dépasser les remparts d'Assise et de gagner la campagne par une poterne restée ouverte. Elles allaient, comme Judith de Béthulie et sa servante, vers le sacrifice, la gloire et le risque inconnu. Elles allaient, exilées volontaires. Muettes, elles marchaient, descendaient les pentes qui conduisaient vers la vallée ombrienne, sous le ciel étoilé de cette froide nuit de mars. Longtemps elles cheminèrent ainsi dans un sentier qu'elles connaissaient. Enfin elles aperçurent au loin les lueurs de quelques torches qui semblaient se mouvoir, et elles discernèrent les voix d'hommes qui s'avançaient à leur rencontre. C'étaient les frères de la Portioncule, envoyés par François. Il attendait sa sœur d'âme, il savait qu'elle surmonterait tous obstacles abstraits et réels, il n'avait pas douté, et, du fond des ombres, sa prière attirait et guidait la fiancée de l'Epoux.

C'est en fiancée qu'elle apparut en effet à ces pauvres, éblouis lorsque, parvenue à la misérable cabane de branchages et de boue séchée éclairée par les brandons qu'agitaient les frères, elle laissa tomber sa mante et se dressa dans la beauté des atours qu'en une inspiration d'amante mystique elle avait tenu à garder. La dernière vision de la splendeur terrestre de la patricienne, ce furent ces humbles qui la recueillirent. Ils lui firent cortège pour entrer dans la petite chapelle de Sainte-Marie-des-Anges. Elle s'y agenouilla devant l'image de la Vierge et prononça à haute voix les paroles décisives qui sanctionnaient son renoncement au monde : "Par amour pour le très saint et très cher Enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche ", elle fit vœu solennel de chasteté et de pauvreté, tandis que les Frères mineurs, avec émotion et allégresse, chantaient des hymnes. Puis on la laissa seule quelques instants. Elle se dévêtit de ses vêtements de soie brodée, de sa ceinture d'orfèvrerie, de son linge délicat, de ses bijoux, de son hennin au long voile de dentelle, de ses brodequins de velours. Sur le cilice qui depuis longtemps meurtrissait en secret sa chair, elle mit un sarrau de laine grossière qu'on avait préparé. Elle le ceignit d'une corde à nœuds. Elle ajusta des sandales de bois à ses petits pieds nus, et elle reparut ainsi aussi belle qu'auparavant. Ses opulents cheveux d'or couvraient ses épaules. François les coupa lui-même, et sur la tête rase il posa un voile blanc que recouvrit une autre étoffe noire. Devant l'évangéliste elle prit les engagements conventuels, en lui jurant obéissance absolue.

C'en était fait. La noble demoiselle n'était plus désormais que l'humble sœur des pauvres Mineurs mendiants. Elle ne pouvait cependant rester au milieu d'eux. François lui avait préparé un abri. Avec quelques frères et Buona Guelfucci, il l'emmena immédiatement à une lieue d'Assise, dans la direction de Pérouse. Là se trouvait un monastère des Bénédictines noires, appelé le monastère de Saint-Paul, voisin du village d'Isola Romanesca. Aujourd'hui ce village se nomme Bastia, et son cimetière occupe l'emplacement où s'élevait ce couvent. Non loin de là, dans la vallée, le Tescio et le Chiaggio se réunissent. Ce fut en cet asile qu'à l'aurore, Claire,

brisée de fatigue et d'émotion, connut son premier repos dans la vie monacale, tandis que sa confidente, témoin de ses serments, retournait à Assise.

CHAPITRE XIII

CLAIRE ET AGNES SE DONNENT A DIEU

Que Buona Guelfucci gardât ou non le secret, les parents de Claire, affolés par la disparition de leur fille dès le matin de ce jour, ne tardèrent pas à savoir la retraite de la fugitive. Ortolana, comme dame Pica, ne put que pleurer, et pourtant se réjouir dans son âme fervente en se rappelant la prophétie qui avait signalé la naissance de son enfant.

Mais il appartenait au comte Favorino Scifi et à ses parents de se rendre au monastère de Saint-Paul pour engager l'adolescente à revenir, au besoin à l'exiger. Claire s'attendait à cet assaut. Elle reçut son père et ceux qui l'accompagnaient avec une ferme douceur. Ils usèrent de tous les arguments, affectant d'abord le calme, lui montrant leur chagrin de la perdre, lui représentant le scandale que sa décision soulevait dans Assise, la démence qu'il y avait pour une héritière belle, riche et noble, à choisir cette misérable vie, la honte qu'elle apportait dans leur lignée où rien de tel ne s'était encore vu. Claire demeura inébranlable. Alors ils s'irritèrent, et passèrent à la menace de l'enlever de force. Claire ne s'émut pas. Elle ne retournerait pas en arrière, répétant : " Qui pourra me séparer de la charité du Christ ? " Et toujours elle voyait la figure résolue de François et le visage de l'Epoux divin derrière les visages furieux de ses poursuivants. C'était bien là le douloureux conflit qu'elle avait prévu entre la morale familiale et sociale et l'idéal qui l'avait captivée. Thomas de Celano et d'autres religieux accablent de dures épithètes Favorino et ses parents comme Pierre de Bernardone. Il nous est permis de mieux comprendre leur stupeur et leur révolte, de ne les trouver ni hypocrites, ni indignes, ni ennemis du salut de leurs enfants, parce que l'écart était trop grand entre leur religiosité sincère mais tiède et l'extraordinaire élan mystique qui naissait en leur petite ville, ne sortant de son existence quiète que pour les tumultes politiques. Et, dans tous les temps et dans tous les domaines de l'esprit, le drame éternel des individualités et des lois, des aspirations et des observances, de la passion et de la raison, résulte d'un tel écart.

Favorino et les siens, forts de ce qu'ils jugeaient être conforme à leur autorité, à leur droit, à leur bon sens, voulurent se saisir de la jeune exaltée. Elle se réfugia, sur l'autel, saisit d'une main la nappe sacrée, et de l'autre arrachant son voile, montra sa tête rasée. Alors ils eurent peur. Personne dans le temps n'eût osé profaner un autel, asile inviolable même pour les criminels, et la tonsure de Claire faisait d'elle non plus une laïque, mais une religieuse, justiciable de l'Eglise seule. La loi civile perdait toute vertu en ce cas. Ils se retirèrent donc, mais ils revinrent à la charge les jours suivants, et, pour épargner à Claire ces scènes pénibles, François lui trouva un refuge

plus strictement clos, le couvent de Saint-Ange in Panzo, où vivaient également des bénédictines et qu'on situe soit dans la ville même, soit sur le versant méridional du Subasio.

Elle y vécut sans troubles durant deux semaines. Elle y reçut presque tous les jours la visite de sa sœur Agnès, qu'elle aimait tendrement et qui l'avait toujours comprise. Agnès n'avait que quinze ans, mais on l'avait déjà fiancée, et la date des noces avait même été fixée, et plus que jamais après la fuite de son aînée la famille plaçait en elle ses espérances d'heureux lignage. Mais il y avait aussi dans l'âme d'Agnès les dispositions mystiques de Claire, les appréhensions d'une grande pudeur, la crainte de la vie séculière. Elle fut éblouie par l'expression de bonheur de sa sœur, qui lui disait les extases de son amour divin et l'y conviait en l'exhortant à imiter son exemple. La conviction gagna la conscience de l'enfant. Et, le matin du dix-septième jour, elle arriva éperdue en suppliant Claire de la protéger et de la garder. Elle aussi s'était enfuie nuitamment du palais Scifi, déterminée à tout quitter pour la vie de chasteté, de pauvreté et de prière, pour la fidélité à l'Epoux divin. Claire l'embrassa et la conduisit à l'autel, en louant le Seigneur de la grâce nouvelle qu'il venait de lui accorder.

Mais bientôt on entendit à la porte du couvent de Saint-Ange in Panzo un grand fracas. Le comte Favorino, exaspéré par ce nouveau coup du sort, et craignant peut-être de voir sa fureur fléchir, avait couru chez son frère Monaldo, rude homme de guerre, en lui demandant de prendre avec lui douze soldats et de ramener à tout prix sa seconde fille à défaut de l'aînée. Monaldo n'était pas homme à s'embarrasser de scrupules. Il força la porte avec ses soudards, et malmena les bénédictines qui, devant les épées nues, s'épouvantèrent et promirent de livrer la fugitive. Avec des cris et des imprécations, la troupe parvint jusqu'à la cellule d'Agnès, et l'oncle Monaldo lui cria de le suivre vite et sans délai. Elle refusa fièrement. Les hommes l'empoignèrent, elle résista de toute la force de ses quinze ans. Alors eut lieu une scène révoltante. Agnès fut frappée de coups de pied et de poing, tramée à la renverse par les cheveux sur le chemin, tandis qu'elle appelait désespérément à l'aide sa sœur pour l'amour du Christ. Claire, brutalement repoussée, impuissante à agir, était tombée à genoux et invoquait Jésus en sanglotant, abandonnée même par les bénédictines. Les soldats de Monaldo traînaient toujours Agnès, dont la face était meurtrie par les soufflets et par les cailloux du sentier de montagne, dont les cheveux étaient arrachés par poignées, dont les vêtements déchirés laissaient leurs lambeaux aux ronces. Subitement, racontent les chroniqueurs, le frêle corps devint si lourd que les efforts réunis des douze hommes d'armes restèrent impuissants à le soulever, malgré leur violence excitée par des injures et de grossières railleries. Monaldo, fou de rage leva sa main revêtue du lourd gantelet de fer pour écraser d'un seul coup le visage de sa nièce. Son bras ne retomba pas : une douleur aiguë le paralysait, si vive que Monaldo effaré criait : " Hélas! hélas! que je meure! tandis que ses hommes, frappés par le pressentiment d'un miracle, restaient immobile devant le corps d'Agnès. Claire, sortie après avoir prié, vit de loin leur étrange

désarroi, accourut, et ils furent à leur tour saisis d'épouvante en l'entendant leur dire avec véhémence : " Misérables ! Ne craignez-vous pas la sentence de Dieu? Et osez-vous le combattre, alors que, fussiez-vous mille de plus, vous ne pourriez pas même remuer le corps de cette enfant? " Alors ils baissèrent la tête et s'éloignèrent vers Assise. Claire ramena au cloître Agnès ensanglantée qui semblait à demi morte, mais que la joie du triomphe rétablit presque aussitôt. Peu après, François vint la visiter avec plusieurs frères, loua Dieu avec elle, lui donna l'habit religieux, lui imposa le voile après avoir, dit naïvement Thomas de Celano, "tondu le peu de cheveux qui lui étaient restés ".

Ce fut la dernière tentative de la famille Scifi. Désormais, Claire et Agnès furent laissées libres, et, quelque temps après, leur plus jeune sœur, Béatrice, obéissant au même désir, vint partager leur existence sans opposition. Plus tard, le comte Favorino mourut; et Ortolana, veuve, vint rejoindre les trois moniales laissant à leurs aînés Boson et Penenda, qui s'étaient mariés, le soin de continuer la lignée. Elle satisfaisait ainsi, après un long détour, la vocation que la vie conjugale avait fait taire en elle, et qui avait atteint à sa totale réalisation dans ses filles.

CHAPITRE XIV

LA PREMIERE REGLE DE SAINT-DAMIEN

Claire et Agnès n'étaient point bénédictines. Elles ne portaient pas l'habit de Saint-Benoît, elles n'en suivaient point la règle; elles ne pouvaient rester indéfiniment à Saint-Ange in Panzo. François leur trouva une demeure stable. Les Camaldules du mont Subasio avaient toujours été bienveillants pour lui. Ils venaient de céder à la ville, pour l'emplacement d'un nouveau palais communal, l'édifice mitoyen au temple de Minerve, dont l'intérieur avait été transformé en église dédiée à la Vierge, le portique aux belles colonnes étant respecté. Ils avaient offert la Portioncule à François, et celui-ci, pour la stricte observance de la règle qui lui interdisait de rien posséder, avait accepté, contre la mince redevance annuelle d'un panier de poissons, l'usage de cette chapelle qu'il avait reconstruite. L'abbé Maccabeo lui offrit encore, pour y loger Claire et ses sœurs, l'église Saint-Damien et le petit couvent y attenant. Nul lieu ne pouvait être plus cher au cœur de l'évangéliste que cette église qu'il avait aussi réparée de ses mains, et où le crucifix lui avait parlé. Il accepta l'offre avec joie, et Claire, Agnès, quelques femmes décidées à vivre de leur vie, s'installèrent aussitôt. Ainsi se fonda l'œuvre des Pauvres Dames, qu'on appela aussi les Damianites, à cause du nom de leur asile, et plus tard, à cause du nom de Claire, les Clarisses.

Ces quelques femmes en attirèrent bientôt un grand nombre d'autres qui, faute de place, se répandirent dans des couvents construits aux frais des plus fortunées. Il n'est pas douteux que les volontés de François et de Claire n'avaient fait que, comme

le dit Johannes Jørgensen, " transformer en vouloir conscient les aspirations latentes vers une vie supérieure au monde des sens, symbolisée parfaitement par les murs blancs d'une cellule de cloître ". Rien de plus vain que d'emprunter, cette fois encore, le langage et les arguments de la psychologie actuelle pour parler de magnétisme de l'exemple, de crise d'exaltation collective, de fanatisme et même d'hystérie, ce mot à notre mode, aussi avilissant que dénué de sens et inapte à rien expliquer. En ce temps où la vie publique était si instable, si violente, le désir de la paix pénétrait les cœurs des femmes, et ce désir devait tout naturellement, chez les plus intelligentes et les plus sensibles, s'identifier à la piété et aux formes d'existence qu'elle apprête, quiètes, simples et douces dans une région comme l'Ombrie plus qu'en aucune autre; région où les besoins et les appétits sont contentés aisément, où tout invite à la frugalité et à l'ensommeillement des sens. Bien des hommes et des femmes, éprouvant la même fatigue des turbulences sociales et le même mépris des plaisirs grossiers et monotones, avaient dû saluer dans l'attitude résolue de François et de Claire une des formes de cet instinct d'affranchissement qui partout sourdait sous le féodalisme, et prenait par eux un essor illimité vers le plein ciel, là où tout seigneur perd ses droits sauf Celui qui est le Seigneur de tous. De ces hommes et de ces femmes une grande partie n'osaient évidemment imiter tout à fait de tels modèles. L'ascétisme les effrayait et leur foi était trop tiède, leur faculté de vie intérieure trop débile; le courage de la sincère humilité leur faisait défaut, et ils demeuraient dans la vie laïque. Du moins devons-nous croire les historiens du temps lorsqu'ils relatent que cette existence elle-même se modifiait. Les adhérentes à la foi de Claire étaient surtout des jeunes filles ou des veuves. Celles que le mariage et la maternité retenaient au logis s'appliquaient à y rapprocher leurs mœurs de celles du cloître, et on vit même souvent des époux se désunir par un pieux accord, les maris rejoignant les Frères mineurs et les femmes sollicitant leur place dans les rangs des Pauvres Dames, sans fièvre, sans tourment, sans remords ni peur de l'enfer, mais par une lente évolution du caractère et de l'âme, par cet amour de la paix que Claire et François représentaient si lumineusement. La " Bonne Nouvelle " était écrite sur les visages graves, mais sereins, de leurs adeptes qu'on accueillait maintenant avec respect, de ces mendiants volontaires qui faisaient, par leur seul sourire, l'aumône du bonheur ici tangible. Ce n'était pas seulement chez les " popolari " et les petits bourgeois, mais chez les nobles que pénétrait l'influence de François et de Claire.

S'il convient de tenir compte de l'exagération verbale du bon Thomas de Celano, enclin à l'hyperbole fleurie, lorsqu'il dit que la renommée de la recluse de Saint-Damien se répandit dans toute la terre, dans les palais ducaux et les châteaux des reines, celles-ci se couvrant de cilices et transformant leurs chambres luxueuses en cellules, leurs lits moelleux en couches de pierres et de sarments,-du moins devons-nous admettre que Claire, comme François, créa rapidement un état d'âme nouveau, qui se propagea, état d'âme que le clergé dogmatique n'avait pu déterminer. Il avait obtenu la crainte, l'obéissance, la déférence et la croyance sans discussion; Claire et François obtenaient l'amour. Et en ce sens l'appoint de la féminité de Claire était, pour l'évangéliste, infiniment précieux.

Avec une admirable prescience, elle avait tout ensemble pénétré l'idéal franciscain et défini à elle-même ce qu'elle pouvait y contribuer sans jamais l'altérer ou y contrevenir. Mais le succès était si rapide, que le problème de l'organisation matérielle et morale se posait pour elle comme pour François. Il fallait instituer une règle pour maintenir l'ordre entre toutes ces créatures dont les adhésions se multipliaient. Claire, soumise à François, lui demanda cette "forma vivendi", et il en rédigea la première charte. Il était doué d'un ferme génie d'organisation, expert à ne jamais dévier des quelques principes fondamentaux qui l'avaient guidé, et à tout y rapporter à mesure que les conditions se présentaient plus complexes. Il possédait la science infuse d'un conducteur de foules, et ses années de grands voyages, en 1211 et 1212 dans le centre et le nord de l'Italie, avaient singulièrement mûri cette science servie par un exceptionnel don de persuasion et de divination des êtres. La charte qui convenait aux Pauvres Dames devait être plus simple que celle des Mineurs. Il n'était pas question en effet pour elles de ces missions de prédication qui avaient tant d'importance pour les franciscains. La vie contemplative devait leur suffire; et quand François, au retour de ces premiers pèlerinages, déjà salué par les populations du nom de " saint " lorsqu'il vint prêcher à Saint-Rufin, eut installé Claire et les premières Pauvres Dames à Saint-Damien, souvent le spectacle de leur existence paisible renouvela en lui le désir qui, au retour de Rome, l'avait déjà hanté dans le beau paysage des monts Sabins, le désir de s'isoler érémitiquement loin de tout apostolat. Mais celui-ci lui était imposé. La règle qu'il donna à Claire, et qui confirme leur plein accord, fut fondée essentiellement sur l'absolue pauvreté, la non-possession intégrale et immuable, seule porte vraiment close entre le mystique et le siècle.

Nulle ne pouvait être admise à Saint-Damien ou dans les couvents similaires sans avoir donné au préalable la totalité de ses biens aux pauvres. C'était ce que Claire avait fait dès que la mort de son père l'avait investie de son héritage, refusant même de revendre une parcelle de ses biens immobiliers à sa famille. Le couvent ne pouvait accepter quoi que ce fût. Les sœurs devaient travailler dans le cloître, et, à tour de rôle, aller mendier de porte en porte des vivres et des objets utiles, mais point d'argent. Telles furent les clauses principales de la règle. En 1215, François intercédait auprès d'Innocent III pour obtenir la confirmation officielle de cette règle.

Il exigea alors que Claire acceptât le titre d'abbesse de Saint-Damien. Elle n'avait jamais voulu le porter, par humilité, et le moindre titre, fut-il de hiérarchie religieuse, lui semblait encore une blâmable vanité. Mais elle était l'âme du couvent, la figure centrale, respectée et obéie depuis le premier jour. Elle comprit les raisons de François. Le développement du mouvement qu'ils avaient créé était parvenu à un tel degré, que le saint ne pouvait plus cumuler la double direction. A l'égard de la papauté, il convenait que les sœurs eussent une directrice, et les frères un directeur. Claire s'inclina, et Innocent III tint à rédiger de sa propre main les premières phrases du " privilège de pauvreté ", accordant à l'ordre des Pauvres Dames le droit imprescriptible de la non possession.

Ainsi commença une existence presque vide de faits, mais étrangement et puissamment riche d'élans de l'âme. Elle allait, pour Claire, se prolonger en sa radieuse monotonie durant trente-huit années.

CHAPITRE XV

EXTASES ET MIRACLES

Voici quelle était la vie de Claire à Saint-Damien.

Abbesse, elle commandait avec une douce autorité lorsqu'il le fallait. Mais elle tenait à se montrer plus humble que toutes ses sœurs. Elle portait la tunique la plus grossière. Elle servait à table les Pauvres Dames, restait debout pendant qu'elles mangeaient. Lorsque les sœurs mendianteS rentraient au couvent, elle lavait leurs pieds poussiéreux, puis les baisait. Elle était levée la première, éveillait les autres, allumait les lampes et sonnait la cloche pour la première messe. Cependant, après complies, qui sont le dernier office du soir, elle restait seule à veiller durant de longues heures devant le Saint-Sacrement, plongée en des méditations achevées en extases.



Elle s'était fait faire un cilice beaucoup plus rude que celui qu'elle portait avant de quitter la vie séculière. Elle avait pour lit une brassée de sarments, et pour oreiller un bloc de bois ou une pierre. Plus tard, elle dormit sur un morceau de cuir; il fallut, lorsqu'elle devint malade, que François lui-même intervînt pour lui faire accepter une mauvaise paillasse. Elle jeûnait trois jours sur six, durant l'Avent, le carême, et le jeûne de la Saint-Martin, ne prenant durant les trois autres que du pain et de l'eau. Le dimanche elle se permettait un peu de vin, lorsqu'il y en avait. Il fallut encore que, là aussi, François lui fît imposer par l'évêque Guido l'obligation de manger au moins une once et demie de pain chaque jour. Claire apportait à la macération une ardeur passionnée qui effrayait les sœurs; l'une d'elles, ayant obtenu qu'elle lui prêtât sa haire de peau de porc hérissée de piquants, se hâta de la lui rendre, ayant pensé défaillir de douleur intolérable pour l'avoir portée. Toutes s'affligeaient, tout en l'admirant, car elles redoutaient qu'elle ne mourût de ses terribles mortifications.

Elle n'en mourut pas, mais fut souvent contrainte de s'aliter. Elle était saine et robuste : elle usa lentement, méthodiquement la résistance de son organisme par la faim, la fatigue, la meurtrissure de la chair, l'insomnie.

Mais elle ne montrait ni le fanatisme, ni la sévérité, ni l'égarement de certains autres mystiques qui la précédèrent ou la suivirent. Avec ses sœurs, Claire était la douceur et la raison mêmes, et elle présentait, comme François à ses amis, l'expression d'une joie intérieure, d'une gaieté sereine : gaieté et joie qui, à ses yeux comme à ceux du saint, étaient inséparables de la pauvreté volontaire. Ni lui, ni elle n'ont rien négligé pour bien faire comprendre que la pénitence, sous toutes ses formes même les plus dures, n'est point une peine sombrement subie, mais une résolution librement prise et un plaisir spirituel, qu'elle n'est point un sacrifice humain offert en tremblant à un Dieu farouche, mais une offrande apportée avec allégresse à un Dieu d'amour qui, de cette façon seulement, la juge agréable et conforme à sa volonté ; car ce n'est pas la souffrance qui le réjouit, comme un Moloch, mais bien l'idée qu'une créature songe assez sérieusement à lui pour s'imposer en toute spontanéité, en toute gratuité l'imitation des souffrances qu'il endura durant son incarnation. Les douleurs de cette créature, il les déplore, et sa grâce les adoucit ; mais il en aime l'intention, et cette intention sera comptée par lui au delà de la vie corporelle. Tout se passe dans la transaction psychique, dans un échange de pensées d'amour, et une pénitence qui rendrait triste celui qui l'a voulue serait inopérante pour lui comme pour Dieu. C'est là un des traits les plus significatifs de la conception franciscaine. Claire était entourée de femmes qui avaient sollicité la vie austère avec toutes ses conséquences ; elle n'exigeait d'aucune d'atteindre au degré de macération qu'elle atteignait elle-même. Elle était toujours prompte à les soigner, à s'enquérir de leurs besoins et de leur santé. Elle refaisait les lits des malades, les lavait, les changeait, nettoyait leur logis, se chargeait des besognes les plus répugnantes avec patience et pudeur ; elle, l'abbesse, la noble fille des comtes Scifi, ne laissait à nulle autre ces corvées, et elle veillait au chevet des fiévreuses, les réconfortant avec une délicieuse charité du geste et de la parole. Il serait bien inexact de se représenter l'existence des Pauvres Dames à Saint-Damien comme celle de femmes tristes et plaintives. Leur bonheur était absolument distinct de ce qu'on appelle de ce nom dans la vie mondaine ; elles étaient cependant très heureuses, et sans doute plus continûment, s'étant élevées au-dessus de toute passion, de tout intérêt, de tout égoïsme, de toute rivalité et presque de tout besoin ; partageant un but et un amour affranchis de tous motifs de division et d'inquiétude, libres et égales, elles s'aimaient réellement comme des sœurs en idéal, et elles se parlaient avec une grâce amicale, un constant désir de s'obliger, une douceur imagée où se reflétait toute la tendresse du ciel italien. Elles avaient des sourires de naïves et pures enfants.

Au milieu d'elles, Claire pénétrait chaque jour plus profondément dans les suaves abîmes ouverts à sa dévotion. Il arrivait parfois que l'excès de fatigue corporelle, au lieu d'endormir son esprit, l'isolait en cet état de lucidité surnaturelle que donnent le jeûne et l'insomnie. Un jour de commémoration de la Cène, elle demeura ainsi les yeux ouverts, en une absolue immobilité, avec la rigidité cataleptique. Elle recommandait en pareil cas, à une de ses sœurs aimée entre toutes, de venir à elle si son absence et son silence se prolongeaient par trop, mais de ne point lui adresser la

parole. C'est là une précaution qu'on recommande afin d'éviter aux cataleptiques, aux hypnotisés ou aux somnambules un choc cérébral, et ceci montre que Claire se rendait parfaitement compte de son état. Elle demeura ainsi toute la nuit du jeudi au vendredi, puis le vendredi tout entier et la nuit précédant le samedi. La sœur venait de temps à autre, trouvait Claire immobile et muette, et se retirait. Mais lorsqu'approcha l'heure de Matines, à l'aube du samedi, elle alluma une chandelle et plaça près d'elle la faible quantité de pain que François avait exigé qu'elle consommât quotidiennement. Les yeux ouverts de Claire retrouvèrent alors un regard humain, la perception du monde extérieur, et elle demanda : " Quel besoin de cette chandelle, ma douce fille ? Ne fait-il pas jour ? " A quoi la sœur stupéfaite répondit : " Bonne Mère, la nuit s'en est allée, le jour a passé, et une autre nuit est venue. "

Claire, alors, remercia Dieu de ce sommeil longtemps désiré. " Mais, ajouta-t-elle, garde-toi d'en rien dire à personne tant que je serai vivante ! " Elle désirait formellement éviter toute apparence de thaumaturgie. Thomas de Celano relate une trentaine de guérisons miraculeuses qu'elle opéra sur ses sœurs et sur des personnes étrangères au couvent, telles qu'elles furent racontées à l'évêque de Spolète, Barthélémy, lorsqu'il recueillit des renseignements en vue de la canonisation que projetait Innocent IV ; encore Thomas assure-t-il qu'il fut assez difficile de choisir les exemples les plus remarquables, un grand nombre de faits analogues ayant été négligés.

Les récits de ces guérisons montrent que Claire n'usait d'aucune autre formule que de la prière, du signe de la croix et de l'imposition des mains. Ils montrent aussi que, souvent, elle attestait l'intelligence et l'esprit de décision d'une femme expérimentée, allant droit au mal et trouvant un remède simple et prompt. Elle devait posséder le prestige d'un calme et d'une autorité extraordinaires. Elle guérissait les fièvres, les abcès, les écrouelles, les maux d'yeux, l'esquinancie, la surdité, les accès épileptiques qu'on attribuait alors à la possession des démons, les coxalgies, et, parmi les faits miraculeux dont l'apport et le contrôle furent, selon la coutume, exigibles au procès de canonisation, figurent quelques témoignages posthumes, invocations à la sainte ou visites à son tombeau. Je ne m'étendrai pas sur ces faits. Ils ne diffèrent point de ceux que la science moderne, mise en présence des miracles des mystiques, a souvent analysés. Elle les a commentés de façons les plus diverses, tantôt les niant, tantôt les attribuant à l'illusion collective et au goût de l'amplification légendaire, tantôt les ramenant à des cas de thérapeutique assez simples, tantôt recourant au terme d' " hypnose " remplaçant le vieux terme de " magie ", - mais toujours forcée de reconnaître, devant certaines guérisons authentifiées, l'intervention d'un élément étranger à la science médicale, soit dans le pouvoir des guérisseurs, soit dans la foi efficace des guéris. Je trouverai bon de m'en tenir là-dessus à la naïve et prudente déclaration de Thomas de Calano ou de son traducteur et interpolateur anonyme :

" Sans doute, dit-il, saint Jean-Baptiste ne fit aucun miracle qui soit connu. Nous ne pouvons cependant admettre que tous les saints qui en firent soient au-dessus de lui. La vie de Madame sainte Claire suffirait à établir sa sainteté ; mais le peuple a plus grande foi et dévotion aux saints du ciel lorsqu'il voit les miracles que Dieu accomplit par eux. "

En présence d'une figure comme celle de Claire, les controverses scientifiques à propos de tel ou tel acte apparaissent vaines, et surtout elles concernent un autre ordre de préoccupations et de mérites que celui qui s'impose à notre attention. Ce qui importe, c'est le rayonnement moral. Il est évident qu'une personnalité parvenue à ce degré de domination de soi-même, concentrant par l'ascétisme une intelligence et une énergie native, est toute disposée à constituer un foyer de puissance radiante, dont les effets peuvent être très variés et très surprenants comme ceux de toute intense condensation mentale, et qu'un tel mépris de la souffrance pour sa propre chair peut conférer un singulier pouvoir sur les nerfs et la chair d'autrui. Mais à notre admiration Claire a de tous autres droits, et son miracle quotidien, c'est l'exemple de son âme.

CHAPITRE XVI

LE REPAS MYSTIQUE

Elle voyait de plus en plus rarement François. L'être supérieur qui l'avait si affectueusement comprise, éclairée, encouragée, conduite à sa vie spirituelle, s'éloignait d'elle à dessein. Sûr d'elle, pénétré de respect pour sa ferveur, il jugeait ses conseils, sauf de loin en loin, inutiles, et de ce côté son œuvre était terminée ; par Claire, la Femme était acquise à l'évangélisme et pratiquait la véritable doctrine franciscaine avec une mesure que lui-même François dépassait souvent. Il avait de grands soucis pour l'organisation de son ordre, pour celle des missions à l'étranger, pour l'obtention d'une indulgence attachée à la Portioncule par le pape, et enfin il tentait son grand voyage en Egypte avec la flotte des Croisés. Mais un scrupule plus subtil le retenait. François souffrait dans son ardente humilité de se sentir admiré et vénéré par Claire et toutes les Pauvres Dames. Il redoutait qu'un sentiment d'attraction pour sa propre personne de fondateur, de conseiller, de maître et de père ne se mêlât, si peu que ce fût, à leur sentiment religieux, et n'en diminuât la valeur absolue. Intercesseur, ayant rempli son rôle, il devait maintenant s'effacer, n'être plus interposé entre ces femmes et l'Epoux dont il avait contribué à les rendre dignes. L'intuition de François lui indiquait combien il importe toujours de ne point laisser, dans le cœur des femmes pieuses, un sentiment personnel pour le prêtre se mêler à l'amour de Dieu ; une telle appréhension est souvent trop peu redoutée, mais la droiture d'âme de François était infinie. Il voulut donc déshabituer les sœurs de leur affection pour lui, et crut y parvenir en espaçant ses visites. Ceux qui l'entouraient se méprirent, et allèrent jusqu'à lui dire qu'ils doutaient sur ce point de sa bonté. Il

savait combien ces femmes le vénéraient, quel bien leur faisaient sa présence et ses conseils ; lui devenaient-elles indifférentes ? Il ne refusait jamais d'expliquer ses pensées et ses actes. Il dévoila à ses frères ses motifs spirituels. Il les avait " réchauffées dans le Christ ". Puis il les avait " jointes au Christ ". Ceci indiquait pour lui une autre attitude. Cependant il ne voulut pas que son abstention pût égarer et peiner les Pauvres Dames, et il promit d'aller prêcher à Saint-Damien.

Ce fut une grande joie pour elles que cette promesse. Claire tenait beaucoup à ce qu'on vînt prêcher dans son couvent; elle voyait là une très utile source d'enthousiasme et de force morale, et elle souhaitait la venue des Franciscains. Ceci même nous fera noter un de ses traits de caractère. Lorsque plus tard, vers 1219, il fut décidé que les Pauvres Dames resteraient cloîtrées et n'enverraient plus de sœurs demander l'aumône dans la ville et la campagne, ce furent des Frères mineurs qui furent chargés d'aller mendier pour elles. Le pape Grégoire IX songea à interdire les prédications de frères dans le couvent des femmes. Grégoire IX, avant d'être pape, se nommait Hugolin, évêque d'Ostie, puis cardinal. C'était l'ami de la première heure, et toute sa vie il allait être le défenseur et le protecteur des Franciscains. Claire le vénérait, et lui l'admirait. Cependant elle n'hésita pas, devant son projet, à montrer très fermement sa conviction et sa dignité d'abbesse. Elle pria les frères qui mendiaient pour elle et ses sœurs de s'abstenir désormais de cette mission et de se retirer. Et elle manda cette résolution au pape, en lui disant : " Ces prédications étaient notre pain spirituel, si Votre Sainteté juge que nous pouvons nous en priver, nous pouvons aussi bien nous priver du pain corporel. " Etonné de ce ton respectueux mais péremptoire, et sachant quelles étaient Claire et ses sœurs, Grégoire IX n'insista point. En d'autres circonstances, nous verrons d'autres preuves de la constante fierté de sa nature : le sang patricien reparaissait quand il le fallait, et le sentiment du droit bannissait toute crainte de cette âme.

Donc François vint à Saint-Damien pour prêcher. Mais il avait son intention secrète. Il entra dans l'église et y demeura quelques instants immobile et muet, priant mentalement, les yeux au ciel. Il demanda alors qu'on apportât des cendres, avec lesquelles il dessina un cercle autour de lui, puis il en versa le restant sur sa tête. Il ouvrit la bouche, et on crut qu'il allait parler, mais il récita le psaume cinquantième de David, celui qui a trait à la grande pénitence. Après quoi il se tut, et sortit, ayant voulu par là faire bien comprendre aux sœurs qu'elles ne devaient voir en lui qu'un pécheur plein de contrition, un pauvre être faillible.

Il advint aussi que Claire, au cours des visites que lui fit François lorsque ses missions lui permettaient de revenir à Assise, témoigna le grand désir de prendre au moins une fois avec lui un repas. Il refusa doucement plusieurs fois, et elle insista tant qu'à la fin il consulta les Mineurs, et, sur leur instante prière, accepta. Mais il déclara que ce repas aurait lieu non à Saint-Damien, mais à la Portioncule; la joie de Claire serait plus complète en ce lieu où elle s'était fiancée à Jésus et qu'elle n'avait point revu depuis son entrée au cloître. Au jour dit, Claire, avec une de ses sœurs, fut donc conduite par quelques frères au couvent de la Portioncule. François avait fait

préparer le couvert sur la terre nue, selon sa coutume. Claire et lui s'assirent ensemble, puis l'un des frères et la compagne de l'abbesse, et enfin tous les autres frères. Et alors François se mit à parler de Dieu d'une façon si merveilleuse, que tous oublièrent le pauvre repas et demeurèrent dans le ravissement. Mais soudain, dit la légende, ils virent accourir une foule de gens, d'Assise et des alentours. Ceux-ci avaient aperçu au-dessus du couvent et du bois voisin une sorte d'immense flamme montant dans le ciel, et, certains qu'un énorme incendie consumait la chapelle, les logis des Mineurs et le bois lui-même, ils s'étaient empressés pour venir l'éteindre. Leur stupeur fut extrême en voyant le calme et le bonheur extatique de François, de Claire et des autres convives. Ils comprirent alors que le feu était le symbole miraculeux de l'amour divin qui embrasait ces âmes, et non un feu matériel, " et ils s'en retournèrent avec une grande joie dans leurs cœurs, et fort édifiés ".

Cette rencontre devait laisser un souvenir délicieux dans l'esprit de Claire. De moins en moins elle allait voir l'être qui l'avait initiée et auquel son attachement spirituel était infini. Avec lui elle redevenait une femme, demandant pour sa faiblesse l'encouragement et la consolation. Elle n'avait plus près d'elle sa sœur Agnès, désignée par le saint pour être l'abbesse du couvent de Monticelli François était son suprême soutien. Souvent elle dut penser à lui dans ce qu'elle appelait son jardin : c'était, à Saint-Damien, après sa chambre basse et minuscule, une sorte de bassin de fer, rempli de terre et posé sur la bordure d'un toit entre deux hautes murailles. Nous le voyons encore aujourd'hui tel qu'il fut. Là Claire cultivait elle-même toutes sortes de fleurs, les seules qu'elle admît : le lis, symbole de la pureté ; la violette, symbole de l'humilité ; la rosé, symbole de l'amour divin et humain. Mais de cet espace si étroit, entre ces deux murs, on découvre la vallée d'Ombrie, la Portioncule, les routes, les champs, les oliveraies, la blanche Bettona, les collines bleues, le ciel vapoureux...

Et dans cette échappée sur l'infini, la pensée attendrie de Claire suivait son prestigieux ami qui, lumineux et joyeux, allait porter l'Évangile au monde.

CHAPITRE XVII

CLAIRE ET HUGOLIN

Lumineux et joyeux, certes, était François ; il n'allait pourtant point l'être toujours, et d'immenses soucis lui étaient créés par son œuvre même. Elle le dépassait. Pareil aux pêcheurs des pêches miraculeuses, le pêcheur d'âmes voyait craquer sous le poids les filets qu'il avait jetés. Une foule venait à lui, et il fallait l'organiser, résoudre de multiples problèmes, accumulés pour l'époque des deux Chapitres de Pentecôte et de Saint-Michel, dates auxquelles tous les frères en

mission devaient se retrouver réunis à la Portioncule. François sentait le besoin d'être conseillé par quelqu'un qui, tout en ne ramenant pas son œuvre vers l'esprit de siècle, lui donnât les moyens efficaces de l'y maintenir indépendante, fidèle à ses règles capitales, et pourtant harmonisée à l'existence ambiante : car François n'avait rien de cette témérité orgueilleuse ou de cet illuminisme qui avaient poussé vers le schisme et l'hérésie un Pierre Vaud ou un Joachim de Flore, et il avait su fonder son ordre libre sans cesser de rester étroitement lié à l'Église romaine. Il n'avait point même effleuré le péril qui avait perdu un Pierre Vaud ou un Arnould de Brescia, ou les cathares d'Albi, le péril de mêler la question politique et sociale à la question religieuse. Avec une extrême habileté qui s'alliait à son ingénuité, François n'avait jamais eu à donner, dans la terrible période où il vivait pourtant, un sens aux noms de Guelfes et de Gibelins depuis le jour où il avait inauguré sa vie mystique. Il n'avait pas trahi la confiance qu'Innocent III avait placée en lui, et qu'Honorius III avait continuée aux Mineurs. François n'était et n'acceptait d'être ni un réformateur, ni un fondateur de religion, mais uniquement un serviteur de l'Évangile.

L'homme éclairé qu'il choisit pour l'aider fut Hugolin. Dès 1216, la cour pontificale s'étant transportée à Pérouse, ce haut dignitaire, comte d'Agnani, évêque d'Ostie et de Velletri, avait tenu à visiter la Portioncule, et, voyant la vie des frères, il avait fondu en larmes en disant : " Quelle destinée Dieu va-t-il nous réserver là-haut, à nous qui passons tous nos jours dans le luxe et le plaisir ? " Hugolin était un vieillard de caractère noble, aussi instruit qu'on pût l'être alors, très sincèrement pieux, désirant la liberté de l'Église, et jugeant excellent le développement du monarchisme. Lié avec les Camaldules et les moines de Cluny, fondateur d'églises et d'hôpitaux, chapelain pontifical, cardinal-diacre, Hugolin était désigné par ses talents, ses vertus et son rang pour être pape quelque jour, et il le fut en effet sous le nom de Grégoire IX. Il ne cessa de soutenir l'œuvre franciscaine, et créa de ses propres revenus un couvent de Mineurs à Viterbe et un couvent de Clarisses à Rome; d'autres en Ombrie et en Toscane furent fondés sous ses auspices. L'heureux destin avait donc donné à François le meilleur appui qu'il pût rêver.

Une des premières questions traitées fut celle de l'organisation définitive des couvents de Pauvres Dames. Il devenait évident que la règle primitive ne suffisait plus. François l'avait formulée, cette "forma vivendi", selon son génie particulier, et pour l'usage des sœurs de Claire, des religieuses de Saint-Damien, dites Damianites. Mais il n'avait point envisagé alors la multiplication des postulantes, qui posait de nouveau le grave problème de la possession ou de la non-possession. Ce qui pouvait se faire aisément pour un groupe de femmes soumises à son autorité affectueuse et contrôlées en Assise même par sa fréquente visite, François l'avait fait, et Innocent III avait confirmé et rédigé de sa main ce " privilège de pauvreté ", si différent des privilèges qu'on lui demandait d'habitude. Mais il en allait tout autrement, maintenant qu'un peu partout des femmes en quantité souhaitaient de s'installer en communauté pour vivre la vie des Damianites. Un événement fort important s'était produit en 1215. Le concile du Latran avait décidé qu'aucune rédaction de règle

nouvelle ne serait plus admise pour un ordre religieux. Le concile avait été effaré du surgissement des communautés au début du siècle, et de la confusion qui en résultait. Il était urgent de mettre de l'ordre et de simplifier, l'Église avait assez souffert des exaltations individuelles. Le concile avait donc formellement spécifié que quiconque, homme ou femme, désirait fonder un ordre ou édifier un couvent, aurait à choisir une des règles déjà existantes et approuvées. C'était ainsi que les Dominicains avaient adopté la règle des Prémontrés.

Il résultait de ceci que le privilège d'Innocent III valait pour les Pauvres Dames de Saint-Damien, mais que toutes leurs imitatrices, destinées à s'appeler bientôt des Clarisses, devaient choisir une règle différente. Hugolin désigna pour elles la règle de Saint-Benoît, en 1219. Mais il y adjoignit ce qu'on appela "les articles spéciaux pour Saint-Damien", c'est-à-dire en somme la primitive "forma vivendi" voulue par François, passée au second rang hiérarchique, mais toujours respectée, sous l'autorité directe et exclusive des papes, hors de toute autre autorité spirituelle ou temporelle. Les Damianites et Clarisses devaient vivre selon le principe de non-possession, conforme à leur volonté, dans un couvent environné d'une portion de terre suffisante pour les isoler du monde, et utilisée comme jardin ou verger à leur usage. Leur vie de pauvreté, de chasteté et d'obéissance devait être rigoureusement close, interdite à tout étranger; elles ne pouvaient même plus être gardes malades. François se joignit à Hugolin et, le voyant hésiter, le pressa pour qu'il accomplît cette séparation absolue des Mineurs et des Clarisses. C'était le dernier terme de l'œuvre née de l'intime communion d'âmes de l'évangéliste et de Claire. J'ai dit comment, devenu pape, Hugolin songea même à interdire les prédications de frères dans les couvents, et comment Claire répondit à cette mesure projetée en annonçant l'intention de renvoyer ceux des Mineurs qui, jusqu'alors, étaient autorisés à apporter aux couvents des Clarisses les aumônes que celles-ci ne pouvaient plus solliciter au dehors. Ce fut là un des épisodes de la lutte de principes, courtoise mais très ferme, soutenue par l'abbesse. Quelque respect, quelque gratitude qu'elle eût pour le pape, le protecteur et l'ami, elle ne céda jamais. Bien après la mort de François, Grégoire IX fit auprès d'elle des efforts affectueux pour qu'elle consentît à un adoucissement de la règle. Il lui représenta que les temps étaient fort durs, que la non possession y devenait presque insoutenable, qu'elle devrait accepter de lui quelques terres dont le revenu assurerait une existence plus stable et plus décente que la mendicité. Comme jadis l'évêque Guido devant François, le pontife demeurait frappé par l'admiration et le sentiment de son imperfection devant l'héroïsme spirituel et corporel de cette femme. Elle refusa toute concession, sentant bien que l'idéal franciscain primitif était en jeu. Grégoire IX finit par lui dire : " Si tu crains d'accepter à cause de ton vœu de parfaite pauvreté, nous t'en relèverons. " Elle répondit : " Saint-Père, je ne crains point pour mon vœu. Je sais bien que vous pourriez m'en délier. De mes péchés, je vous en prie, absolvez-moi. Mais je ne désire en aucune façon être dispensée de suivre les traces de mon Seigneur. "

Le pape s'inclina devant une telle fidélité à l'idéal de celui qui avait formé cette âme. Claire ne cessa de solliciter la confirmation de son privilège de tous les papes qu'il lui fut donné de connaître : Innocent III, Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV. Sa sœur Agnès obtint la même confirmation pour son couvent de Monticelli près Florence. De son vivant, Claire eut le chagrin de voir d'autres communautés se montrer moins strictes, accepter des propriétés en toute possession, même avec droit d'héritage. Elle avait la vision lucide des dangers futurs inhérents à l'abandon même relatif du principe vital reçu de François. Du moins, comme elle le disait fièrement, tant qu'elle vécut, Saint-Damien fut " la tour fortifiée de la suprême pauvreté ". Et elle tint à sauvegarder autant que possible l'avenir en récrivant vers sa fin, sur son lit de malade, le texte définitif de la règle, texte issu des principes de François et d'Hugolin, conforme à la règle bénédictine, mais illuminé par le premier esprit franciscain. " Les sœurs ne posséderont rien au monde, ni maison, ni couvent, ni absolument rien ; mais elles auront à marcher par le monde comme des étrangers et des pèlerins, servant Dieu dans la pauvreté et l'humilité. " L'avant-veille de sa mort, elle reçut ce texte, revenu de Rome avec le cachet pontifical d'Innocent IV, le 9 août 1253. Ce fut sa victoire suprême. Si nombre de Clarisses ont accepté depuis une règle un peu plus douce, - celle d'Hugolin modifiée légèrement par Innocent IV, - l'esprit de Claire, altier et salubre, vit toujours en elles dans la forte expression que, mourante, elle a formulée.

CHAPITRE XVIII

LE MIRACLE DES PAINS ET LE SALUT D'ASSISE

Il est relaté par divers historiens que Claire fit un miracle lors d'une visite d'un pape; ils ne s'accordent pas sur la date. Thomas de Celano place ce récit lors d'une visite d'Innocent

IV, durant une maladie de Claire approchant de sa fin, vers 1253. Cristofani et Locatelli pensent que le fait se passa devant Grégoire IX, soit vers 1228, soit vers 1235, époques où ce pontife vint à Assise où il aimait à se rendre. Il est plus vraisemblable, en effet, qu'il s'agit d'une des tournées que faisait l'ancien cardinal Hugolin; et Claire put le recevoir en état de maladie sans être pour cela près de mourir, car elle était fort souvent terrassée par les douleurs résultant de ses jeûnes et de ses macérations. Elle supportait ces crises cruelles avec une patience admirable, veillant à tout du fond de sa cellule, interdisant doucement à ses sœurs de s'affliger. Sur son grabat, elle se faisait soutenir par des coussins et elle travaillait à ces corporaux, à ces nappes d'autel brodées qu'elle envoyait à tous les couvents pauvres et que l'on conserve encore comme témoignages de son habileté et de son goût ingénieux.

Or donc, le pape désira la voir ; laissant sa suite au dehors, il alla au pauvre lit où gisait Claire, et lui donna sa main à baiser. " Quand elle l'eut bien gracieusement baisée, elle le pria de lui bailler son pied. Le très bon pape monta sur un gradin de bois pour le lui donner plus commodément, et ainsi elle le baisa très dévotement dessus et dessous sans fatigue. " Ensuite elle demanda humblement l'absolution de ses péchés. Le Saint-Père la considéra longuement et répondit, pensif : " Plût à Dieu, ma fille, que je n'eusse pas plus besoin d'absolution pour les miens ! "

Ainsi inclinait-il, devant la sainte pureté du franciscanisme indépendant, la dignité officielle de cette Église romaine si jalouse de ses privilèges, et songeait-il, devant cette nature héroïque, au luxe et aux fautes que reprochaient au clergé les illuminés et les ascètes. Ce fut doublement que, comme pasteur et comme croyant, il donna à Claire l'absolution plénière et la bénédiction. Cependant la matinée s'était écoulée, et allait sonner l'heure du repas. Claire sollicita du pape la faveur de bénir la table des Pauvres Dames. Il lui répondit qu'il la chargeait de la bénir elle-même. Mais Claire, avec humilité, s'en défendit, en déclarant qu'il ne convenait pas qu'une pauvre femme donnât une bénédiction en présence du vicaire du Christ. Il fallut que dans le réfectoire même Grégoire IX, pour ôter à l'abbesse son scrupule, lui commandât, au nom de l'obéissance, de bénir le repas.

Alors elle obéit aussitôt. " Et voilà que pendant qu'elle traçait dans l'air le signe de la bénédiction, on entendit résonner deux grands coups dans les pains placés sur les tables. Le premier répondit au premier geste de la main, et les pains furent rompus par le milieu; au second geste, ils se fendirent en travers, en sorte que cela formait une croix. Le pape et les assistants furent grandement émerveillés de ce miracle : de ce pain une partie fut mangée, et le reste conservé comme reliques en souvenir du prodige. " Après le départ du pontife, Claire dit aux sœurs réunies : " Mes filles, remercions Dieu plus que jamais des grâces qu'il m'a accordées aujourd'hui ! Car, ce matin, je l'avais reçu lui-même sous les espèces de l'hostie, et voici encore que j'ai été jugée digne de voir auprès de moi son remplaçant sur la terre ! "

Cette histoire du miracle des pains a été mêlée par Thomas de Celano à celle de la bénédiction papale apportée à Claire près de s'éteindre. Thomas cite autre part une autre histoire relative à une multiplication des pains faite par la prière de Claire un jour où tout manquait au couvent; et encore une anecdote concernant certaine jarre d'huile qui, vide et placée dehors pour qu'un Mineur l'allât faire remplir, se trouva pleine à la stupeur de ce religieux. On sait la tendance des chroniqueurs à enjoliver et à mettre en conformité avec des faits célèbres de l'Évangile les actes des saints et des saintes dont ils tentent les biographies. C'est à cette tendance qu'il faut attribuer l'amplification des circonstances dans les récits de deux événements où le courage de Claire se prouva.

En 1230, une troupe envoyée par l'empereur Frédéric II se dirigea vers Assise. Dès le début de son règne, Frédéric avait entrepris contre la papauté, pour

l'hégémonie politique, une lutte qu'il devait continuer opiniâtrement jusqu'à sa mort en 1250. C'était un étrange personnage que ce souverain rêvant de constituer l'unité italienne sous le sceptre germanique, plus méridional qu'Allemand, négociant avec les Infidèles, séduit par les doctrines rationalistes de l'Arabe Averroès, s'entourant d'Orientaux autant au moins que des gens de sa race souabe. Il nous est loisible aujourd'hui d'étudier en Frédéric II le promoteur indirect du libre examen sceptique d'où devaient sortir plus tard l'humanisme et le culte de la science indépendante du dogmatisme. Mais, pour les Guelfes de son temps, cet empereur ne pouvait être qu'un monstre d'hérésie, le pire ennemi de l'Église et de Dieu, le rejeton de ces Hohenstaufen que les papes appelaient " la race des vipères ", et beaucoup voyaient en lui l'Antéchrist annoncé pour ces dates par les prophètes commentant l'Apocalypse.

Le rusé Frédéric, lorsqu'il guerroyait dans les États de l'Église, ne manquait pas d'y employer de préférence les bandes d'archers sarrasins qu'il entretenait, lui l'allié du Soudan Salaheddine, l'ami des Maures d'Espagne, philosophant sur l'averroïsme entre ses astrologues et les femmes du harem qu'il s'était délibérément créé. Si de tels soldats doubtaient la terreur et l'horreur des populations, du moins Frédéric savait-il que sur ces mahométans les furieuses excommunications de Grégoire IX resteraient sans effet. Et il advint que ces archers, partis de la forteresse gibeline de Nocera, menacèrent Assise. Le couvent de Saint-Damien était hors les murs et s'offrait comme une proie facile. Mains exemples n'avaient pas laissé ignorer qu'il ne fallait espérer de telles gens la moindre pitié ni pour la vie, ni pour l'honneur des pauvres femmes cloîtrées. Elles furent saisies d'épouvante. Il n'y avait à attendre aucun secours de la ville. Claire était alitée. Devant le péril et les pleurs et les lamentations des sœurs, elle conserva toute sa présence d'esprit. Elle se fit porter jusque devant l'huis clos du couvent, afin d'être exposée la première, selon son devoir et en vraie fille de race guerrière. Puis elle commanda qu'on lui donnât le calice d'argent et d'ivoire où l'on conservait le Saint-Sacrement, et elle pria fervemment Jésus.

" Alors Madame Sainte-Claire et les deux sœurs qui la soutenaient, sœur Françoise de Colle du Mezzo et sœur Illuminata de Pise, entendirent une voix d'enfant répondre avec une douceur infinie : " Je vous garderai toujours ". Claire répliqua : " Je te prie, mon Seigneur, s'il te plaît, de garder aussi cette ville, car pour ton amour elle nous donne de quoi vivre. " Et Nôtre-Seigneur répondit encore : " La ville n'aura aucun mal, pour ton amour je la délivrerai. "

Aussitôt Claire se releva de sa prière, avec une confiance absolue; et le fait est que les archers sarrasins, qui avaient déjà escaladé les murs de la pauvre maison, rebroussèrent chemin. Les incrédules diront qu'ils avaient jugé n'avoir rien à piller en un lieu si dénué. Mais l'imagination populaire n'a cessé d'orner le récit de cette aventure. Elle a montré Claire élevant l'ostensoir à une fenêtre de Saint-Damien, et les Sarrasins terrifiés tombant du haut de leurs échelles, sous le rayonnement de l'objet sacré et du visage de l'abbesse, les exorcisant comme des démons.

Plus tard, en 1234, une menace semblable se produisit. Un chef de bande nommé Vitale, natif d'Aversa, entré au service de Frédéric II, conçut le projet de s'emparer non seulement de Saint-Damien, mais d'Assise entière. On manque de tous détails sur la façon dont ce projet échoua, et les chroniqueurs disent simplement que Vitale et les Sarrasins s'enfuirent en abandonnant le siège; mais on ne manqua point d'attribuer cette fuite aux ardentes oraisons des Pauvres Dames, se couvrant la tête de cendres et suppliant Jésus. Et cette date du 22 juin 1234 fut choisie pour l'anniversaire d'une fête nationale d'Assise ; depuis 1861, cette fête n'est plus que religieuse, mais on la célèbre toujours.

Nous retiendrons avant tout de ces événements la confirmation du caractère intrépide, de la force et de la lucidité d'âme de la fille des chevaliers Scifi. En 1220, elle sut le trépas des cinq premiers martyrs franciscains : Bérard, Pierre, Adjuto, Accursorio et Othon, torturés et décapités par le Miramolin du Maroc ; et elle fut saisie d'un si grand zèle qu'elle voulut partir avec ses sœurs pour aller mériter, elle aussi, les palmes du martyre en terre africaine. Il ne fallut rien moins qu'une défense formelle de François pour la faire renoncer à ce projet. Cette fervente de l'humilité et de la pauvreté refréna toute sa vie une nature d'héroïne.

CHAPITRE XIX

LA LUTTE AMERE POUR L'APOTRE

De sa " tour fortifiée de la Sainte Pauvreté ", la châtelaine mystique suivait l'existence de François, ses luttes, ses triomphes, ses déboires, l'ascension de son âme. Il allait à Rome pour y demander au pape Honorius III, successeur d'Innocent, la protection officielle d'Hugolin pour son ordre, et une indulgence attachée à la Portioncule, dont la tradition s'est établie, mais dont la réalité originelle reste contestée. A Rome, François rencontrait saint Dominique, un an avant la mort de celui-ci. Il se désolait de l'échec de ses missionnaires en Allemagne et en Hongrie. Ces êtres naïfs et dénués, partis sans savoir un seul mot d'allemand, pris pour des hérétiques ou des fous, couraient à une aventure aussi navrante que la " croisade des enfants " qu'avait vue le pontificat d'Innocent ; et le martyre des Franciscains parvenus au Maroc et décapités par le Miramolin lui-même atteignait François plus cruellement encore. Il prit la résolution de partir en 1219 avec Pierre de Cattani pour Ancône, et s'y embarquer sur la flotte des croisés. A Saint-Jean-d'Acre, il retrouva quelques frères, et de là gagna l'Egypte, où la chevalerie faisait le siège de Damiette. Il assista aux grandes batailles sous les murs de cette ville et profita de préliminaires de paix pour se rendre audacieusement, durant la trêve, auprès du sultan d'Egypte qui, avec son frère le sultan de Damas, tenait tête aux croisés. Il prêcha devant lui, sans succès, mais le sultan se borna à lui dire paisiblement, en le renvoyant : " Prie pour moi afin que Dieu me révèle la religion qui lui est la plus agréable ". Les accords n'ayant pu se conclure, la guerre reprit. Damiette fut emportée, et

l'évangéliste vit de si horribles scènes de meurtre et de pillage qu'il s'éloigna épouvanté, et l'on conjecture qu'il se rendit en Terre Sainte et visita Bethléem, Nazareth et le Golgotha.

Ce fut alors qu'un frère lui apporta d'Italie des nouvelles fort inquiétantes. Les vicaires laissés par lui pour gouverner l'ordre avaient abusé de leur autorité. Le frère Jean de Capella, rassemblant des dissidents, avait trahi l'ordre en promulguant une règle nouvelle. Les frères Philippe et Etienne s'introduisaient chez les Clarisses comme visiteurs et s'arrogeaient le droit de solliciter des bulles d'excommunication pour les protéger de quiconque les molesterait. C'était chez François un principe absolu de ne demander aucun privilège au Siège apostolique.

Il se hâta de revenir, fit désavouer Philippe et Jean de Capella, convoqua un Chapitre général pour la Pentecôte de 1221. Il fallait évidemment réorganiser. Ce qui avait suffi aux quelques premiers disciples directs et amis intimes ne suffisait plus devant une foule sans cesse grossissante.

L'influence d'Hugolin fit prendre par le pape Honorius la décision d'exiger de quiconque voudrait entrer dans l'ordre une année de probation préalable, et d'interdire à quiconque y serait admis d'en sortir sans une autorisation en bonne forme. C'était le seul moyen d'écarter tous ceux que François appelait " ses frères mouchérons ", vagabonds qui ne prenaient la bure franciscaine que pour fainéanter. François était très las, et atteint d'une douloureuse ophtalmie contractée en Orient. Il se décida à se démettre de sa charge de directeur de l'ordre, et désigna Pierre de Cattani. Un an après, Pierre mourait au printemps de 1221 et il le remplaça par le frère Elie.

François ne se démettait pas par découragement. Il pensait au contraire, en se libérant des soucis les plus immédiats, être plus apte à sa fonction véritable, celle de législateur. Il restait le fondateur et le chef spirituel que les cinq mille frères du chapitre de 1221 tenu à Assise, et dit " des Nattes " à cause des huttes de paille tressée où on dut les loger, accueillirent avec un fervent enthousiasme. Beaucoup l'avaient cru péri en mer, ou martyrisé, ou tout au moins captif des Mahométans. Il vint à ce chapitre un jeune prêtre portugais que personne ne connaissait et qui revenait du Maroc, ayant échoué dans le projet de se faire martyriser comme les Mineurs. Leur exemple l'avait décidé à revêtir la tunique franciscaine. Il suivit les Mineurs venus de Romagne. Il se nommait Antonio, et devint plus tard l'admirable orateur sacré que l'Église appelle saint Antoine de Padoue.

Avec le frère Césaire, de Spire, lettré allemand, François rédigea le texte définitif des règles et admonitions utiles au bien spirituel de l'ordre, développant grandement la courte règle élaborée, jadis à Rivo Torto. Deux années s'écoulèrent avant qu'une bulle d'Honorius III confirmât solennellement cette règle amplifiée. Et ces deux années usèrent les forces de François. Il dut y entrer en conflit intellectuel avec le frère Elie et les Mineurs établis à Bologne où ils avaient créé une maison d'études

pour les Franciscains. L'évangéliste, volontairement resté simple et illettré, n'était pas ennemi des livres, mais il jugeait qu'aucun d'eux n'équivalait en force et en vertu à l'humble et sincère prière. Son éloquence persuasive était celle de son cœur et de son génie. Il se défiait de l'esprit scientifique qui s'éveillait dans les Universités ; son intuition y pressentait le péril de ce rationalisme analytique, isolé du dogme, que l'averroïste Frédéric II allait installer à sa cour et qui, plus tard, en honorant Aristote, préparerait le scepticisme de la Renaissance. Cette tendance qui va d'Averroès à Léonard de Vinci par la méthode aristotélicienne, et de là à Galilée et à toute la science irrégulière, François ne pouvait la concevoir, mais il en était mystérieusement averti. Il réprouvait ce courant qui entraînait l'époque à la recherche d'une vérité autre que la vérité morale incluse dans l'Évangile.

Il se heurta aux volontés d'Elie et de Pierre de Stacia qui avait ouvert la maison d'études de Bologne. Il la fit évacuer.

Pour lui, de tels projets offensaient à la fois les principes franciscains de simplicité et de pauvreté absolue ; des maisons d'études, des livres coûteux, c'était la négation du dogme de non-possession. Hugolin, tolérant, inclinait à admettre ces initiatives, que les cardinaux du Latran avaient jadis crues nécessaires, quand François s'était présenté à Innocent. Tous, papes, évêques, moines, se montraient plus tièdes en leur foi et moins intransigeants avec le siècle que François et Claire, illuminés par la " pazzia ", c'est-à-dire " la folie de la croix ".

François s'irrita en vain. Le peuple le vénérât toujours comme un saint, mais la tendance soutenue par Elie ne fit qu'augmenter, les Franciscains essaimèrent en France, s'installèrent à Saint-Denis et à Saint-Germain-des-Près, d'autres allèrent à Oxford, et attirèrent de très nombreux étudiants. Cela remplissait d'inquiétude les premiers compagnons assisiens de François, ceux qu'il appelait " ses chevaliers de la Table Ronde ". Il se consola en donnant ses soins à une troisième fondation. Ayant créé Franciscains et Clarisses, il créa la règle du Tiers-Ordre pour les nombreux laïcs qui, sans vouloir quitter la vie sociale ni entrer dans les ordres, souhaitaient de vivre selon l'esprit franciscain, en " communautés de pénitents ". C'est encore avec Hugolin que François rédigea le statut de ces semi-religieux afin de leur éviter tout conflit avec l'autorité civile, à laquelle ils refusaient le serment et l'usage des armes.

La Règle définitive de 1223, grâce à l'opposition tenace de l'ambitieux frère Elie, en lutte sourde contre François, ne fut pas telle que l'ami de Claire l'eût souhaitée. Il dut constater avec une douleur infinie combien les successeurs de son premier groupement étaient moins absolus, trouvant trop lourde l'application stricte de l'idéal primitif. Il préférait persuader à combattre, il céda pour éviter une brisure fatale ; mais dès ce moment son plus intime confident, le frère Léon, celui qu'il appelait " le petit agneau de Dieu ", n'exagéra pas en disant qu'il était " blessé à mort ". Il avait senti combien l'âme d'un Elie était tortueuse. Elie prétendit plus tard que la Règle composée par François avait été perdue, afin d'excuser la rédaction officiellement atténuée. Du moins, s'il avait réussi à faire rayer la formule de la pauvreté absolue,

l'élite franciscaine l'a-t-elle toujours noblement revendiquée selon l'esprit de l'apôtre, sans réserve, sans interprétation.

Claire sut les tourments moraux endurés par François en ce cruel débat pour le salut de leur idéal commun. Elle l'aima plus encore d'être vaincu par les médiocres et les habiles. Mais elle ne douta pas qu'il approchât de sa fin. Elle sut qu'il reprenait sa vie errante de solitaire, émacié, malade et hanté du désir de s'entretenir directement avec Dieu. François prêcha de moins en moins. Il envoyait encore aux frères des lettres où s'épanchait son cœur adorable; il ne commandait plus. Il vivait dans la vallée de Rieti avec quelques-uns de ses plus chers compagnons, les édifiant par ses conseils et par l'exemple de sa délicieuse charité, de son extraordinaire suavité d'âme. Puis il s'installa dans le Casentin, sur le mont Alverne que lui avait donné le chevalier Roland de Cattani, vivant dans une grotte où le frère Léon, qui était prêtre, célébrait pour lui la messe selon la permission que le pape Honorius avait donnée aux Mineurs lorsqu'ils se retiraient dans des ermitages lointains. François s'isolait dans de longues extases. Ce fut là qu'au matin d'une nuit de prières ardentes, le 14 septembre 1224, il supplia Jésus de lui accorder toutes les souffrances de la Passion, et vit apparaître dans le ciel un séraphin à six ailes portant sur lui l'image d'un homme crucifié.

L'apparition s'effaça; mais les mains et les pieds de François furent transpercés de clous, et à son flanc droit saigna la blessure d'un coup de lance. La piété de l'apôtre surhumain recevait sa récompense miraculeuse. Jésus lui accordait les stigmates de son supplice divin. Et, au fond d'une pauvre cellule de Saint-Damien, il y eut une âme de sainte qui, plus que toutes les âmes, comprit, souffrit et adora.

CHAPITRE XX

LA MORT DU MAÎTRE

Claire devait le revoir, ce maître, ce frère, cet ami, le revoir encore une fois auprès d'elle presque mourant. Après avoir reçu les stigmates, François avait fait ses adieux à ce mont Alverne où, comme Moïse sur le Nebo, il avait entrevu la promesse céleste. Les plaies de ses pieds lui interdisaient de marcher, et il lui fallait cheminer monté sur un âne. Il souffrait de plus en plus des yeux, et la cécité le menaçait. Il revint très lentement, s'arrêtant un mois à Civita di Castello, traversant les Apennins couverts de neige, regagnant la Portioncule ; il semblait un spectre, mais son indomptable esprit gardait tout son éclat. Il soignait les lépreux, guérissait les malades que lui amenait une foule unanime à crier à sa venue : " Ecco il Santo ! " Il refusait de se confier aux médecins et avait soif de solitude. Il songea à Claire. Elle lui avait fait parvenir des sandales d'une forme spéciale, imaginée par elle pour lui permettre de poser les pieds sur le sol. Elle lui fit construire tout auprès du couvent de Saint-Damien une hutte de branchages telle qu'il la voulait, et là, presque

aveugle, torturé dans tout son corps, mais pénétré plus que jamais de gratitude envers Dieu et d'admiration devant la nature, son œuvre, il composa le plus beau de tous ses hymnes, le "Cantique du Soleil".

Il passa tout l'été de 1225 auprès de Claire. Il céda enfin aux instances d'Hugolin et d'Elie souhaitant qu'il se laissât soigner les yeux par les médecins de la cour pontificale. Honorius III se trouvait alors à Rieti, ayant dû quitter Rome à cause d'une sédition. L'évangéliste recommanda, une fois suprême, aux sœurs l'observance de l'absolue pauvreté contre tout conseil ou tout enseignement de qui que ce fût. Puis il s'en alla. Il consentait enfin à accorder à son corps, " son frère l'âne ", les soins qu'il lui avait si durement refusés. La cure des médecins de Rieti, qui brûlaient les tempes au fer rouge après avoir vainement essayé les piteux remèdes d'alors, acheva d'épuiser François. Il alla languir dans la douce atmosphère de Sienne. Il y vécut dans l'ermitage d'Alberino, près de la ville ; une nuit survinrent de violentes hémorragies, il crut mourir, et dicta ses dernières volontés. Il avait quarante-quatre ans à peine, et paraissait un vieillard épuisé et décharné, mais son organisme résistait, secondé par l'allégresse inouïe d'une âme que l'ascétisme enivrait. François attendait avec une haute sérénité " sa sœur la mort ", son introductrice aux parvis célestes.

Les maux s'acharnaient sur sa chair; outre l'état déplorable de ses yeux, il souffrait d'hépatisme, ne pouvait presque plus manger, et l'hydropisie était survenue. Sur les injonctions d'Elie, qui assumait de plus en plus la haute autorité et qui veillait sur ce mourant si prestigieux pour son ordre, François fut conduit à Celle, près de Cortone, et enfin à Assise. Revoir sa ville natale et s'y éteindre était le seul désir qui le rattachât un peu au monde. Il était à craindre que les Pérousins ne le retinssent au passage, pour ne pas laisser à la rivale détestée l'honneur de garder celui que toute l'Italie nommait avec amour " il Santo ".

On imposa à François de longs et rudes détours par Gubbio et par Nocera, et là une troupe d'Assisiens en armes vint servir d'escorte. Le malade fut logé chez l'évêque, et des sentinelles furent placées autour de l'évêché pour empêcher toute surprise. Guido, le vieil ami de l'apôtre, le reçut avec une joie douloureuse. Il était en querelle avec le podestat. François les réconcilia dans le lieu même où, dix-neuf années plus tôt, il avait consommé sa rupture avec son père. Ce fut son dernier bienfait public.

Il songeait à ses frères préférés, et il songeait à Claire. Elle savait qu'elle allait bientôt perdre l'être qui avait été durant quatorze années la lumière de sa conscience. Elle lui envoyait des messages, elle le suppliait de tâcher de venir jusqu'à elle, recluse, pour que l'adieu définitif s'échangeât. Mais il ne pouvait même plus songer à l'effort de se faire porter de l'évêché à Saint-Damien. Il lui écrivit, lui envoyant sa bénédiction.

"Tu diras à Claire, recommanda-t-il au frère messager, que je l'acquitte de tout manquement aux ordres du Fils de Dieu, ou aux miens, qu'elle pourra avoir commis, et qu'il faut qu'elle dépose tout souci et tout chagrin; car si maintenant il est impossible que nous nous voyions, je lui promets qu'avant qu'elle meure, elle-même et ses sœurs me verront encore et en retireront grande consolation. " Ainsi prenait fin l'idylle sublime sur ces mots prophétiques ; François songeait à ce que son corps fût porté devant ses amies de Saint-Damien.

Il trouva la force de rédiger son admirable testament, où la douceur du langage n'excluait pas la très ferme répétition des principes qui avaient inspiré sa règle à lui, la vraie, et non la version imposée à l'indulgent Hugolin par le retors et orgueilleux Elie. Puis, par humilité, il souhaita de quitter le palais épiscopal et de s'installer à la Portioncule. On l'y porta. A mi-chemin, il pria qu'on posât quelques instants son brancard en le plaçant de façon qu'il pût voir la ville. Il considéra longuement cette Assise tant aimée, dont chaque détail lui rappelait un souvenir de sa vie, et les frères silencieux et désolés l'entouraient. Il devinait, plutôt qu'il ne les pouvait voir avec ses yeux presque éteints, l'emplacement de la maison paternelle, Saint-Rufin où il avait été baptisé et était revenu prêcher, la ruine de la Rocca que son ardente jeunesse avait aidé à démolir, les pentes du Subasio où se trouvaient ses " Carceri ", les chères prisons de ses extases. Il ne pouvait voir de là Saint-Damien, mais, sur le chemin même où il était arrêté, la belle Claire Scifi, en robe de fiancée, avait jadis couru nuitamment avec sa confidente pour le rejoindre dans la vie surhumaine. Tout son génie était né là et y aboutissait. Maintenant tout allait être consommé, mais la parole splendide ne cesserait de pèleriner.

François leva péniblement sa main blessée, et dessina un grand signe de croix sur Assise. " Bénie sois-tu du Seigneur, dit-il à haute voix; car Il t'a choisie pour être la patrie et la demeure de tous ceux qui le reconnaissent et le glorifient en vérité, et qui veulent honorer son nom ! " Et le lent cortège se remit en marche.

A quelques pas de la chapelle de Sainte-Marie-des-Anges, une cabane reçut le malade. Une femme allait assister à sa fin, mais cette femme ne devait point être Claire. François allait dicter une lettre pour la prier de venir, lorsque celle-là survint. C'était la noble dame romaine Jacqueline Frangipani, qu'on surnommait " de Settesoli " à cause des ruines du Septizonium de Septime Sévère encloses dans une de ses propriétés de l'Esquilin. François avait fait la connaissance des Frangipani en 1212; il aimait le caractère viril de cette jeune patricienne et l'appelait en souriant " son frère Jacqueline ". Il la revit à chacune de ses visites à Rome, et, lorsqu'elle fut veuve en 1217, cette amitié devint beaucoup plus intime. Jacqueline de Settesoli était avec Claire l'une des deux seules femmes dont il avouait connaître les traits du visage, et dans sa maison de Rome il était à l'aise plus que dans toute autre. Il acceptait d'elle quelques modestes gâteries, notamment certaine crème aux amandes qu'il aimait et que Jacqueline lui préparait. Pour l'en remercier, lors d'un séjour en 1223, il racheta un agneau qu'on allait tuer et le lui offrit. Elle le garda chez elle, et avec la laine de cet agneau elle fila et tissa un vêtement pour l'apôtre. Lorsqu'elle

apprit à Rome que François était mourant, ce fut ce vêtement qu'elle apporta pour lui servir de robe mortuaire, avec des cierges et de l'encens pour les obsèques.

Une femme ne devait point pénétrer à la Portioncule. Mais les frères savaient tous ce qu'était " frère Jacqueline " pour l'apôtre : sa Marthe et sa Madeleine. Ils l'accueillirent. Elle s'agenouilla en pleurant sur la couche de son ami. Il fut réconforté en la voyant, et elle voulut, refrénant sa douleur, lui préparer une fois encore une crème d'amandes, dont il avait exprimé le désir les jours précédents, selon ces caprices qu'ont les êtres près de s'éteindre. Il ne put qu'y goûter, et offrit le reste à Bernard de Quintavalle. Pendant ce temps, moins heureuse que " frère Jacqueline ", Claire, cloîtrée, malade, pleurait et priait à Saint-Damien. Elle sut plus tard tous les suprêmes détails. François se fit coucher nu sur la terre nue, et là il reçut, comme une aumône, le dernier habillement misérable dans lequel il devait mourir. Il pria les frères Ange et Léon de lui chanter le "Cantique du Soleil", et il en répétait faiblement les paroles finales : " Béni sois-tu, Seigneur mon Dieu, pour notre sœur la mort ! "

Le soir du 3 octobre 1226, il demanda qu'on répandît des cendres sur lui. Et il se mit à chanter, avec une force qui stupéfia les assistants, le cent quarante-deuxième psaume de David.

Sa voix se tut. Un silence profond régna. Le saint avait cessé de vivre. Alors on entendit, dans les ténèbres, bruisser les ailes et s'élever le chant des alouettes.

CHAPITRE XXI

LES COLOMBES BLESSÉES

Jacqueline de Settesoli fut la première personne que les frères prévinrent et admirèrent auprès du corps de leur maître. Elle pleura et pria avec eux durant le reste de cette nuit inoubliable. Dès l'aube, qui était celle du dimanche, le groupe désolé vit une grande foule venir vers lui. La nouvelle s'était répandue de bouche en bouche, et la population d'Assise descendait les pentes qui conduisaient à la vallée et à l'humble Portioncule. Tous étaient confondus, les " popolari ", les nobles, les magistrats, les prêtres, les femmes élégantes ou misérables. Tous voulaient voir la dépouille mortelle du saint. Et à leur piété, à leur tristesse se mêlaient aussi d'autres sentiments. Bien que le miracle des stigmates eût été, autant que possible, tenu secret par les frères sur l'ordre de François lui-même, on en avait ouï parler, des légendes contradictoires circulaient, et une intense curiosité possédait les survenants. Ils voulaient savoir si réellement les cinq plaies divines existaient sur ce pauvre corps. Le frère Elie avait prévu l'âpre sentiment de cette foule, et il se hâta de faire établir



par des soldats un service d'ordre, d'ailleurs indispensable devant le remous humain qui déferlait contre la petite cabane. Un autre sentiment agitaient encore le public : celui d'un grand orgueil. Pour des âmes italiennes, et des âmes de ce temps-là, c'était un motif de fierté fanatique que de posséder un saint et ses reliques. La douleur s'effaçait devant la gloire qui allait définitivement échoir à Assise, et la présence des hommes d'armes était encore souhaitée pour cela. Les Assisiens ne cessaient de penser à un coup de main possible des milices de Pérouse, la rivale exécrée, jalouse sans doute de ravir ce cadavre. Mais heureusement aucune troupe ennemie ne se montra dans le val, et un conflit hideux fut épargné au saint et à ses fidèles.

Cette multitude demeura là priant, pleurant, chantant des hymnes ou faisant tapage malgré le respect, jusqu'à ce qu'enfin arriva d'Assise, en appareil solennel, le clergé venant pour la levée du corps. Et le cortège s'organisa. Il fut aussi héroïque qu'endeuillé. Il se déroula au son des trompettes et des chants de louanges pieuses, tous les assistants tenant des cierges et des torches, ou des rameaux arrachés aux oliviers. Ce fut dans la majesté d'un triomphe funèbre que l'évangéliste inerte remonta vers sa cité natale.

Alors se réalisa la promesse faite à Claire par François. La procession prit, avant de franchir les remparts, le chemin qui passait devant Saint-Damien, par un léger détour. Les Pauvres Dames entendirent la grande rumeur qui s'approchait. Claire ordonna qu'on la sortît de sa couche où elle gisait, malade, et qu'on la portât dans l'église du couvent. Là on ouvrit la fenêtre par laquelle les moniales écoutaient d'habitude les prédications, on ôta la grille de fer qui les isolait du monde, et, devant cette fenêtre, les frères, ayant retiré du cercueil le corps de François, le tinrent élevé dans leurs bras afin que les Pauvres Dames pussent le voir.

Elles éclatèrent alors en sanglots que leur foi ne pouvait modérer, et il y eut là quelques instants d'une inouïe douleur.

" O notre père, que deviendrons-nous ? Pourquoi nous as-tu abandonnées ? Pourquoi nous laisses-tu désolées ! Pourquoi n'as-tu pas voulu que joyeuses et en liesse nous partions avec toi, laissant les tristes choses terrestres ? Que veux-tu que nous fassions, enclouées dans cette prison, maintenant que tu ne nous visiteras plus comme autrefois ? Toute notre consolation est partie avec toi, la joie ne demeure pas dans les tombeaux du monde ! Qui nous apprendra à goûter les caresses de la pauvreté, à nous qui sommes aussi misérables de mérite que de biens temporels ? O pauvre des pauvres, ô amant de la pauvreté ! O juge prudent et avisé des tentations, qui soutiendra dans la tribulation les tourmentées ? O séparation déchirante ! O absence douloureuse ! O mort plus horrible que tout ! "

C'est à Thomas de Celano que j'emprunte ce texte. Quelle que soit l'habituelle tendance du bon moine à une rhétorique fleurie, il ne dissimule rien ici du caractère profondément humain, féminin, italien de cette plainte lugubre comparable aux improvisations des " vocératrices " corses, des pleureuses antiques, de ce thrène jailli

du cœur de femmes éperdues, allant cette fois bien au delà de ce que leur devait permettre leur règle. L'apôtre disparu les avait mises en ce saint lieu, elles y étaient entrées par libre conviction, et pourtant elles poussaient ce grand cri d'agonie morale : " Que veux-tu que nous fassions dans cette prison - elles osaient le mot - maintenant que tu ne nous visiteras plus ? " C'était leur " Eli, lamma sabacthani ". Et devant celui qui avait attendu en souriant " notre sœur la mort ", ces femmes proclamaient : " O mort plus horrible que tout ! " L'armature de la volonté mystique se brisait. Ce n'était pas encore assez que de contempler ce cadavre. Elles voulurent le toucher. " Les frères, continue Thomas de Celano, s'apercevant que les Pauvres Dames n'étaient pas complètement satisfaites dans leurs désirs, mirent le corps à l'intérieur du cloître, afin que Madame Claire et ses sœurs pussent baiser les stigmates sacrés, ce qu'elles firent avec grande dévotion et abondance de larmes. Toutes reçurent alors des joies et des consolations inénarrables. " Claire savait la vérité sur l'existence réelle des stigmates : lors de la dernière visite de François, redescendu des hautes solitudes de l'Alverne où le miracle s'était accompli, elle avait pansé elle-même les plaies, et l'une des compresses qu'elle y avait posées est encore vénérée aujourd'hui chez les Clarisses d'Assise. Plus que toutes les autres sœurs, " l'inconsolable Claire, dit Thomas, ne pouvait se détacher du corps et des stigmates, baisant l'un et les autres tendrement. Animée d'une grande dévotion, elle essaya d'enlever un clou de la main de François, mais elle ne le put. " Car, selon la leçon unanime des chroniqueurs, l'apôtre ne portait pas seulement des blessures identiques à celles de Jésus, mais, dans les plaies des mains et des pieds, des clous véritables dont sortaient les têtes et les pointes, comme s'ils avaient été arrachés au bois d'une croix avec la chair suppliciée. Ce détail, qui ajoute infiniment au mystère de la stigmatisation, est resté d'ailleurs incontrôlable; grâce aux ruses du frère Elie, toute trace a été perdue et toute vérification empêchée quant à l'existence des clous ayant pu ou non demeurer dans les membres du mort.

Il fallut enfin que s'achevât cette scène si pathétique où la féminité, associée audacieusement par l'apôtre à son œuvre, lui cria son suprême et poignant adieu. Les prêtres, les soldats, la foule s'impatientaient au dehors. " Pleurer trop longtemps était contraire à la modestie virginale, dit Thomas, et de plus ce n'était pas congru alors que les frères et le peuple étaient dans l'allégresse de contempler les stigmates et de posséder les reliques d'un saint. " Cette phrase sous-entend bien des choses. L'élan de la douleur avait bien dépassé les convenances de la modestie virginale, et le bon Thomas y songe tardivement après avoir noté la plainte farouche. Mais il est bien vrai qu'à partir de cet instant, la multitude reprenait tous ses droits orgueilleux; ce cadavre devenait la propriété, le trésor et l'étendard de la petite ville forte allongée au pied du Subasio. Pérouse n'avait rien de pareil à montrer. Ces femmes sanglotantes, ces recluses confites en dévotion, ne devaient pas retenir davantage le principal ornement d'une si belle fête religieuse et civique, qui faisait à Assise tant d'honneur, et elles gênaient, après tout, " l'allégresse " des séculiers.

Claire sentit cela avec une amertume infinie. Elle se ressaisit, elle imposa silence au désespoir de ses filles, elle laissa s'éloigner l'être qui avait été tout pour elle. Auparavant, cependant, elle prit la mesure du corps de François. Plus tard, " comme il y avait dans l'église de Saint-Damien une cavité creusée dans un mur, où jadis le saint s'était caché pour fuir la colère de son père, elle transforma cet antre en une niche où elle fit peindre le portrait du saint en sa taille naturelle. Et souvent, dans la suite, Claire et ses filles y vinrent contempler leur cher et bien-aimé père ". Cette peinture naïve existe encore dans l'ancien chœur de Saint-Damien. Le cortège accompagna le corps de l'apôtre jusqu'à l'église Saint-Georges. Là il avait appris à lire, là il avait fait son premier sermon. Il y fut inhumé provisoirement, car déjà se pressentait la décision des frères et de la cité d'édifier un monument spécial.

Ainsi se termina cette journée glorieuse et douloureuse dont, un siècle plus tard, le génie de Giotto a retracé l'épisode capital dans une de ses fresques à l'église inférieure d'Assise, la plus belle de toutes peut-être par la force et la simplicité d'un art où tout est sentiment. Henry Thode la décrit très bien en quelques phrases :

" Les porteurs, tous nobles citoyens d'Assise, viennent de déposer le corps devant la riche façade de l'église. Les jeunes religieuses sont accourues. En tête nous voyons Claire elle-même qui, le regard fixé sur les traits calmes et sans vie de François, se penche sur lui, touchant d'une main les plaies de son côté, de l'autre main soulevant sa tête. Auprès d'elle une autre sœur, dans un élan de pieuse tendresse, s'est jetée à terre et baise la main du mort. Une troisième appuie sa bouche sur la plaie du pied, pendant que sept autres sortent de l'obscurité de l'église, en larmes, pareilles à des colombes effarouchées. A gauche se tient le groupe des bourgeois et des moines, avec des cierges dont la lumière illumine l'église, et un jeune garçon est grimpé sur un arbre pour arracher des branches. Il était impossible de figurer plus simplement et de façon plus saisissante la douleur muette, le profond amour de ces jeunes femmes. Elles n'ont pas encore retrouvé la force d'exprimer cette douleur en paroles : seul leur regard, fixé immuablement sur le mort, nous apporte l'expression de l'angoisse qui les étreint. "

C'est, en effet, cet instant de stupeur avant l'expression des cris et des larmes que Giotto a subtilement choisi ; et si son goût décoratif s'est permis de représenter un Saint-Damien tout de fantaisie, son âme profonde a fixé pour jamais la vérité psychologique de ces grands oiseaux blessés qui défont et s'abattent dans la lumière émanée par la sainte dépouille. Une souffrance du cœur féminin est dite là par le premier des princes de la peinture, d'inoubliable façon.

Ce que put être la nuit de prières qui suivit dans le chœur de Saint-Damien, il n'existe point de mots pour le dire, et le silence seul n'offensera pas. Mais, au seuil désert de la Portioncule, dans la plaine, une autre grande douleur était demeurée solitaire. Jacqueline de Settesoli n'avait point voulu, elle Romaine, étrangère à Assise, se mêler à toute cette foule. Accablée par la peine et l'insomnie, elle songeait à celui dont la douce voix ne l'appellerait jamais plus "mon frère Jacqueline". Elle

n'eut plus le courage de quitter les sites que François avait aimés. Elle s'installa dans une demeure à Assise, en fit un lieu de rendez-vous pour les frères, fut l'intime de Léon, d'Egide, de Rufin, distribua par leurs mains sa fortune en aumônes, et s'éteignit bien plus tard que Claire, en 1274. Elle fut inhumée dans la basilique d'Assise. " Ici repose Jacqueline, sainte et noble dame romaine ", dit l'inscription au bas de la fresque où elle apparaît en habit du Tiers-Ordre, tenant la robe mortuaire tissée jadis pour François. Elle a pu prier dans l'église consacrée à sainte Claire. Elle dort auprès du tombeau de François. Le poème de la foi franciscaine a, dans ces concordances comme en tous ses autres détails, l'unité d'une strophe harmonieuse et parfaite.

CHAPITRE XXII

CLAIRE VOIT CANONISER FRANÇOIS

De ce moment l'existence de Claire, qui allait durer encore vingt-sept années, devient indescriptible. On ne raconte pas une vie exclusivement intérieure, revêtant les apparences de l'aride monotonie pour ceux qui demeurent incapables de ces élans abstraits, indéfiniment riches et variés. Claire était morte au monde depuis son entrée à Saint-Damien, mais bien plus irrévocablement encore depuis que François était remonté au ciel. Attendre l'heure où elle l'y suivrait, attendre cette heure en accomplissant son entier devoir, ce fut toute sa raison de vivre " dans la tour fortifiée de la sainte Pauvreté ".

Elle prolongea son magnifique exemple de piété, de charité. Elle ne s'abandonna pas un instant. J'ai dit comment, à deux reprises, quatre ans et huit ans après la mort du saint, cette recluse et cette percluse redevint la fière et énergique abbesse pour braver l'assaut infamant des soudards de Frédéric II. J'ai dit aussi avec quel tact, quelle dignité, quel art de concilier l'humble gratitude et la fermeté de principes, elle sut refuser à Hugolin des concessions proposées par une foi plus tiède que la sienne. L'apôtre lui-même, lors des grands débats pour la rédaction officielle de sa règle, n'avait pas eu la souple ténacité de cette femme, sa patience que nul n'eût pu décourager, sa volonté douce et lente que nul n'eût pu faire plier lorsqu'il s'agissait de son idéal. Cet idéal, elle l'avait d'emblée pénétré jusqu'au cœur et par le cœur. C'était le pur idéal franciscain primitif. Si elle eut le chagrin, avant de s'éteindre, de le voir désagrégé et exposé aux dissensions et aux schismes, du moins l'honneur lui restera-t-il d'avoir été, dans sa tour, dans son cloître, l'intransigeante, la gardienne intrépide et incorruptible de la pensée de son ami. L'esprit franciscain n'eût pu demeurer ce qu'il est demeuré jusque dans le monde moderne, si l'esprit des Clarisses ne l'avait si étroitement secondé. Jusqu'à la dernière heure, l'intelligence et l'autorité morale de Claire ont veillé. L'absence de faits matériels durant cette période finale ferait conclure à tort qu'elle ait traîné la dolente et somnolente existence des dévotes sans histoire. Les circonstances n'en ont point fait une

Catherine de Sienne; elle eût pu l'être. Elle fut vraiment une flamme montant claire et droite, mais close, et soustraite aux rafales d'un siècle tourmenté; une force condensée, ardente et puissante, mais jetée entière dans la direction du ciel.

Elle eut la joie de voir s'épanouir dans l'univers la gloire de l'être qu'elle avait tant aimé. La vie et la mort de François avaient créé une émotion intense. Le cri public appelait pour " il Santo " la confirmation d'une canonisation officielle. Elle ne tarda pas. Hugolin venait de devenir le pape Grégoire IX. Un de ses premiers actes fut de grouper les éléments de la procédure nécessaire, et, dès le 16 juillet 1228, la canonisation fut célébrée en grande pompe à Assise par le Saint-Père lui-même. Désormais François de Bernardone était, pour tous les chrétiens, saint François. Et, le lendemain de ce jour, le pape posait la première pierre de la basilique consacrée au saint nouveau.

Elle devait s'élever à l'extrémité de l'éperon sur lequel est bâtie Assise, là où un robuste contrefort se relève comme une proue presque à pic sur l'océan de verdure de la vallée. Le premier, l'Assisien Puzarelli fit cadeau aux frères d'une terre qu'il possédait là, pour y déposer dans un oratoire ou une église les restes bienheureux. Mais ce n'était pas un simple oratoire que voulait le frère Elie, général de l'ordre, plein de rêves ambitieux. Il faisait de la gloire du mort le fondement de son propre prestige, avec cette dualité de caractère qui fait de ce religieux à la fois sincère et fourbe un des êtres les plus mystérieux qu'il nous soit donné d'entrevoir dans l'histoire du franciscanisme de cette époque. Le projet d'Elie était assuré de la réussite par le concours spontané des pieuses admirations. Les offres, les dons affluaient de toutes parts, et le pape était le plus zélé. Il accordait à la nouvelle basilique l'immunité; il décrétait qu'elle serait la tête et la mère de l'ordre tout entier. Ainsi l'ambition d'Elie, attachant son nom à une telle œuvre, se trouvait-elle servie par le désintéressement prodigieux du mort ; il semble bien que, sur Hugolin et sur Grégoire IX, l'influence de l'esprit d'Elie ait été presque impérieuse. Dès 1230 le monument, conçu par le génie de Philippe de Campello, était assez avancé pour que, le 25 mai, le cercueil de l'apôtre y pût être solennellement transporté.

Il est peu douteux que Claire, réduite au silence dans son cloître, mais informée de tout ce qui touchait la grande mémoire, ait partagé l'inquiétude et le désaveu des fidèles de François devant une œuvre semblable. Claire était trop perspicace pour ne point pénétrer la nature d'un Elie et son dessein d'imposer au siècle son prestige uni à celui de l'ordre. Comment protester là où la papauté approuvait, où les foules d'Italie s'enthousiasmaient ? Et cependant un tel faste, une telle dépense contrevenaient gravement à la pensée et à l'exemple de celui qui avait été le " Poverello ", le pauvre des pauvres, l'humble des humbles, et beaucoup de Franciscains le disaient sans ambages. Le scandale fut grand, le jour où le frère Léon ne craignit pas de renverser l'urne placée devant la basilique pour recueillir les offrandes, et où le frère Elie le fit frapper et chasser par ses serviteurs; car Elie avait des serviteurs, montait à cheval, et menait la vie confortable d'un prélat. Le scandale fut plus douloureux et plus saisissant encore, lors de la translation du corps de François. La procession touchait

aux portes, lorsque se produisit un grand tumulte. Des hommes armés, mêlés aux fidèles, enlevèrent la dépouille, pénétrèrent dans la basilique dont ils barrèrent les issues, et cachèrent les restes de l'apôtre dans un sépulcre préparé secrètement, dans quelque crypte naturelle de la falaise rocheuse. Il fut impossible de les retrouver.

On y est enfin parvenu en 1818, après cinquante-deux nuits de fouilles pénibles. Les motifs de cette scène violente et sacrilège, que Grégoire IX déplora comme une offense personnelle, sont encore mystérieux. Le rapt fut-il dû à la crainte obstinée de voir les Pérousins s'emparer des reliques ? Fut-il dû à la colère des mystiques de la pauvreté, comme Léon, contre l'orgueil d'Elie et de ses partisans ? Peut-être Claire emporta-t-elle dans la tombe la confiance de ces fidèles dont elle partageait les idées, elle la chevalière de la Pauvreté. La canonisation l'avait ravie; la basilique ne put que l'attrister et troubler sa conscience, et les débats qui suivirent, autant qu'elle les connut, augmentèrent son chagrin. L'honneur que le siècle croyait faire à François n'en était pas un pour elle; elle savait que dans les prairies célestes où il errait en pèlerin de l'éternité, et d'où il voyait les âmes dans leurs prisons terrestres, si son infinie mansuétude excluait l'irritation, du moins jugeait-il la plus humble des prières sincères comme un monument plus riche et plus significatif.

C'est donc probablement avec indifférence qu'elle vit se poursuivre durant des années l'achèvement de ce majestueux ensemble de trois églises superposées, chef-d'œuvre de l'art italien qui s'éveillait. Nous l'admirons. Elle ne s'y rendit pas, elle n'y alla jamais prier dans la nef souterraine, étoilée de cierges, au-dessous de laquelle le corps de son ami sublime avait disparu. Le cloître était fermé sur elle, elle vivait au delà de cette terre. Sur la couche ascétique que ne quittait plus son corps, ce corps que les macérations avaient ruiné, elle attendait.

Et celle qu'elle attendait, " sa sœur la mort ", vint enfin pour elle aussi.

CHAPITRE XXIII

L'ÂME DE CLAIRE S'ÉVADE

Léon, Ange, Genièvre, les plus aimés parmi les compagnons de François, vieillissants et fidèles, venaient souvent visiter la recluse. Ils lui parlaient tendrement des nombreux et touchants épisodes de leur vie auprès du maître, évoquant ses actes et ses paroles avec cette fervente et naïve poésie dont la " Légende des Trois Compagnons " et les " Fioretti " nous transmettent le parfum. Sans doute essayaient-ils d'éviter par contre à leur amie les détails des dissensions qui déchiraient l'ordre et dressaient les uns contre les autres les " zélateurs " mainteneurs rigoureux du principe de non possession, et les " conventuels " admettant la propriété. Ils devaient essayer aussi de lui dissimuler les pénibles rivalités qui attiraient aux Franciscains les colères des autres ordres monastiques et d'un clergé toujours enclin à prendre

ombrage de ce rapport immédiat du croyant avec Dieu, de cette grande œuvre voulue et réalisée par François. Mais il est non moins probable que Claire exigeait d'être instruite de tout. Comme créature elle n'existait plus, mais, comme abbesse du couvent qui restait le berceau de son ordre, elle tenait jusqu'au dernier souffle à assurer la sauvegarde de l'idéal primitif.

Trois cents ans plus tard, Thérèse, la grande inspirée d'Avila, devait soutenir, en réformant le Carmel, la même lutte pour l'esprit de pauvreté. De là le soin tenacement apporté par Claire à faire ratifier intégralement, comme le voulut Thérèse, sa règle par tous les papes successifs, et quand Grégoire IX fut mort, elle s'adressa à Innocent IV. Il l'aimait et l'admirait d'ailleurs, comme les autres, et elle trouva toujours des protecteurs auprès du Saint-Siège. Le dernier en date fut le cardinal Raynald, prélat d'Ostie comme l'avait été Hugolin, et destiné à devenir pape lui-même sous le nom d'Alexandre IV. Nous avons parlé plus haut de la visite du Saint-Père à Saint-Damien et du miracle des pains, en émettant l'avis qu'il devait plutôt s'agir de Grégoire IX. Mais Innocent IV vint aussi voir Claire, et celle-ci, par l'entremise du cardinal Raynald, obtint enfin la bulle pontificale confirmant le droit solennel et définitif des Clarisses de vivre selon l'observance de l'étroite pauvreté. Le bref de 1251, qui commençait par ces mots : " Quia vos dilectae filiae... ", ne suffisait pas encore à contenter l'esprit de Claire. Elle avait su qu'Innocent IV avait, durant son séjour à Lyon, promulgué une règle plus large et plus douce sous laquelle vivaient la plupart des monastères de Provence et d'Aquitaine. Comme Hugolin, comme l'évêque Guido, comme Elie, comme tant d'autres, Innocent s'effrayait de ce que cette femme extraordinaire et ses sœurs osaient s'imposer. Une fois encore elle mena le combat, de son lit d'agonie; une fois encore elle vainquit. Le pape s'inclina, et la bulle solennelle débutant par : "Solet annuere Sedes apostolica", datée du 9 août 1253 et scellée du sceau pontifical, fut apportée de la cour de Pérouse, La mourante la baisa respectueusement. Le 11 août, elle s'éteignait, gardant en ses mains le témoignage du suprême triomphe de sa fidélité à l'esprit de François, dans le vacillement de l'esprit franciscain.

Son œuvre terrestre était ainsi parachevée. Sa sœur Agnès, abbesse depuis 1219 du monastère de Monticelli, demeurait séparée d'elle; Claire l'avait fait revenir à son chevet. Agnès devait ne lui survivre que de quatre mois. Pour obéir à son vœu, elle remit aux Dames du couvent de Monticelli le voile noir que Claire portait sur sa tête. Ce voile a été conservé comme une sainte relique par ces Clarisses dont la demeure se trouve maintenant à Coverciano, sur la route de Settignano, à deux kilomètres de Florence.

Claire entra doucement dans la mort, entourée par ces quelques êtres qu'elle chérissait depuis les débuts lointains de sa vie monastique. Elle fit son testament, qu'on trouvera plus loin, et, lorsqu'elle eut achevé de le dicter, elle prononça pour toutes ses sœurs cette admirable bénédiction :

" Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. Que le Seigneur vous bénisse, vous garde et vous montre sa face, qu'il vous ait en sa miséricorde et vous donne sa paix, à vous mes chères sœurs et filles et à toutes celles qui viendront dans notre ordre tant à présent que plus tard, et persévéreront en tous les autres monastères des Pauvres Dames. Moi Claire, servante du Christ et petite plante de notre bienheureux père François, votre sœur et votre mère, quoique indigne, je prie Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, par sa miséricorde, par l'intercession de la très sainte Vierge Marie, du bienheureux Michel archange, de tous les anges et de notre bienheureux père saint François, de tous les saints et saintes du Ciel, qu'il vous donne et confirme cette très sainte bénédiction au Ciel et sur la terre; ici-bas, en augmentant en vous la grâce et la vertu, au Ciel en vous exaltant et en vous glorifiant avec ses saints.

" Je vous bénis vivante et je vous bénirai après ma mort, tant que je le pourrai et plus que je ne le pourrai, de toutes les bénédictions avec lesquelles le Père des miséricordes bénit et bénira ses fils au Ciel et sur la terre, et avec lesquelles le père et la mère spirituels bénissent et béniront leurs enfants spirituels. Soyez toujours amoureuses de Dieu, aimez vos âmes et toutes vos sœurs ; demeurez toujours fidèles à observer ce que vous avez promis au Seigneur, que ce Seigneur Dieu soit toujours avec vous et vous accorde d'être toujours avec Lui. Amen. "

" Tant que je le pourrai et plus que je ne le pourrai..." Toute l'énergie de cette âme, digne de celle de François, était dans ces simples paroles. Elle allait en prononcer une plus haute encore.

J'emprunte à Johannes Joergensen cette page émouvante et noble, condensant la chronique de Thomas de Celano :

" ... Les jours s'écoulaient, et la mourante reste toujours dans le même état. Depuis plus de deux semaines elle n'a absolument rien mangé, et cependant elle se sent encore assez forte. Son confesseur l'engage à la patience. " Depuis que par l'entremise du serviteur de Dieu François, répond-elle, j'ai appris à connaître la grâce de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, aucune douleur ni aucune pénitence ne m'a paru difficile à supporter. " Puis elle demande à ses amis de la Portioncule, Léon, Ange et Genièvre, de venir vers elle pour lui lire l'histoire de la Passion. Ils viennent tous les trois, et c'est alors que le frère Genièvre lui transmet sa provision de " nouvelles de " Dieu ", tandis que Léon, agenouillé au pied du lit, baise en pleurant le sac de paille qui sert de matelas à la malade, et que le frère Ange s'ingénie à consoler les sœurs sanglotantes.

" Et voici qu'au milieu d'un silence tout pesant de larmes, on entend Claire élever la voix : " Va sans crainte, dit-elle, car tu as un bon guide pour ta route ! Va sans crainte, car Celui qui t'a créée t'a aussi consacrée, et toujours Il a veillé sur toi, et t'a aimée tendrement comme une mère aime son enfant ! O Seigneur, je Te remercie et je Te loue de la grâce que Tu as daigné me faire en me laissant naître ! " Puis elle

se tait, et de nouveau reste immobile, les yeux ouverts, comme si elle écoutait une réponse. " Avec qui t'entretiens-tu ainsi ? demande l'une des sœurs. - Je m'entretiens avec mon âme ! répond solennellement Claire. " Et puis, un moment après, elle ajoute : " Et toi, ma sœur, ne vois-tu pas le Roi de gloire que je suis maintenant admise à contempler ? " Les yeux aveuglés par les larmes, tous regardent la mourante. Mais Claire ne les voit plus. Obstinément elle tient son regard fixé sur la porte de sa cellule, et voici que cette porte s'ouvre et que, vêtues de blanc, avec des bandeaux dorés dans leurs cheveux étincelants de lumière, voici que s'avance une troupe de vierges célestes qui sont venues emmener Claire dans sa nouvelle patrie ! L'une d'elles est plus grande et plus magnifique que toutes les autres, et l'or brille sur sa tête d'un tel éclat que la sombre cellule en devient plus éclairée que le jour d'été le plus rayonnant. Et voici que cette belle Dame de Lumière traverse les rangs de ses compagnes pour arriver jusqu'au lit de Claire, et se penche sur la mourante, et la recouvre toute d'un voile lumineux. Et ainsi, soutenue dans les bras de Marie, et sous l'abri du pur manteau de la Reine des Cieux, l'âme de Claire monte vers la béatitude éternelle ! Mais le corps de la morte, ensuite, apparaît sur la couche ; et voici qu'entre ses doigts raidis ce corps retient la bulle du pape écrite deux jours auparavant, la confirmation solennelle et définitive du droit, pour Claire et ses sœurs, de vivre conformément à l'idéal franciscain ! "

Claire avait fini de " s'entretenir avec son âme ".

CHAPITRE XXIV

CLAIRE CANONISÉE

La nouvelle de la mort de Claire, bien que prévue depuis assez longtemps, répandit le deuil dans toute la cité d'Assise.

A l'instant, une foule composite se rassembla dans les rues et sur les places, et se dirigea vers le monastère de Saint-Damien. " Et tous, dit Thomas de Celano, versaient de pieuses et dévotes larmes en criant bien douloureusement : " O vierge bénie, ô amie de Dieu, très chère Claire, adieu ! prie pour nous ! " Celle qui fut la belle patricienne Claire Scifi s'était fait vénérer de tous, et à elle comme à François allait le cœur reconnaissant d'un peuple resté fidèle à la grandeur primitive de l'idéal formulé par cet homme et cette vierge. Le podestat d'Assise se hâta de survenir avec ses chevaliers et une troupe d'hommes d'armes, cavaliers ou archers. Ils entourèrent le moutier et firent bonne garde toute la soirée et toute la nuit. La menace obsédante de Pérouse était toujours là, malgré la présence de la cour pontificale. On craignait, comme on l'avait craint jadis pour la dépouille de François, qu'on n'enlevât le " précieux trésor qui gisait au milieu de tant de monde ". Ce sont les expressions de Thomas de Celano. Ce cadavre, comme l'autre, devenait déjà un

objet de fierté civique, une relique dont la ville tirait gloire; et l'autorité communale s'en assurait.

Le lendemain, Innocent IV arriva avec les cardinaux à Saint-Damien, et toute la population y revint avec lui. Au début de la cérémonie funèbre, les Frères entonnèrent l'office des Morts. Mais le pape leur imposa silence, déclarant qu'ils devaient chanter plutôt l'office des Vierges. Il semblait qu'il voulût non enterrer Claire, mais prononcer cette canonisation dont le désir était déjà dans tous les esprits. Le cardinal Raynald, évêque d'Ostie, le nouveau protecteur de l'ordre, qui avait porté à Claire la bulle papale et reçu sa confession, fit remarquer qu'en un tel cas l'office des Morts était réclamé par l'usage et que, pour l'honneur de Dieu et de la bienheureuse, il convenait d'attendre d'avoir bien examiné et approuvé les miracles qu'on lui attribuait, selon la coutume de l'Eglise, avant de décerner à Claire le suprême honneur pressenti par tous. La messe des Morts fut donc chantée. Ensuite Raynald fit un sermon sur le mépris des vanités du monde qui avait été la force et la vertu de la recluse de Saint-Damien. A l'issue de l'office solennel, il ne sembla sage ni au pape, ni aux cardinaux, d'accord en cela avec l'autorité civile, de laisser le précieux corps dans un lieu aussi pauvre et aussi peu sûr que Saint-Damien, situé hors les murs. " On fit donc la levée du corps, dit Thomas, et on le porta au son des trombones, avec beaucoup d'honneur et une grande allégresse ", en l'église Saint-Georges, qui était à cette époque la plus belle d'Assise. C'est là que le corps de saint François avait été provisoirement inhumé vingt-sept années auparavant. Le peuple visita assidûment ce tombeau, qui fit des miracles. Il en fut fait aussi par le voile noir de Claire, déposé, auprès du manteau de saint François, au monastère de Monticelli. Thomas de Celano, d'après Barthélémy de Pise, énumère et décrit complaisamment ces miracles, qui furent retenus dans l'enquête de canonisation. J'ai dit précédemment pourquoi je n'y insisterai pas, résistant au plaisir littéraire de donner les agréments de la légende et du merveilleux à ce livre d'évocation. Il n'y a pas dans la vie de Claire, comme dans celle de François si pleine de faits et si richement commentée, les éléments d'une " légende ", Nous avons à relater quelques traits biographiques, - et le reste est silence. Mais quel silence, et de quelle qualité ! Toute l'immensité de la méditation mystique ! Le merveilleux le plus incontestable, le plus inattaquable de la vie de Claire, c'est cette vie elle-même, ce prodige de consécration d'un être à une Idée devenue pour elle la suprême réalité. Et il y a précisément à mon sens une extrême grandeur dans le fait que la mémoire de cette femme s'impose depuis sept siècles sans l'accompagnement de thèmes fournis à la poésie par l'imagination, brodeuse charmante et fantasque sur la trame de l'histoire.

Innocent IV, aidé de Raynald, tint à mener avec promptitude bien qu'avec soin la procédure de canonisation, au cours de laquelle il songea également à charger Thomas de Celano, déjà auteur des deux Vies de son maître Saint François sur l'ordre de Grégoire IX, d'écrire la biographie de Claire.

Ce travail, le vieux moine ne le termina sans doute qu'en 1256. La canonisation fut décrétée en 1255 ; mais Innocent IV mourut avant de la voir. Ce fut le cardinal

Raynald, élu pape sous le nom d'Alexandre IV, qui acheva l'œuvre dès son accession au pontificat. Elu à Naples, n'ayant pu retourner à Rome à cause des discordes politiques et s'étant arrêté à Anagni, sa patrie, il y canonisa sainte Claire.

Parallèlement avait été décrétée, comme pour François, la construction d'une église consacrée à la sainte dans la ville d'Assise. Cette fois, aucune visée ambitieuse d'un Elie ne se mêlait à cette volonté d'hommage; unanimes, les Assisiens gardaient la mémoire des vertus de Claire et du geste courageux par lequel elle avait deux fois fait reculer les bandes sarrasines du Hohenstaufen maudit. Le chapitre du Duomo, en échange de l'église San Giacomo, céda l'église et l'hôpital de Saint-Georges pour le transformer en monastère ; ce fut, cette fois encore, au grand architecte de la basilique du saint, à Philippe de Campello, que fut confiée la tâche d'élever un sanctuaire digne de la première abbesse des Pauvres Dames. Il conçut un édifice simple mais puissant, soutenu par deux arcs vigoureux; et sur cette pente de colline qu'on lui avait donnée il épaula les murs du monastère par des tourelles carrées si fortement construites, que les siècles ont laissé l'ensemble absolument intact.

Philippe de Campello termina son œuvre en 1260. L'autel ayant été consacré, Alexandre IV ordonna la translation du corps de la vierge, par le privilège ainsi rédigé :

" Alexandre, pape, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses vénérables frères les évêques des diocèses de Pérouse, Spolète et Assise, salut et bénédiction apostolique.

" Attendu que, la veille de la prochaine fête de Saint-François, le sacré corps de la bienheureuse Claire se doit transférer sous l'autel principal de l'église édifiée en son honneur, afin que cette translation se fasse plus dévotement, nous vous enjoignons par la présente lettre, avec notre autorité apostolique, d'y assister en personne et de donner au peuple la parole de Dieu très solennellement ; puis nous vous autorisons à octroyer, le jour de cette fête, la même indulgence que celle qui est accordée en la fête de Saint-François. Donné à Subasio le 9 septembre, en la septième année de notre pontificat. Deo gratias. Amen. "

La cérémonie eut lieu. Et, le même jour, les Clarisses quittèrent leur asile de Saint-Damien pour s'installer dans le monastère nouveau où, ayant suivi leur Mère, elles veilleraient et prieraient désormais sur sa tombe. Il en fut ainsi jusqu'en 1850, où l'on a placé dans une crypte de marbre, sous le maître autel, la forme adorable; noircie mais respectée dans ses lignes pures, elle est visible derrière une paroi de cristal, et on en discerne avec une émotion recueillie le calme profil.

L'ÉMOTION DE SAINT-DAMIEN

Telle fut l'histoire de Claire Scifi, devenue sainte Claire d'Assise.

Dans l'église qui lui est consacrée, nous voyons son corps. Mais si nous voulons réellement retrouver l'impression de la présence réelle, c'est à Saint-Damien qu'il convient de nous rendre, en cette maison des champs qui se présente avec tant de simplicité douce parmi le velours cendré des oliviers et le velours vert des chênes et des ifs.

Dans cette maison, Claire a laissé le parfum de son âme. On l'aborde avec une stupeur respectueuse devant sa pauvreté. Elle est vraiment l'image de " la très sainte Pauvreté ". On n'y peut pénétrer sans être assailli par de grands et touchants souvenirs.

Cette chapelle oblongue avec une voûte pointue, c'est François qui l'a refaite, avec sa mystérieuse intuition de l'art ogival, du style " français ". C'est près de ce jardin exigü qu'il composa le "Cantique du Soleil". Ces bâtiments adjacents, ce furent Claire et ses sœurs qui les édifièrent ou les augmentèrent. C'est ici que l'évangéliste venait s'entretenir pieusement avec elles. On ne peut contempler sans un sentiment d'admiration pour la sincérité de la foi de ces premières Clarisses le chœur où elles récitaient les offices : une sorte de cave, lambrissée d'une menuiserie grossière, avec des bancs usés, un lutrin mal équarri sur une estrade vermoulue, - quelques planches, de la pierre, une nudité absolue, voilà le décor qui a suffi à ces âmes ardentes, sources intarissables d'effusions mystiques, cierges allumés pour célébrer d'indicibles extases. Toute expression semble débile et importune pour décrire cette cellule étroite et basse où Claire vécut, souffrit et expira en bénissant, après trente-huit années de méditation. On voit au monastère le bréviaire que le frère Léon avait manuscrit pour elle et dont chaque jour elle tournait les pages ; le petit calice d'étain où elle buvait après la communion; le reliquaire de cuivre qu'Innocent IV lui avait donné; la curieuse petite cloche à dents qu'elle agitait à l'aube pour appeler ses sœurs à la prière; la boîte où elle conservait le Saint-Sacrement : très humbles objets, dont la valeur et la signification morales sont sans prix.

Au réfectoire s'impose la vision de la vie menée par la sainte et ses compagnes. C'est un des lieux du monde où l'on peut le mieux avoir la sensation de l'inexistence du temps. Saint-Damien est depuis bien longtemps occupé par des moines, des Franciscains observants. La lucarne du fond est la seule issue par laquelle les visiteuses sont admises à jeter un regard sur le réfectoire, à elles interdit par le mot clausura; les visiteurs peuvent plus aisément voir les calmes Frères prendre, tandis que l'un d'eux lit un texte sacré, une nourriture frugale égayée par la jolie note de rubis rosé des fiasques emplies du bon vin ombrien. Mais quand est déserte cette sorte de crypte rectangulaire aux voûtes basses, l'illusion est complète. Sept siècles

sont abolis. La porte, les parois de chêne, les tables, les bancs sont restés tels qu'à l'époque où vivaient les premières Pauvres Dames. A la dernière table à droite, une petite croix rouge indique la place où Claire s'asseyait. C'est là qu'elle convia Grégoire IX. C'est là que par obéissance elle bénit les pains comme il l'y engageait, et qu'ils se rompirent d'eux-mêmes en forme de croix. Si grave que soit ce lieu sacré tout empli de l'austérité médiévale, que la patine du temps et le soleil ont pénétré d'une coloration chaleureuse fauve et dorée, une étrange douceur y est restée, de blanches formes féminines s'y imposent à la pensée, un sourire ineffable semble errer dans la clarté mystérieuse des baies.

On est ici tout entier saisi par la sensation du dénuement authentique, volontaire, total ; on sent que la pauvreté n'est pas ici une expression relative, facultative, mais une réalisation visible et vivante, parachevée avec méthode comme un chef-d'œuvre. Il n'est pas un détail qui n'ait été médité pour le maximum de pauvreté compatible avec l'indispensable à la continuation de la vie physique. Mais la contemplation du paysage environnant révèle d'une façon radieuse et péremptoire combien cette pauvreté put s'accorder avec le bonheur. Tout ce site n'est qu'un immense sourire, dont l'idéal franciscain a été le doux et fidèle reflet. Cette terre antique, sereine, noble, clémente et féconde a paré de sa lumière et de sa verdure le sacrifice librement consenti et transformé en joie quotidienne de l'offrande à Dieu. Ce sourire, ce bonheur, cette joie ont été obtenus par l'exclusion rationnelle de tout besoin alourdissant. Pour quiconque arrive à Saint-Damien autrement qu'en touriste banalement curieux et hâtif, et consent à méditer le charme singulier qu'il subit, la pensée des multiples fardeaux matériels et spirituels imposés par la vie du siècle, par le monde, la civilisation et le progrès, contraste de plus en plus vivement avec le sentiment d'allégeance qui partout rayonne ici. A celui qui se contente de moins, la liberté est le plus permise. Cette pauvreté qui effraye d'abord, bien que la grâce ombrienne l'empêche d'être aride et triste, cette pauvreté dont il semblerait que nous ne puissions nous accommoder un seul jour, se présente peu à peu à l'âme sous un aspect nouveau, en même temps que nous apparaît bien vain et bien fastidieux le servage de nos habitudes, de nos goûts et de nos besoins. Les plus rebelles finissent par entrevoir que si, avec cette misère systématique, avec ce refus calculé de tout bien-être, les recluses de Saint-Damien obtinrent des joies inouïes attestées par leurs actes et leurs paroles, c'est peut-être elles qui ont eu raison, qui ont vu plus profond et qui ont choisi la meilleure part en refusant toutes les complications pour le prétendu bien-être dont la fausse séduction va nous reprendre. Et telle est la première semence que dépose jusque dans les incroyants l'esprit altier de Claire, demeuré vivant et agissant dans sa maison de Saint-Damien. Cette métairie vermoulue, adjacente à une église dont bien des villages de France ne se contenteraient pas, est un des lieux de l'univers où l'on entrevoit le plus lucidement que la possession c'est l'esclavage, l'échange usuraire du plat de lentilles d'Esau contre le droit d'aïnesse de l'esprit.

LES COMBATS AUTOUR DE L'IDÉE

Ce principe de la non-possession, qui nous donne toute la mesure de l'héroïsme spirituel de François et de Claire, fut, dès le lendemain de la mort de l'apôtre, l'objet de querelles qui s'aggravèrent jusqu'à de véritables combats. Au milieu de celles-ci, l'abbesse survivante tint, ferme, comme je l'ai montré, jusqu'à l'heure où elle-même, tant d'années après son maître et ami, disparut à son tour.

Je n'ai point, en ce livre, à écrire l'histoire du mouvement franciscain, ni même à l'esquisser, tâche d'ailleurs d'une complication extrême; mais je dois du moins en dire quelques mots, car, si je m'en tiens à une seule figure, celle-ci ne saurait cependant être tout à fait isolée de l'œuvre à laquelle elle se voua et dont le destin fut son essentielle préoccupation sur la terre.

C'est d'abord à l'ambition du frère Elie que fut due la dangereuse distinction entre l'observance de la non-possession absolue, défendue par les vrais disciples de François, les " zélateurs " ou " spirituels ", et l'adoption d'une possession restreinte et légitime, acceptée par les " conventuels " et leur permettant de se bâtir des couvents, de vivre selon la propriété monastique et communiste, de comporter l'enseignement, c'est-à-dire de toucher aux livres, aux lettres, aux sciences, à tout ce que François redoutait. En fait, bien que les règles rigoureuses de François et de Claire fussent intangibles de par la confirmation renouvelée des bulles papales, l'Eglise romaine inclinait à protéger les conventuels. L'ascétisme des spirituels, des zélateurs, imposait une admiration effrayée, nous l'avons vu, aux meilleurs membres du clergé ; d'autre part, à beaucoup cette sorte d'église libre, respectueuse certes de l'autorité religieuse, mais s'adressant quand même directement à la foule, évoquait le souvenir redoutable des hérétiques et des illuminés qui avaient pullulé dès avant l'an mille. Depuis que les Carolingiens avaient fait de la papauté et du haut clergé une puissance temporelle unie au féodalisme, le spectacle des luttes de suprématie entre papes et empereurs, de Grégoire VII à Innocent IV, avait déterminé un immense mouvement de schismatiques et de prophètes, les uns purement visionnaires et érémitiques comme Joachim de Flore, les autres mêlant la foi au libéralisme, comme Arnaud de Brescia, ce fils spirituel d'Abélard, les Albigeois ou les Lyonnais évangélisés par Pierre Vaud, ce précurseur en somme du franciscanisme. Pour l'ordre, la raison, la sécurité et le respect public du clergé, l'Eglise préférait que l'ordre des Mineurs tendît à devenir pareil aux autres ordres antérieurs et restreignît son indépendance.

Autour de la sublime pensée de François, canonisé et intangible, se firent donc des manœuvres subtiles pour la tourner et l'édulcorer sans la démentir. Il y avait là une grande force de prédication, un puissant levier pour soulever l'opinion publique, et les impériaux y voyaient une doctrine propre à ébranler la puissance temporelle de l'Eglise ; ils baptisaient volontiers " gibelin " le franciscanisme, bien qu'il s'attachât à

montrer sa fidélité guelfe. Le principe de non possession absolue équivalait à un désaveu du temporel et des droits seigneuriaux du haut clergé. Ce monde de pauvres voués à la vie intérieure était d'un exemple inquiétant; dans sa liberté insaisissable, il oubliait Rome. Les prêcheurs étaient des théologiens indépendants dont l'ascendant diminuait dans le peuple le prestige des officiels; et les érémitiques, les ascètes s'éloignaient trop de la famille chrétienne.

Telle fut la situation qui devait engendrer tant de troubles. Devant Elie se dressa l'ardent Antoine de Padoue, mainteneur rigide de la résolution des zélateurs. Il fit déposer Elie, en vrai héritier de la pensée de François. Elie n'hésita point à passer à la cour de Frédéric II, y vécut largement et finit, avec un astucieux génie, par revenir dans sa ville natale de Cortone et y mourir honoré, s'étant réconcilié avec le Saint-Siège " au nom des mérites de saint François ". Son apostasie avait révolté. Antoine de Padoue, auquel Elie survécut longtemps, avait été canonisé. Cependant ce fut la tendance d'Elie qui triompha de plus en plus, à la douleur des Franciscains primitifs. Le frère Crescent de Jesi, général de l'ordre de 1244 à 1248, alla jusqu'à la persécution envers les non conventuels, les peignant comme des rebelles, des illuminés dangereux et de faux saints, et obtenant d'Innocent IV, trompé, la permission de les chasser et traquer partout. Heureusement son successeur, le frère Jean de Parme, grande figure, rappela les proscrits et rétablit l'idéal de François, tout en rappelant avec sagesse que cet idéal repoussait l'égoïsme monacal inspiré de Joachim et enjoignait la soumission à l'Église. A ce moment-là, l'effervescence religieuse était au comble. Les théories mystiques déduites par Joachim de l'Apocalypse annonçaient que, vers 1260, après avoir vu l'Antéchrist, le monde se transformerait par l'effort des "spirituels", créateurs de la véritable Église, hérauts de l'âge du Saint-Esprit. C'était la crise de l'an mille qui recommençait. Partout régnait, sous des formes multiples de l'imagination, de l'espoir et de la terreur, l'idée que la tragédie divine ne s'était point achevée avec la Passion, que d'autres événements prophétisés par saint Jean à Pathmos la suivraient. On voyait en Frédéric II l'homme du scepticisme scientifique, l'image de l'Antéchrist. Mais l'an 1260 passa comme l'an mille, sans rien amener, et le monde se rassura, et les joachimistes doutèrent.

La ferveur religieuse ne s'attiédit pas cependant. Dans le Midi français, l'extatique sainte Douceline renouvelait à son frère le prédicateur Hugues de Digne le serment fait par Claire à François ; elle fondait un ordre libre et faisait des miracles. L'orage éclata un an après la mort de la sainte d'Assise, lorsqu'un disciple de Jean de Parme, Gérard de Borgo San Donnino, porta devant l'Université de Paris les audacieuses théories de Joachim de Flore comme un véritable Evangile nouveau, exprimant les convictions de milliers de croyants italiens. L'audace des mendiants, prêcheurs et mineurs offensait l'orgueil des docteurs dans leur privilège d'enseignement dogmatique. Guillaume de Saint-Amour se fit le fougueux porte-parole de cette rancune. Un long et violent débat s'ensuivit, à l'issue duquel Alexandre IV crut arranger tout en faisant détruire sans éclat le livre joachimite, en ôtant la prêtrise à

Gérard, mais aussi en exilant Guillaume pour avoir soulevé tant de scandale. Jean de Parme lui-même dut démissionner sous la pression des conventuels, mais finit tranquillement ses jours dans la vallée de Rieti. La papauté ménageait les deux camps franciscains, pour qu'ils ne devinssent pas trop gibelins; et, en effet, ils restaient ses fidèles alliés politiques, tandis qu'en France naissait un esprit rationaliste et antipapiste qui devait, plus tard, conduire un Philippe le Bel à traiter un Boniface VIII avec autant de violence qu'en avait eu, devant Grégoire IX, un Frédéric II.

En Italie, la papauté ne s'effrayait guère des excès de zèle mystique. Avec ce sens si fin de la " *combinazione* " qui est une des grâces du génie italien, elle savait tenir les moines dans sa main et laissait s'exalter l'imagination populaire dont les chroniques du naïf et bénin frère Salimbene nous montrent avec tant de verve les étonnantes inventions, brodées sur le thème de la foi. Le Saint-Siège ne souhaitait que la conciliation des esprits dans la paix romaine.

Mais tous les papes durent s'occuper du débat, car il s'élargissait de plus en plus et parvenait à ce dilemme redoutable que les évêques du Latran avaient déjà prévu lorsque le Poverello s'était présenté à Innocent III ; la vie chrétienne réglée sur l'imitation littérale de l'Évangile était-elle toujours d'accord avec l'esprit de l'Église séculière ? Ce qu'avaient fait Claire et François était-il viable pour tous ? Successivement, Alexandre IV, Grégoire X, Jean XXI, Nicolas III, Honorius IV, Nicolas IV, Célestin V tournèrent autour de cette énigme dont l'héroïsme des deux saints d'Assise avait trouvé, au fond de leur grand cœur, la solution, mais qui mettait en jeu la puissance temporelle que la papauté jugeait de plus en plus nécessaire. On vit saint Bonaventure lutter contre Jean de Parme comme Elie avait lutté contre Antoine de Padoue. On vit persécuter le zélateur Pierre-Jean d'Olive et ses disciples. Ils souffrirent et moururent en l'honneur de François. On vit conduire au bûcher des hommes coupables du crime de s'être refusé à rien posséder sur terre. Et les deux héros d'Assise durent tressaillir d'indignation et de douleur dans leurs tombes. On vit enfin le débat être, si l'on peut dire, porté sur le plan divin par Michel de Cesena, général de l'ordre, s'opposant au pape Jean XXII; il s'agissait de savoir si le Christ et les Apôtres avaient possédé quelque chose en propre, et une bulle papale de 1323 proclama que nier cette possession était une hérésie ! Cette décision autorisa d'âpres et cruelles poursuites contre les derniers et obstinés tenants du joachimisme et du franciscanisme intégral. Pour cela souffrirent des personnalités tantôt douces et étranges comme le pauvre ermite de Sulmona, devenu l'éphémère pape Célestin V, chassé par l'impérieux Boniface VIII, comme sa secte passagère de Célestins, - ou grandes et nobles comme le poète Jacopone de Todi, en qui brilla le reflet du génie de François. Cependant on vit peu à peu se calmer les rivalités et les haines, et le concile de Constance, en 1415, tenta une conciliation en divisant l'ordre des Mineurs en deux branches, observants stricts et conventuels. Mais il fallut attendre jusqu'en 1517 pour voir l'humaniste Léon X conclure définitivement le débat par une bulle permettant aux deux partis de choisir leurs supérieurs, celui des observants

s'appelant " ministre " et celui des conventuels " maître général ". La création de l'ordre parallèle des Capucins (Mineurs différant d'avis sur la forme du capuchon porté par François) acheva de diviser en plusieurs branches le grand fleuve franciscain issu d'Assise, et qui pourtant ne se mêla jamais complètement au grand lac de l'orthodoxie romaine. Mais un tel apaisement n'avait pu se réussir que bien après la fin des temps de la foi militante, de la vaste levée d'arnaldistes, de joachimistes, de franciscains violents ou extasiés, d'ermites ou de prophètes, de vaudois, de cathares, de flagellants et de " fraticelles ", sans parler de toute la propagande occulte des romans de chevalerie et des cours d'amour dont les clefs véritables restent méconnues de tant d'historiens modernes, le tout attestant la plus extraordinaire fermentation mystique qu'eut peut-être jamais vue le monde occidental. Aucun de ces illuminés n'était pourtant allé jusqu'au schisme. Pour l'oser, pour aller jusqu'à la dernière conséquence, il fallut un Luther en qui l'esprit franciscain uni à une dure combativité se dressa contre une papauté humaniste ne rappelant plus que nominalement celle des Grégoire VII, des Innocent III ou des Grégoire IX.

CHAPITRE XXVII

LE GÉNIE D'AMOUR DE FRANÇOIS ET DE CLAIRE

Au-dessus, très au-dessus de tous ces débats et de toutes ces figures d'une époque hallucinée et sanglante, demeurent les personnalités morales de François et de Claire.

Il n'est pas même besoin d'être catholique pour offrir un sincère tribut d'admiration respectueuse à ces deux êtres qui incarnèrent une des supériorités essentielles de l'âme humaine : le dévouement logique, total, absolu à un idéal, mûrement médité et librement choisi : l'acceptation joyeuse de tous les sacrifices pour le service de cet idéal ; la constance de l'exemple ; la victoire de la volonté sur le moi périssable. Quiconque vénère la vie de l'esprit saluera en ces deux créatures un de ces états de souveraineté morale et mentale qui honorent les possibilités humaines.

Dans toutes ces luttes qui faillirent détruire l'œuvre, le rôle de Claire et des Clarisses fut, par la nature même de leurs vœux, fort effacé. Elles vécurent à l'ombre dans " la tour fortifiée de la sainte pauvreté ". On les y laissa, protégées par les décrets pontificaux. Elles étaient cloîtrées, elles ne prêchaient pas. On ne pouvait songer à les mêler à l'action politique ou civique, leur influence était nulle, leur non possession ne gênait personne. Elles purent être, sans persécution, un de ces foyers de prière qui, épars dans le monde, élèvent vers Dieu leurs effusions, rédemptrices de la despiritualisation des foules.

Il n'en est pas moins vrai que l'action de Claire, étroitement liée à celle de François, a eu son influence. Ces deux volontés gémées ont fortifié chez l'homme et chez la femme le même principe; elles ont pareillement cherché à réaliser dans une société brutale la vie selon le Christ. A l'atteinte de ce but, François et Claire ont voué la plénitude de leurs âmes ; à la faire adopter par les foules de leur temps, ils ont apporté une ténacité, une logique et une habileté extrêmes. Sans les offenser, on peut dire " habileté " si l'on entend par là que le sens des réalisations n'a jamais trahi leur sincérité; si mystiques soient-ils, leur foi n'a jamais cessé d'être agissante. François et Claire ont été des créatures de décision au jugement lucide, sain et prompt.

Claire a droit à l'honneur d'être constamment associée à l'éloge qu'on peut faire de François, dont elle n'eut pas le génie, mais dont elle comprit et seconda le génie. L'historien religieux pourra dire qu'ils posèrent par l'amour le grand principe du rapport individuel et direct du croyant et de Dieu. L'idée avait déjà été émise, mais Claire et François l'ont parée d'une grâce incomparable, et surtout ils ont su éviter d'en faire, comme Arnould, Joachim ou Pierre Vaud, une arme sociale ou le prodrome d'un schisme. Jamais Claire ni François n'ont appelé la colère publique à s'indigner des excès de certains membres du clergé ; jamais Claire ni François n'eussent admis dans leurs rêveries l'audace presque délirante d'un Joachim cherchant dans l'Apocalypse les dogmes d'un Evangile supplantant celui de Jésus, et bouleversant toute l'Eglise par sa révélation posthume. Et pourtant il y a eu chez François et chez Claire, ces deux héros de la non possession, de grandes traces du joachimisme et même des doctrines vaudaises, mais intuitivement et, si l'on peut dire, à l'état pur. L'amour de toute l'humanité et de toute la création pour l'amour de Dieu a été le seul ressort psychique de François; il n'a eu cure des dogmes et des livres, l'ambition lui était inconnue, il n'a organisé un mouvement monacal qu'en cédant aux circonstances, et il en a résigné la direction effective dès qu'il a pu en assurer la législation morale. Personne n'a mieux mérité le nom de " saint " que cet être qui ne vit dans l'univers qu'un motif : aimer Dieu, et n'accepta de la vie physique que l'indispensable.

La loyauté, la candeur, le désintéressement splendide de François et de "sa petite plante", de ce lierre enlacé à son génie, ont équivalu à l'habileté des plus subtils diplomates pour protéger leur œuvre, l'abriter sous la protection papale avec une obéissance n'excluant point l'indépendance, et la rendre inattaquable. Deux siècles de troubles en ont laissé le principe intact, et ce principe a été celui de divers hérétiques sans jamais conduire François et Claire à l'hérésie. S'étant placés d'emblée aux pieds mêmes du Christ, rien n'a pu les en arracher ; et c'est par là qu'ils sont restés unis aux papes de tous caractères individuels, dans leur survie comme dans leur vie. Ils ont eu la sagesse de créer et assurer leur œuvre sans jamais avoir besoin de savoir qu'il existât un pouvoir temporel et, à cause de lui, des luttes guelfe et gibeline bouleversant leur époque. Ils ont passé, indemnes et supérieurs, au milieu des fanatiques antagonismes du siècle.

Ils n'ont pas fondé une religion, et cette pensée les eût révoltés. Mais ils ont renouvelé par l'amour la face d'une religion qui, par la force des choses, par la constitution féodale du clergé, laissait peser sur les âmes les restes de la grande épouvante anxieuse de l'an mille. Ils ont exorcisé les démons de l'imagination et montré à la foule naïve, en deçà des dogmes sévères et des dures sanctions qui forçaient son obéissance, l'image d'un Dieu de douceur et de joie se trouvant auprès du cœur le plus humble.

Et par là ils ont préparé les voies de l'amour de la nature, qui allait donner à l'Italie sa poésie et son art : Dante et Giotto. La route aboutissant à ces deux cimes de l'esprit humain a été jalonnée par des poètes tragiques ou touchants comme Jacomino de Vérone, Jacopone de Todi, Johannes de Caulibus ; des orateurs comme saint Bonaventure ou Berthold de Ratisbonne ; des visionnaires comme Raymond Lulle ou Angèle de Foligno ; des artistes comme l'anonyme " maître de Saint-François ", Nicolas et Jean de Pise et Cimabue, qui précédèrent à la basilique d'Assise l'œuvre de Giotto, jaillissement irrésistible du génie du franciscanisme. Tous ces Mineurs ont acheminé à son degré suprême la pensée du Poverello et de sa sœur spirituelle.

Assise n'est qu'une petite cité silencieuse, presque déserte, presque morte. Elle a connu des heures de pillage et de massacre dont ses saints ne l'ont pas préservée, et jusque dans le monastère de Sainte-Claire le sang a coulé à flots. Assise ruinée, captive de Pérouse, vidée de ses milliers d'habitants, est tombée en léthargie dès le XVI^e siècle. Mais elle est glorieuse et immortelle par les deux tombeaux qui font d'elle un des grands reliquaires de la chrétienté.

Chère petite nef ombrienne, ancrée sur le lac de verdure d'un val digne de la légendaire Tempé ! Sous les voûtes de sa basilique s'est accomplie doucement la scission entre l'hiératisme byzantin, raidi dans l'abstraction spiritualiste, et l'art s'éveillant à l'amour de la nature vivante, à l'expression du sentiment humain. On ne peut rêver là, devant les fresques de Giotto, sans admirer avec gratitude les cœurs de François et de Claire, calices de charité d'où monta, comme un second "Cantique du Soleil", la fleur divine de l'art italien.

CHAPITRE XXVIII

LES CLARISSES LA RÈGLE, LE TESTAMENT

L'Ordre fondé par François et Claire dans l'humble maison de Saint-Damien s'est considérablement étendu. La " petite plante " est devenue un arbre puissant. Les Clarisses occupent en Italie deux cent vingt-sept couvents, plus trente-quatre habités par des Clarisses capucines. Il y a cinquante-neuf couvents en France ; trente en Belgique ; cent soixante-quatre en Espagne ; neuf en Angleterre ; dix en Irlande et

Ecosse ; cinq en Autriche; dix en Allemagne; six en Hollande ; sept aux Etats-Unis ; trois en Colombie ; deux au Mexique ; un en Argentine ; un au Brésil ; un au Pérou ; un dans la république de l'Equateur ; un au Chili ; un en Bolivie ; un à Cuba ; un aux îles Philippines ; un en Australie; deux en Palestine, à Jérusalem et à Nazareth. Plus de six cents maisons et de treize mille Clarisses : tel était du moins le résultat du recensement fait en 1912, à l'occasion du septième centenaire de la consécration de Claire à Dieu, célébré par les Franciscains; et, depuis, le nombre a probablement augmenté, bien que la vérification rigoureuse en soit assez difficile dans les pays d'outre-Océan.

On possède cinq lettres de Claire : l'une, assez brève, adressée à sainte Ermentrude; les quatre autres, longues et importantes, adressées à Agnès, fille du roi de Bohême, devenue sainte Agnès. Leur style alerte, énergique, ardent donne bien l'idée de l'intelligence élevée et de la ferveur spirituelle de celle qui les a écrites. Je regrette de ne pouvoir les reproduire ici. Mais j'ai jugé utile de transcrire pour le lecteur le texte intégral de la règle des Clarisses, telle que Claire la rédigea sur les conseils de François, et le texte de son admirable testament, où elle fait revivre avec tant de grâce et de pudeur le souvenir de l'être qui, en la détournant du monde, la voua à l'immortalité.

RÈGLE DES CLARISSSES

CHAPITRE PREMIER

Au nom du Seigneur. Ainsi soit-il.

Ici commence la règle et forme de l'Ordre des Pauvres Dames, à savoir : observer le saint Évangile de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, vivant en obéissance sans propre et en chasteté.

Claire, indigne servante du Christ, promet obéissance et révérence au seigneur Pape Innocent IV et à ses successeurs canoniquement élus et à l'Église Romaine. Et de même qu'au commencement de sa conversion elle a, ainsi que ses Sœurs, promis obéissance au Frère François, ainsi elle promet une même soumission inviolable à ses successeurs. Et que les autres Sœurs soient tenues d'obéir aux successeurs du Frère François et à Sœur Claire et aux autres Abbesses canoniquement élues qui lui succéderont.

COMMENT LES NOVICES DOIVENT ÊTRE REÇUES

Si quelque personne, par inspiration divine, vient aux Sœurs et veut embrasser cette vie, que l'Abbesse soit tenue de prendre l'avis de toutes les Sœurs à ce sujet. Et si la majorité est favorable, qu'on puisse la recevoir avec la permission du seigneur Cardinal protecteur. Et s'il voit la récipiendaire, qu'il l'examine avec soin ou qu'il la fasse examiner sur la foi catholique et sur les sacrements de l'Église. Et si elle croit toutes ces choses et veut les confesser fidèlement et les observer fermement jusqu'à la fin ; si elle n'est pas mariée, ou si elle l'est et que son époux soit entré en religion avec l'autorisation de l'évêque diocésain après avoir fait le vœu de continence ; si enfin son âge avancé, des infirmités ou des défauts de caractère ne l'empêchent pas d'observer cette règle, qu'on lui expose avec soin les obligations de cette vie. Et si elle est capable, qu'on lui dise la parole du saint Évangile, qu'elle aille et vende tous ses biens et s'efforce de les distribuer aux pauvres. Que si elle ne peut le faire, la bonne volonté lui suffit. Et que l'Abbesse et ses Sœurs prennent garde de se soucier des biens temporels de la novice et que cette dernière agisse librement avec sa fortune comme le Seigneur le lui inspirera. Pourtant, si un conseil est requis, qu'elles l'envoient à des hommes discrets et craignant Dieu, et que par leur conseil les biens soient distribués aux pauvres.

Qu'on lui coupe ensuite les cheveux en rond et, l'habit séculier mis de côté, qu'on lui concède trois tuniques et un manteau. Dès lors, qu'il ne lui soit plus permis de sortir du monastère sans un motif utile, manifeste et plausible. L'année de probation étant finie, qu'elle soit reçue à l'obéissance, promettant d'observer toujours cette vie et cette forme de pauvreté. Qu'aucune ne reçoive le voile pendant le temps de probation. Que les Sœurs puissent avoir de petites serviettes pour faciliter leur travail et entretenir la propreté. Que l'Abbesse fournisse ses religieuses de vêtements avec discernement, selon le tempérament de chacune, les lieux, les temps et les froides régions, comme il paraîtra nécessaire.

Que les jeunes filles reçues au monastère avant d'avoir l'âge légitime se fassent couper les cheveux en rond, et, après avoir déposé l'habit séculier, qu'elles revêtent un habit religieux, comme le jugera bon l'Abbesse. Mais, parvenues à l'âge légitime, qu'on les habille comme les autres et qu'elles fassent profession. Et que l'Abbesse leur donne ainsi qu'aux autres novices une maîtresse choisie parmi les plus discrètes de tout le monastère pour les former avec soin à une vie sainte, à des mœurs pures, conformément à la vie professée par les Sœurs.

Dans l'examen et la réception des Sœurs qui servent au dehors du monastère, qu'on observe les mêmes règles ; ces dernières peuvent porter des chaussures. Qu'aucune femme ne réside au monastère, si elle n'a pas été reçue suivant la forme de cette profession. Et par l'amour du très saint et du très cher Enfant Jésus enveloppé de pauvres langes et couché dans la crèche, par l'amour de sa Très Sainte

Mère, je prie, j'exhorte et j'engage mes Sœurs à porter toujours des vêtements grossiers.

CHAPITRE III

DE L'OFFICE DIVIN, DU JEÛNE ET DE LA COMMUNION

Que les Sœurs qui savent lire récitent, suivant la coutume des Frères Mineurs, l'office divin dès qu'elles pourront avoir des bréviaires. Elles réciteront sans chanter. Et que celles qui, pour un motif raisonnable, ne pourraient quelquefois réciter leurs Heures, puissent dire le Pater noster comme les autres Sœurs. Que celles qui ne savent pas les lettres disent vingt-quatre "Pater noster" pour Matines, pour Laudes cinq ; pour Prime, Tierce, Sexte et None, pour chacune de ces Heures, sept ; pour Vêpres douze, et pour Compiles sept "Pater noster" avec le "Requiem æternam", et à Matines douze. Que les Sœurs qui savent lire soient tenues de dire l'Office des Morts. Quand l'une des Sœurs viendra à mourir, que les autres disent pour elle cinquante "Pater noster".

Que les Sœurs jeûnent continuellement. A la Nativité du Seigneur, quelque jour qu'elle tombe, elles peuvent faire deux repas. Que l'on puisse accorder miséricordieusement des dispenses aux jeunes Sœurs qui sont faibles, et à celles qui servent au dehors du monastère, suivant le jugement de l'Abbesse. Mais, en temps de manifeste nécessité, que les Sœurs ne soient pas tenues au jeûne corporel. Qu'elles se confessent au moins douze fois l'année, avec la permission de l'Abbesse. Et elles doivent prendre garde de ne parler que de ce qui touche la confession et le salut de leur âme. Qu'elles communient six fois l'année, à savoir à la Nativité du Seigneur, le jeudi de la grande Semaine, à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption de la Bienheureuse Vierge et à la fête de tous les Saints. Pour donner la communion aux Sœurs malades, que les chapelains puissent entrer dans la clôture.

CHAPITRE IV

DE L'ÉLECTION DE L'ABBESSE

Dans l'élection de l'Abbesse, que les Sœurs soient tenues d'observer les règles canoniques. Qu'elles tâchent d'avoir pour la circonstance le Ministre Général ou le Provincial de l'Ordre des Frères Mineurs, qui les engagera par une instruction à la concorde parfaite et à la recherche du bien commun dans la tenue de l'élection. Et qu'on n'élise qu'une professe. Et s'il arrivait qu'une Sœur non professe fût élue ou choisie, qu'on ne lui obéisse qu'après qu'elle ait promis d'observer cette règle de pauvreté. Si l'Abbesse vient à mourir, qu'on en élise une autre. Et si en quelque

temps l'universalité des Sœurs jugeait qu'elle ne suffit plus au service et à l'utilité commune, que lesdites Sœurs soient tenues, en suivant les formes indiquées ci-dessus, de s'en élire une autre pour l'Abbesse, le plus vite qu'elles pourront, et de s'en choisir une pour Mère. Mais que l'élue pense au fardeau qu'elle a accepté, et au Juge à qui elle devra rendre compte du troupeau qui lui est confié. Qu'elle s'applique à être la première plutôt par ses vertus et ses saintes mœurs que par sa charge, à faire en sorte que ses Sœurs, mues par ses exemples, lui obéissent plus par amour que par crainte. Qu'elle écarte les amitiés particulières, de peur qu'en aimant davantage quelqu'une, elle ne scandalise toutes les autres. Qu'elle console les affligées, qu'elle soit la suprême consolation de celles qui sont dans la peine, de peur que si elles ne trouvent pas en leur Supérieure de consolations, le désespoir ne vienne à l'emporter dans ces âmes malades. Qu'elle fasse régner la vie commune partout, surtout à l'église, au dortoir, au réfectoire, à l'infirmerie et dans les vêtements. Et que sa vicaire ait les mêmes obligations.

Une fois par semaine au moins, que l'Abbesse soit tenue de convoquer ses Sœurs au chapitre, où l'Abbesse elle-même et les Sœurs devront humblement confesser toutes leurs fautes et négligences publiques. Et qu'elle y traite aussi avec toutes ses Sœurs de ce qui touche le bien et l'utilité du monastère. Souvent, en effet, le Seigneur révèle aux plus petits ses desseins les meilleurs. Qu'elle ne contracte aucune dette importante, si ce n'est du consentement commun des Sœurs et en cas de manifeste nécessité, et que ce soit par procureur. Que l'Abbesse et ses Sœurs prennent garde de recevoir aucun dépôt dans le monastère ; c'est souvent, en effet, la cause de troubles et de scandales.

Pour conserver l'union, la charité fraternelle et la paix, que toutes les officières du monastère soient choisies du commun consentement de toutes les Sœurs. Qu'on choisisse de même au moins huit Sœurs d'entre les plus discrètes dont l'Abbesse sera tenue de prendre l'avis en ce qui regarde la forme de vie des Sœurs. Que les Sœurs puissent aussi - et si cela leur paraît expédient et utile, elles le doivent - retirer à l'occasion leurs fonctions aux officières et aux discrètes pour les confier à d'autres.

CHAPITRE V

DU SILENCE ET DE LA MANIÈRE DE PARLER AU PARLOIR ET A LA GRILLE

Depuis l'heure des Complies jusqu'à Tierce, que les Sœurs gardent le silence, excepté celles qui servent en dehors du monastère. Qu'elles gardent aussi continuellement le silence à l'église, au dortoir, au réfectoire pendant le repas, mais non à l'infirmerie où, pour distraire et servir les malades, il sera toujours permis aux Sœurs de se parler avec discrétion. Qu'elles puissent aussi toujours et partout se communiquer à voix basse ce qui est nécessaire. Qu'il ne soit pas permis aux Sœurs

d'aller au parloir ou à la grille sans la permission de l'Abbesse ou de sa vicaire. Et que celles qui ont cette permission d'aller au parloir ne le fassent qu'accompagnées de deux Sœurs pour les voir et les écouter. Qu'elles ne prennent la liberté d'aller à la grille qu'avec au moins trois des Sœurs désignées par l'Abbesse ou sa vicaire parmi les discrètes choisies par toutes les Sœurs pour le conseil de l'Abbesse. Que l'Abbesse et sa vicaire soient tenues d'observer, autant que possible, ces règles du parloir, et qu'on aille très rarement à la grille et jamais à la porte. A la grille, qu'il y ait intérieurement un voile qui ne soit jamais ôté, si ce n'est lorsqu'on annonce la parole de Dieu, ou lorsqu'on y parle. Qu'on ait une porte de bois bien fermée avec deux serrures différentes de fer, avec verrous et gonds, et que cette porte soit fermée, la nuit surtout, avec deux clefs dont l'Abbesse en détienne une et la sacristine l'autre. Et qu'elle demeure toujours fermée, si ce n'est pendant l'audition de l'office divin et pour les causes ci-dessus mentionnées. Qu'aucune Sœur ne parle jamais à la grille avant le lever ou après le coucher du soleil. Au parloir, qu'il y ait toujours à l'intérieur un voile qu'on n'écartera jamais. Pendant le carême de la Saint-Martin et le grand carême, qu'aucune n'aille au parloir si ce n'est pour se confesser au prêtre ou pour une autre nécessité manifeste, suivant le jugement et la prudence de l'Abbesse ou de sa vicaire.

CHAPITRE VI

QUE LES SŒURS NE REÇOIVENT AUCUN BIEN NI PROPRIÉTÉ PAR ELLES-MÊMES OU PAR PERSONNE INTERPOSÉE

Que l'Abbesse et toutes ses Sœurs soient jalouses de garder la sainte pauvreté qu'elles ont promise au Seigneur Dieu, et que les Abbesses futures et toutes les Sœurs soient tenues jusqu'à la fin d'observer la même pauvreté, c'est-à-dire de ne recevoir et n'avoir aucun bien ni propriété, ni par elles-mêmes, ni par personnes interposées, de ne faire aucun acte qui puisse être vraiment considéré comme un acte de propriété, de n'avoir enfin que le peu de terre nécessairement acquis pour la convenance et l'entretien du monastère. Et encore qu'on ne cultive pas cette terre, si ce n'est pour avoir dans le jardin ce qui est nécessaire aux Sœurs.

CHAPITRE VII

DE LA MANIÈRE DE TRAVAILLER

Que les Sœurs à qui le Seigneur a donné la grâce de travailler travaillent après Tierce d'un travail qui soit conforme à l'honnêteté et utile à tous, fidèlement et dévotement, de telle sorte qu'en excluant l'oisiveté, ennemie de l'âme, elles n'éteignent point en elles l'esprit d'oraison et de dévotion auquel les autres choses

temporelles doivent servir. Et que les Abbesses ou leurs vicaires soient tenues d'assigner au chapitre devant toutes le travail manuel à chacune. Qu'on fasse dire aussi par des prêtres, sur les aumônes du monastère, quelques messes pour les nécessités des Sœurs et qu'on les recommande toutes en commun. Et que tout cela soit réparti pour l'utilité commune par l'Abbesse ou sa vicaire, sur l'avis des discrètes.

CHAPITRE VIII

QUE LES SŒURS NE S'APPROPRIENT RIEN ET DES SŒURS MALADES

Que les Sœurs ne s'approprient rien, ni maison, ni lieu, ni aucune chose; mais, comme pèlerines et étrangères en ce siècle, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'elles aillent avec confiance demander l'aumône. Et il ne faut pas qu'elles en rougissent, parce que le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde. C'est là l'excellence de la très haute pauvreté qui vous a instituées, mes très chères Sœurs, héritières et reines du royaume des Cieux, vous a faites pauvres de biens, mais vous a élevées en vertus. Qu'elle soit votre héritage, elle qui conduit à la terre des vivants. Attachez-vous-y totalement, bien-aimées Sœurs, et pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne veuillez jamais posséder autre chose sous le ciel.

Qu'il ne soit permis à aucune Sœur d'envoyer des lettres, recevoir quelque chose ou donner hors du monastère sans la permission de l'Abbesse. Et que l'on n'ait rien que l'Abbesse ne l'ait donné ou permis. Et si des parents ou d'autres personnes envoient quelque présent, que l'Abbesse le fasse donner à la Sœur à laquelle il est destiné, ou qu'elle en dispose pour elle-même, si c'est nécessaire, ou qu'elle en fasse charitablement part à une Sœur dans le besoin. Si l'on donne de l'argent, que l'Abbesse, de l'avis des discrètes, en dispose pour celles qui manquent de quelque chose.

Quant aux Sœurs malades, que l'Abbesse soit fermement tenue de s'inquiéter avec soin, par elle-même ou par d'autres, de ce qui est nécessaire pendant le temps de sa maladie : conseils, aliments et autres choses semblables, et qu'elle le procure charitablement et avec miséricorde, suivant les possibilités du pays. Et toutes sont tenues de veiller et de servir leurs malades, comme elles voudraient elles-mêmes être servies, si elles étaient malades. Et qu'elles se manifestent réciproquement leurs nécessités en toute liberté, car si une mère aime et nourrit sa fille selon la chair, avec combien plus d'affection chaque Sœur doit-elle aimer et nourrir sa sœur selon l'esprit ! Que les malades couchent sur des paillasses et qu'elles aient sous la tête un oreiller de plume. Et que celles qui ont besoin de sandales de laine ou de matelas puissent en avoir. Quand des étrangers visitent le monastère, que lesdites malades puissent répondre brièvement si on leur adresse quelques bonnes paroles. Mais que les autres Sœurs qui en ont la permission n'osent parler aux visiteurs du monastère qu'en

présence de deux Sœurs discrètes placées de façon à les entendre et désignées par l'Abbesse ou sa vicaire. Que l'Abbesse ou sa vicaire soient également tenues d'observer cette façon de parler.

CHAPITRE IX

DE LA PÉNITENCE A IMPOSER AUX SŒURS

Si quelque Sœur, à l'instigation de l'ennemi, pèche mortellement contre la forme de notre profession, et si, avertie deux ou trois fois par l'Abbesse ou par les autres Sœurs, elle ne s'amende point : autant de jours qu'elle aura été contumace, qu'elle mange pain et eau devant toutes les Sœurs au réfectoire et qu'elle fasse même une plus grave pénitence si l'Abbesse le juge bon. Pendant le temps de sa résistance, qu'on prie le Seigneur d'illuminer son cœur pour l'amener à la pénitence. Mais l'Abbesse et toutes ses Sœurs doivent prendre garde de s'irriter contre le péché d'aucune d'elles, car le trouble et la colère empêchent la charité en soi et dans les autres.

S'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise ! qu'entre deux Sœurs une parole ou un geste donnât une occasion de trouble ou de scandale, que celle qui a suscité la cause de ce trouble s'en aille aussitôt, avant d'offrir à Dieu le présent de ses prières, se prosterner humblement aux pieds de sa compagne, lui demander pardon, et plus encore, la supplier humblement d'intercéder pour elle auprès du Seigneur afin d'obtenir la rémission de sa faute. Quant à l'offensée, qu'elle se souvienne de la parole du Seigneur : " Si vous ne pardonnez pas du fond du cœur, le Père céleste ne vous pardonnera pas non plus ", et qu'elle pardonne libéralement à sa sœur toute l'injure qu'elle a reçue.

Que les Sœurs qui servent en dehors du monastère n'y fassent pas de longs séjours, à moins qu'une manifeste nécessité ne l'exige. Et qu'elles marchent honnêtement et parlent peu afin d'édifier toujours les spectateurs. Et qu'elles prennent bien garde à n'avoir de consorts ou de rapports suspects avec personne et qu'elles ne se fassent pas commères d'hommes ni de femmes, de peur que par cette occasion ne naisse du trouble ou du murmure. Et qu'elles n'osent jamais rapporter au monastère les bruits du siècle, et qu'elles soient fermement tenues à ne pas faire savoir au dehors du monastère rien de ce qui se fait ou se dit à l'intérieur qui soit de nature à causer quelque scandale. Et si une Sœur, par simplicité, venait à manquer à l'un de ces deux points, que l'Abbesse, dans sa prudente miséricorde, lui inflige une pénitence. Mais si elle avait contracté la vicieuse habitude de cette faute, que l'Abbesse, de l'avis des discrètes, lui impose une pénitence proportionnée à la gravité de la faute.

CHAPITRE X

DE LA VISITE DES SŒURS PAR L'ABBESSE

Que l'Abbesse avertisse et visite ses Sœurs et les corrige avec humilité et charité, ne leur commandant rien qui soit contre leur âme et la forme de cette profession. Et que les Sœurs qui sont sujettes se souviennent que pour Dieu elles ont renoncé à leur propre volonté. Et qu'elles soient fermement tenues d'obéir à leur Abbesse en toutes les choses qu'elles ont promis d'observer et qui ne sont pas contraires à leur âme et à leur profession. Et qu'elles aient une si grande familiarité avec leur Abbesse, qu'elles puissent parler et agir à son égard comme des maîtresses avec leurs servantes, car ainsi doit être que l'Abbesse soit la servante de toutes les Sœurs.

J'avertis et j'exhorte, dans le Seigneur Jésus-Christ, toutes les Sœurs de se préserver de tout orgueil, de la vaine gloire, de l'envie, de l'avarice, des soins et des sollicitudes de ce siècle, de la médisance et du murmure. Et qu'elles aient toujours soin de garder entre elles l'union de la mutuelle charité qui est le lien de la perfection. Et que celles qui ne savent pas les lettres ne se soucient pas de les apprendre, mais qu'elles considèrent que par-dessus toutes choses elles doivent désirer de posséder l'esprit du Seigneur et sa sainte opération, de prier toujours avec un cœur pur et d'avoir l'humilité et la patience dans l'épreuve et l'infirmité, et d'aimer ceux qui nous reprennent et nous blâment, car le Seigneur a dit : " Bien heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux, et celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé ".

CHAPITRE XI

DE LA PORTIÈRE

Que la portière soit de mœurs graves, et discrète et d'un âge convenable, qu'elle demeure à son poste pendant le jour dans une cellule ouverte et sans porte.

Qu'on lui adjoigne une compagne, capable, lorsque ce sera nécessaire, de la suppléer dans tout son office. Que la porte soit parfaitement fermée, avec deux serrures différentes en fer, avec verrous et gonds, et qu'elle soit fermée, la nuit surtout, avec deux clefs dont la sacristine ait l'une, et l'Abbesse l'autre. Qu'on ne la laisse jamais sans garde le jour et qu'elle soit solidement fermée par une clef. Qu'on prenne bien soin et qu'on fasse attention à ne jamais ouvrir la porte plus qu'il n'est utile. Et qu'on n'ouvre jamais à celui qui demande à entrer, s'il n'en a la permission du Souverain Pontife ou du seigneur Cardinal. Et qu'on ne laisse pas entrer dans le monastère avant le lever du soleil, et qu'après le coucher les Sœurs ne permettent à personne de demeurer à l'intérieur, à moins d'un cas raisonnable de nécessité manifeste et inévitable.

Si pour la bénédiction d'une Abbesse ou pour la consécration d'une moniale, ou pour toute autre cause, un évêque avait la permission de célébrer la messe à l'intérieur, qu'il se contente du plus petit nombre possible de compagnons et de ministres choisis parmi les plus vertueux. Lorsqu'il sera nécessaire de laisser entrer dans le monastère des ouvriers pour faire quelque ouvrage, que l'Abbesse choisisse avec soin une personne convenable qui se tienne à la porte et laisse entrer les personnes nécessaires à cet ouvrage, à l'exclusion des autres. Que toutes les Sœurs fassent grande attention à ne pas être vues par ceux qui entrent.

CHAPITRE XII

DE LA VISITE

Que le visiteur des Sœurs soit toujours de l'Ordre des Frères Mineurs, suivant la volonté et l'ordre du seigneur Cardinal, et qu'il soit tel que sa vertu et ses mœurs procurent une grande édification. Son office sera de corriger, dans le chef aussi bien que dans les autres membres, les fautes commises contre la forme de cette profession. Placé dans un endroit public de façon à être vu des autres, qu'il puisse parler avec toutes et chacune de tout ce qui regarde le but de la visite, suivant qu'elles le jugeront plus expédient.

Qu'elles demandent aussi à l'Ordre des Mineurs un chapelain avec un compagnon clerc de bonne réputation, de discrétion éprouvée, et deux Frères laïques de sainte vie et de bonnes mœurs, ainsi qu'elles en ont eu miséricordieusement jusqu'à présent de ce même Ordre, pour les aider dans leur pauvreté. Et que le chapelain ne puisse pas entrer au monastère sans son compagnon. Et quand ils entrent, qu'ils se tiennent dans un endroit public de façon à se voir et à être vus. Qu'il leur soit permis d'entrer pour la confession des malades qui ne peuvent pas venir au parloir, pour leur donner la communion, pour l'extrême-onction et la recommandation de l'âme. Pour les funérailles et les messes solennelles des Sœurs défuntes, pour creuser, ouvrir et disposer la sépulture, que les personnes nécessaires puissent entrer avec le consentement de l'Abbesse.

De plus, que les Sœurs soient toujours tenues d'avoir pour gouverneur, protecteur et correcteur le Cardinal de la sainte Église Romaine qui sera désigné par le seigneur Pape pour les Frères Mineurs, afin que toujours soumises et assujetties aux pieds de cette même sainte Église, stables en la foi catholique, nous observions toujours la pauvreté et l'humilité de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ et de sa Très Sainte Mère.

TESTAMENT DE SAINTE CLAIRE

Au nom de Nôtre-Seigneur. Amen.

Entre autres bienfaits que nous avons déjà reçus et que chaque jour nous recevons encore de la libéralité du Père des miséricordes, et pour lesquels nous devons Le glorifier par de vives actions de grâces : entre tous ces bienfaits, le principal est notre vocation, dont nous Lui sommes d'autant plus redevables qu'elle est plus grande et plus parfaite.

Aussi l'Apôtre dit-il : "Voyez quelle est votre vocation ".

Le Fils de Dieu s'est fait lui-même notre voie, celle que notre Bienheureux Père François nous a montrée et nous a enseignée par la parole et par l'exemple.

Nous devons donc, très chères Sœurs, considérer les immenses bienfaits dont Dieu nous a comblées, et ceux-là surtout qu'il a daigné opérer par son serviteur bien-aimé, notre Bienheureux Père François, ces biens qu'il nous a faits non seulement après notre conversion, mais déjà lorsque nous étions dans les vanités du siècle.

Le Saint lui-même n'avait pas encore de Frères ni de compagnons : c'était presque aussitôt après sa conversion, quand il construisit l'église de Saint-Damien, où, visité par le Seigneur et rempli de ses consolations, il fut poussé à abandonner tout à fait le siècle : c'est alors que, dans le transport d'une sainte allégresse et dans la lumière de l'Esprit-Saint, il fit sur nous cette prophétie que le Seigneur a ensuite accomplie.

Car, étant monté sur le mur de cette église, et s'adressant à quelques pauvres du voisinage, il leur dit à haute voix en langue française : " Venez, aidez-moi, pour le monastère de Saint-Damien ; parce qu'il y aura là des Dames dont la renommée et la sainte vie feront glorifier le Père céleste dans toute son Église. "

Nous pouvons donc admirer en cela l'immense bonté de Dieu sur nous, puisque c'est par la surabondance de sa miséricorde et de sa charité qu'il a fait parler ainsi son Saint sur notre vocation et notre élection. Et ce n'était pas de nous seules que notre Bienheureux Père prophétisait ces choses, mais encore de toutes les autres qui devaient nous suivre dans cette vocation sainte à laquelle le Seigneur nous a appelées.

Aussi que de sollicitude, que d'application d'esprit et de corps nous devons avoir pour accomplir les commandements de Dieu et de notre Père, afin de lui rendre après l'avoir multiplié le talent que nous avons reçu !

Le Seigneur, en effet, nous a placées nous-mêmes pour l'exemple, comme des modèles et des miroirs, aux yeux non seulement des autres fidèles, mais encore de nos Sœurs qu'il a appelées à la même vocation : afin qu'elles soient à leur tour les miroirs et les modèles de ceux qui vivent dans ce monde.

Le Seigneur nous a donc appelées à de si grandes choses, que notre sainteté doit servir de modèle et comme de miroir où puissent se mirer celles-là mêmes qui sont les modèles et les miroirs des autres. Par conséquent, nous sommes extrêmement tenues de bénir et louer le Seigneur, et de nous fortifier de plus en plus en Lui pour faire le bien.

C'est pourquoi, en vivant selon la précédente règle, nous laisserons aux autres un noble exemple, et par un travail de courte durée nous gagnerons le prix de l'éternelle béatitude.

Après que le Très-Haut Père céleste eut daigné, par sa miséricorde et sa grâce, illuminer mon cœur et m'inspirer de faire pénitence, à l'exemple et suivant la doctrine de notre Bienheureux Père François, qui depuis peu s'était converti, de concert avec les quelques Sœurs que Dieu m'avait données presque aussitôt après ma conversion, je fis volontairement le vœu d'obéissance entre ses mains, selon la lumière et la grâce que le Seigneur nous avait accordées par la vie sainte et la doctrine de son serviteur.

Le Bienheureux François vit bien que nous étions faibles et fragiles de corps, et que pourtant ni la privation et la pauvreté, ni le travail et la tribulation et l'ignominie, ni le mépris du siècle, enfin que rien de tout cela ne nous faisait reculer, mais qu'au contraire toutes ces choses nous semblaient d'ineffaçables délices, à l'exemple de ses Frères et des saints : ce que lui-même et ses Frères ont remarqué souvent, et il s'en réjouissait beaucoup dans le Seigneur.

C'est pourquoi, poussé par un mouvement d'affection paternelle envers nous, il s'engagea et promit que lui-même et par son Ordre il aurait de nous, aussi bien que de ses Frères, un soin attentif et une sollicitude toute spéciale.

Ainsi, par la volonté de Dieu et de notre Bienheureux Père François, nous vîmes demeurer à l'église de Saint-Damien, où en peu de temps le Seigneur, par sa grâce et sa miséricorde, nous a multipliées pour accomplir ce qu'il avait prédit par son saint serviteur. Auparavant nous avions fait un séjour, mais court, dans un autre endroit.

Saint François nous écrivit depuis une forme de vie, surtout afin de nous faire persévérer toujours dans la sainte pauvreté.

Il ne s'est pas contenté, durant sa vie, de nous exhorter souvent de vive voix et par l'exemple à aimer et à observer la très sainte pauvreté ; mais en outre il nous laissa plusieurs écrits, afin qu'après sa mort nous ne la quittions jamais en aucune façon ; de même, que le Fils de Dieu, tant qu'il vécut dans ce monde, n'a jamais voulu s'écarter de cette sainte pauvreté.

Notre Bienheureux Père François, ayant suivi ses traces, et choisi la sainte pauvreté pour lui-même et pour ses Frères, n'a jamais voulu s'écarter d'elle en aucune manière, ni dans la doctrine, ni dans les actions.

Et moi, Claire, qui suis, quoique indigne, la servante du Christ et des Sœurs pauvres du monastère de Saint-Damien, et la petite plante du saint Patriarche, j'ai considéré avec mes Sœurs notre très haute profession et le commandement d'un tel père, et aussi la fragilité des autres, la craignant pour nous-mêmes après le trépas de notre Père Saint François, qui était notre colonne, notre unique consolation, notre appui après Dieu.

En conséquence, nous avons renouvelé plusieurs fois volontairement notre engagement à notre Dame la très sainte Pauvreté ; afin qu'après ma mort les Sœurs qui sont à présent et qui viendront ensuite ne puissent aucunement la délaisser.

Et comme j'ai toujours eu beaucoup de soin et de sollicitude pour observer moi-même et faire observer aux autres la sainte pauvreté, que nous avons promise au Seigneur et à notre Père Saint François : pareillement que les autres Abbesses qui me succéderont dans mon office soient tenues de l'observer elles-mêmes et de la faire observer par leurs Sœurs, jusqu'à la fin.

En outre, pour plus de sûreté, m'empressant de recourir d'abord au pape Innocent III, dont le pontificat vit commencer notre Institut, et ensuite à ses successeurs, je fis confirmer et fortifier par leur privilège pontifical notre profession de la très sainte pauvreté.

C'est pourquoi, fléchissant les genoux, et prosternée d'esprit et de corps aux pieds de notre Mère la sainte Église Romaine et du Souverain Pontife, et spécialement du seigneur le Cardinal, celui qui est assigné à l'Ordre des Frères Mineurs et à nous-mêmes, je recommande toutes mes Sœurs, celles qui sont à présent et les autres qui viendront dans la suite ; et pour l'amour de Jésus, si pauvre dans sa crèche, si pauvre durant sa vie, et nu sur la croix, pour l'amour de Lui, je prie le Cardinal de protéger ce petit troupeau, que le Très-Haut Père céleste a engendré dans sa sainte Église par la parole et l'exemple du Bienheureux Père François, imitateur de la pauvreté et de l'humilité du Fils de Dieu et de la glorieuse Vierge sa Mère ; je prie le Cardinal de le conserver et de l'encourager toujours, et de lui faire observer la sainte pauvreté que nous avons promise à Dieu et à notre Bienheureux Père François.

Et puisque le Seigneur nous avait donné notre Bienheureux Père François pour fondateur, pour père et pour soutien au service du Christ et dans les choses que nous avons promises à Dieu et à ce bienheureux Père, qui a mis tant de soin, par ses paroles et par ses œuvres, pour nous cultiver et nous faire croître, nous sa petite plantation ; maintenant à mon tour je recommande mes Sœurs, celles qui sont à présent et celles qui viendront dans la suite, je les recommande au successeur de notre Bienheureux Père François, et aux Frères de tout son Ordre, afin qu'ils nous soient en aide pour nous faire avancer toujours dans le bien, et mieux servir Dieu, et surtout mieux observer la très sainte pauvreté.

Et si en quelque temps il arrive à mes Sœurs d'abandonner ce lieu et d'être transférées ailleurs, qu'elles soient tenues néanmoins, partout où elles seront après

ma mort, d'observer la même forme de pauvreté comme nous l'avons promise à Dieu et à notre Bienheureux Père François.

Mais que celle qui sera dans mon office et que les autres Sœurs aient toujours la sollicitude et la prévoyance de n'acquérir ou de n'accepter de terrain autour de leur demeure qu'autant que l'exigera l'extrême nécessité pour un jardin potager.

Et si en quelque temps, pour l'honnête convenance et l'isolement du monastère, il faut avoir encore du terrain hors de l'enceinte du jardin, qu'elles ne permettent pas d'en acquérir plus que l'extrême nécessité ne le demande ; et que cette terre ne soit point labourée ni semée, mais qu'elle reste toujours inculte et en friche.

J'avertis toutes mes Sœurs, présentes et futures, et je les exhorte en Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, à s'étudier toujours à suivre la voie de la sainte simplicité, de l'humilité et de la pauvreté, et l'honnêteté religieuse d'une sainte conversation : ainsi que, dès le principe, en commençant à nous convertir à Jésus-Christ, nous avons été formées par notre Bienheureux Père François. Et avec ces vertus, non par nos mérites, mais par la seule miséricorde et grâce de notre bienfaiteur le Père des miséricordes, que les Sœurs répandent le parfum d'une bonne renommée, pour toutes les autres, pour celles qui sont loin et celles qui sont près.

Et dans la charité du Christ aimez-vous les unes les autres ; et cet amour que vous avez au dedans, démontrez-le au dehors par vos œuvres ; afin qu'un tel exemple excite les Sœurs à croître toujours dans l'amour de Dieu et dans la charité mutuelle.

Je prie aussi celle qui aura la charge de conduire les Sœurs de s'étudier à les précéder par les vertus et la sainteté de vie, plus que par la dignité, de telle sorte que les Sœurs, animées par son exemple, lui obéissent non seulement par devoir, mais plus encore par amour.

En outre, qu'elle ait pour ses Sœurs la discrétion et la prévoyance d'une bonne Mère pour ses filles, et surtout qu'avec les aumônes données par le Seigneur elle les pourvoie toutes, chacune selon sa nécessité.

Qu'elle ait, de plus, une telle bienveillance et un abord si accessible pour toutes, qu'elles puissent avec sécurité lui manifester leurs nécessités, et recourir à elle à toute heure avec confiance, comme il leur semblera convenable, tant pour elles-mêmes que pour leurs Sœurs.

Mais que, de leur côté, les Sœurs qui lui sont soumises se souviennent que pour le Seigneur elles ont renoncé à leur propre volonté.

D'où je veux qu'elles obéissent à leur Mère, comme elles l'ont promis au Seigneur, d'une volonté spontanée : afin que cette Mère, voyant la charité, l'humilité et l'unité qui règnent entre elles, trouve plus léger le fardeau de sa charge, et que leur sainte vie lui change en douceur ce qui est pénible et amer.

Mais qu'il est étroit le sentier qui mène à la vie ! Et pareillement qu'elle est étroite la porte qui y fait entrer ! Aussi qu'il y en a peu qui marchent par ce sentier, et qui passent par cette porte ! Et s'il en est quelques-uns qui suivent un moment la voie, oh ! Qu'ils sont rares ceux qui savent y persévérer !

Mais bienheureux ceux à qui il est donné d'y marcher et d'y persévérer jusqu'à la fin!

Et nous, après être entrées dans la voie du Seigneur, prenons bien garde de ne jamais nous en écarter d'aucune manière par notre faute, par négligence et ignorance; ce qui serait faire injure à un si grand Seigneur, à la Vierge sa Mère, à notre Bienheureux Père François, et à l'Église triomphante, enfin à toute l'Église militante.

Or il est écrit : " Maudits soient ceux qui s'éloignent de vos commandements! "

C'est pourquoi je fléchis les genoux devant le Père de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, afin que par les suffrages et les mérites de la glorieuse Vierge Sainte Marie sa Mère, de notre Bienheureux Père François et de tous les Saints, le Seigneur lui-même qui a donné de bien commencer donne encore l'accroissement, et aussi pour toujours la persévérance finale. Ainsi soit-il.

C'est à vous, mes Sœurs très chères et bien-aimées, présentes et futures, que je laisse cet écrit, afin qu'il soit mieux observé ; et qu'il soit un signe de la bénédiction du Seigneur et de notre Bienheureux Père François et de la bénédiction que je vous donne, moi votre Mère et votre servante.

FIN